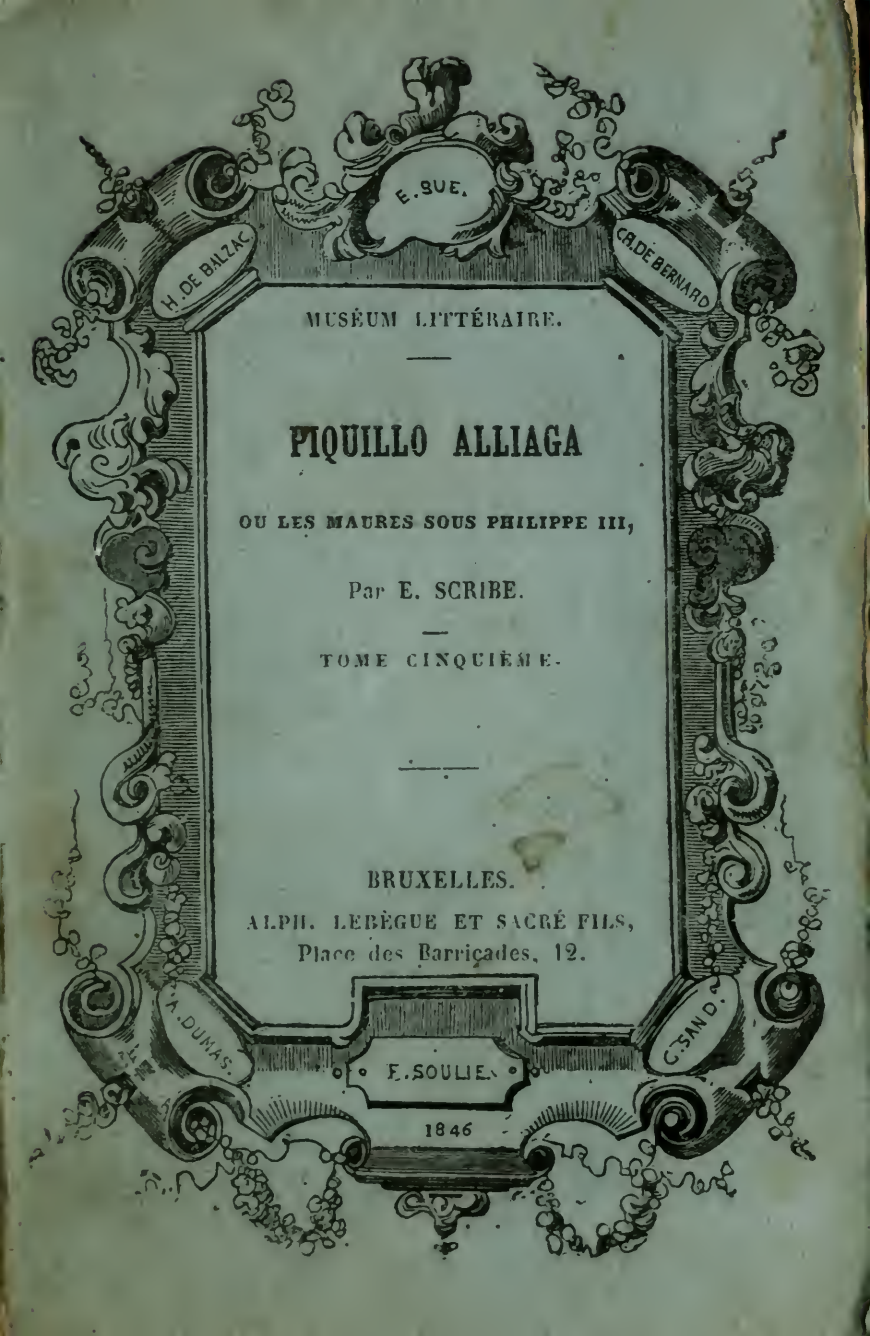

MUSÉUM LITTÉRAIRE.

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III,

Par E. SCRIBE.

TOME CINQUIÈME.

BRUXELLES.
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
Place des Barricades, 12.

1846

Zeiegue
049e
Sablé

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

PIQUILLO ALLIAGA

OU

LES MAURES SOUS PHILIPPE III,

Par EUGÈNE SCRIBE.

TOME CINQUIÈME.

BRUXELLES,
ALPH. LEBÈGUE ET SACRÉ FILS,
IMPRIMEURS-ÉDITEURS.

1846

PIQUILLO ALLIAGA

OU LES MAURES SOUS PHILIPPE III.

La nuit des noces.

—

Le jour où le duc de Lerma s'était rendu à l'hôtel d'Altamira; le jour où, bien malgré elle, Aïxa s'était engagée à épouser le duc de Santarem, Carmen, désespérée du malheur de son amie, s'était hâtée de le raconter à celui à qui elle disait tout. Elle avait écrit tous les détails de cet événement à Fernand d'Albayda, son fiancé, alors à Lisbonne, lui demandant s'il connaissait quelque moyen de sauver Aïxa.

A la lecture de cette lettre, à la nouvelle de ce mariage, Fernand d'Albayda avait pâli, le papier s'était échappé de ses mains; puis à sa stupeur avait succédé un accès de rage contre le ministre et contre Santa-

rem, qu'il regrettait d'avoir envoyé à Madrid et de n'avoir pas fait fusiller sur-le-champ à Lisbonne. Les preuves de ses complots étaient évidentes, il les avait adressées au ministre, et celui-ci, au lieu de punir, récompensait. Le duc de Lerma, qui avait été sans pitié pour des gens imprudents ou égarés, faisait grâce à un des chefs, devenait son protecteur et lui donnait pour femme la plus aimable, la plus jolie fille d'Espagne! C'était selon Fernand, une injustice et une tyrannie intolérables à laquelle il était de son devoir de s'opposer; car il allait épouser Carmen, qui était presque la sœur d'Aïxa. Donc, Aïxa était de sa famille; donc il devait la défendre, et, à force de le répéter, il avait fini par se le persuader. La seule chose qu'il ne s'avouât pas, c'est qu'il était jaloux, c'est qu'il voulait bien par devoir renoncer à Aïxa, mais non la voir au pouvoir d'un autre.

Pendant qu'il changeait à chaque instant de résolution, hésitant et ne sachant quel parti prendre, le duc de Lerma, qui avait le sien bien arrêté, pressait la conclusion d'un mariage auquel se rattachaient toutes ses espérances. Il aurait désiré que cette cérémonie ne fît aucun éclat et n'excitât point l'attention publique, ce qui était impossible à Madrid : les parents et les amis du duc de Santarem, c'est-à-dire une partie de la cour, s'empresseraient d'assister à ce mariage. On ne manquerait point d'examiner la tenue des deux époux et d'en tirer mille commentaires dont plusieurs mettraient peut-être sur les traces de la vérité, surtout lorsqu'on verrait quelques jours après la duchesse de Santarem présentée à la cour.

Le duc de Lerma prit alors une de ces résolutions hardies qu'emploient toujours les ministres qui ont

peur; ce fut de cacher et de traiter cette affaire en secret d'Etat. Il fit venir Santarem.

— N'avez-vous pas, lui dit-il, une fort belle terre aux environs de Tolède?

— Oui, monseigneur.

— C'est là que se célébrera votre mariage.

— Pour quelle raison?

— Pour raison d'Etat, répondit gravement le duc.

— C'est que je n'y suis jamais allé; nul n'est averti et rien ne sera préparé.

— C'est ce que je veux. Vous n'inviterez personne de Madrid; la cérémonie aura lieu seulement au milieu de vos vassaux. Vous donnerez des ordres en conséquence dès demain; vous partirez deux jours après, et dans six jours tout sera terminé, à la condition, par vous, de n'en parler d'ici là à qui que ce soit.

— Et pourquoi cela, monseigneur?

— Je croyais vous avoir fait comprendre, répondit gravement le duc, que c'était pour des raisons...

— D'Etat... J'entends bien; je me conformerai aux intentions de monseigneur.

Le duc de Santarem ne demanda plus rien et obéit. Tous les préparatifs se firent en secret et dans le plus profond silence.

Quelques jours après cet incident, d'Albérique et Yézid se promenaient à Valence dans les jardins du Valparaiso et combinaient ensemble les moyens de délivrer Piquillo, alors prisonnier de l'archevêque. Yézid devait partir le lendemain pour cette expédition qu'il voulait diriger lui-même. En ce moment on apporta à d'Albérique un billet qui ne contenait que ces mots :

« *On veut marier en secret Aïxa au duc de Santarem. Si c'est sans votre aveu et à votre insu, hâtez vous, vous n'avez pas de temps à perdre.* »

— D'où vient un tel avis? s'écria Albérique effrayé, et remettant vivement la lettre à son fils.

Yézid la lut de nouveau; elle ne portait point de signature : il regarda le cachet et vit en caractères arabes le mot *toujours!* ce mot gravé sur la turquoise que Marguerite avait acceptée de lui!... Il se mit alors à trembler d'émotion et de crainte, et dit au vieillard à voix basse :

— Il faut croire à cet avis. Il est certain.

— Pourquoi?

— Il vient de la reine, mon père.

— Il faut partir alors, partir à l'instant, dit le vieillard.

Yézid avait remis à Pedralvi le soin de délivrer Piquillo et était parti pour secourir sa sœur bien-aimée.

Mais déjà, et d'après les ordres du ministre, le duc de Santarem avait écrit à son intendant de tout disposer pour son mariage. Lui-même était arrivé à sa terre un samedi soir pour se marier le lundi suivant. Aïxa avait refusé l'offre de la comtesse d'Altamira qui lui avait proposé de la conduire à l'autel. Ce mariage s'annonçait déjà sous des auspices assez tristes sans y joindre celui-là. Elle avait prié Carmen et Juanita de partir avec elle et de ne point la quitter. Quoique résignée et forte de son courage, elle se trouvait bien malheureuse, et loin de tous les siens, loin de Yézid, de Piquillo et de son père, à qui elle ne pouvait dire

le sacrifice qu'elle acceptait pour eux. Aïxa éprouvait quelque douceur à avoir auprès d'elle Carmen et Juanita, ses amies et presque ses sœurs, l'une par l'amitié, l'autre par la reconnaissance.

Le jour même de leur départ le duc de Lerma, qui avait entouré de ses affidés l'hôtel d'Altamira et l'hôtel de Santarem reçut l'avis qu'un cavalier que l'on croyait être don Fernand d'Albayda, était arrivé secrètement à Madrid; sans descendre à son hôtel, ni faire part à personne de son retour, il s'était rendu directement chez le duc de Santarem et l'avait fait demander. On lui avait répondu que le duc n'était pas visible, ce qui avait paru le contrarier beaucoup, et après l'avoir attendu plusieurs heures avec les signes de la plus vive impatience, il s'était rendu chez la comtesse d'Altamira avec laquelle il avait causé; à la suite de cet entretien, il était remonté à cheval, était sorti de Madrid et avait pris la route qui conduisait à Tolède.

Qui pouvait amener Fernand à Madrid, secrètement et sans permission? Pourquoi avoir quitté Lisbonne sans en prévenir le ministre!

Cette nouvelle avait inquiété le duc, et, une heure après, il reçut un nouvel avis qui ne l'intrigua pas moins. Un second cavalier, que les affidés n'avaient pu reconnaître, et qui d'ordinaire n'habitait pas Madrid, était également arrivé, mais beaucoup plus tard, à l'hôtel de Santarem. Ses habits poudreux, son cheval fatigué, indiquaient assez qu'il venait de loin et qu'il avait hâté sa marche. Il avait demandé à parler au duc de Santarem, le majordome avait fait la même réponse qu'à Fernand d'Albayda : son maître n'était pas visible. Il faut pourtant bien que je le voie, avait répondu d'un

ton menaçant l'étranger qui se trouvait seul avec le majordome dans une salle basse. Le majordome, peu brave de sa nature, et qui, d'ailleurs, dans l'emploi qu'il remplissait, n'était pas payé pour l'être, avait avoué que son maître n'était réellement pas à Madrid, et qu'il était parti depuis le matin.

— Tu vas alors me dire où il est allé, s'était écrié l'étranger en tirant un poignard.

Peu habitué à cette manière d'interroger, le majordome s'était hâté de donner tous les renseignements désirables, et à l'instant même, l'étranger remontant à cheval était sorti de Madrid et avait pris la route qui conduisait à Tolède.

Cette coïncidence d'événements, ces arrivées successives de voyageurs, et surtout cette manie qu'ils avaient tous de se diriger vers Tolède, avaient fait craindre au ministre quelques obstacles pour le mariage auquel il tenait tant et de qui dépendait pour lui la faveur du maître. Il avait écrit à l'instant même au duc de Santarem, que toujours pour des raisons d'Etat, le roi désirait que le mariage fût avancé d'un jour. Ainsi donc au reçu de la présente, il se rendit sur-le-champ à l'autel pour y être marié par fray Gaspard de Cordova, confesseur de Sa Majesté, qui avait reçu les instructions du ministre et qui remettrait la présente missive. Il ajoutait, en forme de post-scriptum, que, faute par le duc de Santarem de se conformer aux intentions de Sa Majesté, des ordres avaient été donnés aux corrégidors et officiers de justice de la province de Tolède pour s'emparer de lui dès le soir même et le réintégrer dans sa prison, attendu les nouvelles preuves de culpabilité qui, à chaque instant arrivaient de Lisbonne.

En même temps, le ministre écrivait à un homme dont le dévouement devait lui être acquis, au corrégidor de Tolède, Josué Calzado, d'avoir à se rendre à la terre du duc : d'abord, pour être bien sûr que le mariage serait fait et célébré, et pour en donner sur-le-champ avis au minsitre; secondement, il lui était ordonné de veiller sur le duc de Santarem, lequel lui était expressément recommandé, et dont il répondait sur sa tête; l'engageant par là à prendre, lui et ses gens, les précautions nécessaires pour empêcher toute embûche, guet-apens ou même toute provocation, duel ou combat qui mettrait en danger la personne du mari, qu'il était tenu de protéger et de représenter plus tard corps pour corps.

Le duc, arrivé de la veille, avait passé dans son château une très-bonne nuit. Ne comprenant que fort peu de chose à la conduite du ministre à son égard, il soupçonnait toujours quelque piége et avait répété durant toute la route son refrain ordinaire. Pourquoi ai-je été me mettre à la tête d'une conspiration? Cependant Aïxa était arrivée au château, et *depuis* que le duc avait passé la soirée avec elle ses idées avaient pris un autre cours, il trouvait Aïxa charmante; c'était une des plus jolies femmes qu'il eût jamais vues. Son air froid et glacé lui avait paru de la réserve et de la dignité. Il commençait à trouver qu'il n'avait peut-être pas eu si grand tort de se mettre à la tête d'une conspiration; qu'après tout, la conduite du ministre avait un côté raisonnable et satisfaisant; que si elle était obscure, c'était le propre de la politique, et que la plupart des hommes d'Etat étaient souvent incompris.

Le duc de Santarem était donc livré à toutes ses ré-

flexions qui n'avaient pour lui rien de pénible, lorsqu'il avait reçu un message qui était venu mettre le comble à sa satisfaction. Aïxa le priait de vouloir passer chez elle. Il acheva à la hâte et avec les plus flatteuses espérances sa toilette déjà commencée. Si sa prétendue lui avait paru charmante la veille, elle lui sembla délicieuse en négligé du matin, et au premier coup d'œil jeté sur elle, il se sentit définitivement réconcilié avec la politique du duc de Lerma.

— Monsieur le duc, lui dit Aïxa gravement, j'ai cru cette entrevue nécessaire.

— Nécessaire... Je l'ignore; agréable, j'en suis sûr, répondit le duc d'un air galant.

— Il m'a semblé que nous devions avant tout, nous expliquer avec franchise, et dût la mienne vous déplaire, je la regarde comme un devoir.

Un air d'inquiétude remplaça le sourire qui errait sur les lèvres du duc.

— Je vous ai vu hier pour la première fois, et demain je vous épouse, c'est vous dire, monsieur, que nous ne pouvons pas nous aimer!

— Vous me permettrez, s'écria le duc, d'abord de ne pas être de votre avis, et ensuite d'espérer que vous-même ne serez pas toujours du vôtre.

— Au contraire, monsieur, je vous déclare que je n'en changerai jamais.

— Voilà, vous l'avouerez, dit le duc, en s'efforçant de sourire, une constance bien terrible et bien fâcheuse pour moi. Puis-je savoir au moins sur quoi elle est fondée?

— Je vais vous l'expliquer, monsieur, car je vous ai promis toute la vérité, et la voici : c'est malgré moi, c'est contre mon gré que je vous épouse.

Le duc se mordit les lèvres, et dit d'un air dégagé :

— Pourquoi alors, senora, m'épousez-vous?

— Parce qu'en refusant, monsieur, j'exposais les jours de mon père et de tous ceux qui me sont chers.

— Ah! c'est là le motif, senora... dit le duc en ricanant; vous n'en avez pas d'autres?

— Il me semble, monsieur le duc, qu'ils sont assez puissants. Mais si le refus venait de vous, ce ne serait point la même chose, le ministre alors ne pourrait plus me contraindre, je serais libre et vous aussi. Voilà, monsieur, ce que je voulais vous apprendre.

— Je vous remercie infiniment, senora, et ma franchise égalera la vôtre. Je vous dirai donc que moi aussi c'est malgré moi et contre mon gré que je vous épouse.

— En vérité! s'écria Aïxa avec une expression de joie; eh bien, alors, pourquoi ne pas renoncer à ce mariage? pourquoi y consentir?

— Parce que j'y suis forcé et contraint par le ministre... parce que si je refuse... il y va pour moi de la prison et de mes jours peut-être...

— Ah! dit Aïxa avec mépris, c'est là le motif.

— Il me semble assez puissant, s'écria le duc; et vous voyez, senora, que je ne suis pas plus maître de vous rendre la liberté que de reprendre la mienne.

Aïxa garda quelques instants le silence, et reprit :

— Il y a là, monsieur le duc, un mystère que je ne puis comprendre et que peut-être vous avez pénétré.

— En aucune façon, je vous le jure.

— J'aime à le croire, répondit Aïxa, mais daignez,

monsieur le duc, m'écouter encore un instant, plus qu'un instant, et vous pourrez vous retirer.

Le regardant alors d'un air ferme et assuré, elle lui dit :

— Je pensais en vous épousant sauver les jours de mon père; je vois que je fais plus encore...

— Et quoi donc, senora?

— Je préserve les vôtres, monsieur le duc. Vous devez être content de ce sacrifice; n'en demandez pas d'autre. Je me réserve la liberté de mes sentiments, et je saurais la défendre même au prix de ma vie à moi!

— Ne craignez rien, senora, dit le duc en s'inclinant : je la respecterai, je vous le jure.

— J'y compte, monsieur le duc, et maintenant quand vous le voudrez, je suis prête à obéir aux ordres du ministre.

Avec la majesté d'une reine, elle lui fit signe de la main de se retirer, et le duc honteux, humilié, furieux, remonta chez lui en répétant entre ses dents :

— Pourquoi, diable, ai-je été me mettre à la tête d'une conspiration?

Il cherchait en lui-même s'il n'y aurait pas quelque moyen de rompre ou du moins d'ajourner un mariage qui s'annonçait aussi mal, lorsque était arrivé de Madrid fray Gaspard de Cordova, confesseur du roi, apportant la lettre du ministre. Cette lettre, comme nous l'avons dit, enjoignait au futur époux de hâter la cérémonie et de se marier le jour même. Pour le coup, la colère de Santarem fut au comble, mais devant les menaces que contenait le dernier paragraphe, il n'y avait point à hésiter.

— J'obéirai, mon père, dit-il au moine, j'obéirai!

Veuillez prévenir la senora Aïxa, ma fiancée, et fixer avec elle, pour aujourd'hui même, l'heure qui vous conviendra le mieux, toutes me sont indifférentes. Il reprit la lettre et la relut; il était clair qu'il fallait que le jour même il fût marié ou qu'il retournât en prison; on y tenait, et il murmurait avec rage :

— Pourquoi se mettre à la tête d'une conspiration!

Son valet de chambre entra et lui annonça la visite d'un cavalier qui arrivait de Madrid.

— Son nom?

— Don Fernand d'Albayda.

— Celui qui m'a fait arrêter en Portugal, et qui vient sans doute de la part du ministre pour presser et surveiller ce mariage! allons, allons, dit-il entre ses dents, le duc de Lerma avait raison, c'est une affaire d'Etat.

Don Fernand entra, et pendant qu'il saluait, Santarem s'écria avec impatience :

— Je sais ce qui vous amène, seigneur cavalier; il était inutile de vous déranger et de venir de Madrid pour cela; je consens à tout!

— En vérité! répondit Fernand, qui n'espérait pas réussir aussi complétement ni surtout aussi vite.

— Oui, monsieur, reprit Santarem, vous serez satisfait, et puisqu'il le faut, dans quelques heures ce mariage sera célébré.

— De quel mariage parlez-vous, monsieur le duc? damanda Fernand en pâlissant.

— Du mien avec la senora Aïxa.

— Quoi! vous y persistez?

— Eh! par saint Jacques! le moyen de faire autrement? Tout le monde le veut, à commencer par vous.

— Je veux au contraire qu'il n'ait pas lieu! s'écria

Fernand, et je viens, monsieur le duc, pour m'y opposer.

— Vous?

— Moi-même.

Santarem resta stupéfait, et Fernand continua gravement :

— La personne que vous prétendez épouser est l'amie, la sœur de ma fiancée, elle est presque de ma famille et n'a que moi pour défenseur. Or, comme j'ai quelque raison de croire que ce mariage se fait contre son gré...

— J'ai mieux que des soupçons, seigneur cavalier, j'en ai la certitude. Elle me l'a avoué elle-même.

— Et vous passez outre? s'écria Fernand avec colère.

— J'ai mes raisons, répondit froidement Santarem.

— Et moi, je n'ai qu'un mot à vous dire, si vous faites ce mariage, vous aurez ma vie ou j'aurai la vôtre!

— A merveille! et si je ne le fais pas, s'écria Santarem furieux, ce sera exactement la même chose.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Que c'est une fatalité qui me poursuit, un labyrinthe inextricable, dont je ne puis sortir, continua Santarem, dont la colère allait toujours en augmentant.

— Expliquez-vous, de grâce, continua Fernand.

— Je n'ai point d'explication à vous donner.

— Voulez-vous vous marier?

— Je ne le veux pas! s'écria Santarem avec rage, et pourtant je me marierai.

— Votre intention n'est pas de vous jouer d'un gentilhomme tel que moi.

— Parbleu! seigneur cavalier, il y a d'autres gentilshommes qui vous valent bien et dont chacun se fait un jeu.

— Ils ont tort de le souffrir.

— Eh! je ne le souffrirai plus, répliqua Santarem avec hauteur; je me marierai ou ne me marierai pas, selon mon bon plaisir. Je n'en dois compte à personne, et n'ai rien de plus à vous dire.

— Que le lieu et l'heure où il me sera permis de vous rencontrer, répondit Fernand en s'inclinant.

— Un défi! s'écria Santarem enchanté de pouvoir faire enfin tomber sa colère sur quelqu'un. Un défi! c'est le premier bonheur qui m'arrive d'aujourd'hui. Choisissez vous-même, seigneur Fernand, tout me va, tout me convient.

—Votre mariage est, je crois, fixé à demain.

— Aujourd'hui, demain, peu importe! s'écria Santarem en pensant à la conversation qu'il venait d'avoir avec Aïxa; il n'y aura pas au monde de mari moins occupé que moi!

— A ce soir donc.

— Soit, à ce soir, huit heures... en dehors du parc, sous les murs de la tourelle... du côté de la forêt.

— Je m'y trouverai, monsieur le duc.

— Je vous y précéderai, seigneur cavalier.

Tous les deux se séparèrent.

— Par saint Jacques! se dit le duc, la belle idée que j'ai eue de me mettre à la tête d'une conspiration. Il y en a une ici contre moi, c'est évident, et je commence enfin à y voir clair. Le seigneur Fernand est l'amant de ma femme. Il l'aime, il est aimé, et moi!... Allons, poursuivit-il avec rage, je permets au duc de Lerma

de se moquer de moi, il est ministre. Mais, à d'autres, non pas; et nous verrons!

C'est sous la préoccupation de cette idée qu'il s'était rendu à l'église, et le mariage avait eu lieu, comme nous l'avons vu, en présence seulement de fray Cordova, de Carmen, de Juanita et de tous les vassaux du duc. Puis comme il sortait de la chapelle, était arrivé le corrégidor Josué Calzado, qui, d'après la dépêche ministérielle, se hâtait d'accourir, suivi du jeune Pacheco, son neveu, et son greffier.

Le corrégidor apprit avec satisfaction que le mariage venait d'être célébré.

C'était un point important de ses instructions; il se hâta d'en écrire au ministre et d'expédier la lettre le jour même à Madrid. Il s'occupa ensuite des autres dispositions qui lui étaient expressément recommandées pour la sûreté du duc de Santarem. Il fit d'abord demander au duc par son neveu Pacheco la permission de présenter à Sa Seigneurie ses respects et ses compliments. Le nouveau marié tenait peu aux respects du corrégidor, et toute espèce de compliments lui étaient insupportables; il reçut donc assez mal Pacheco, le regarda à peine et fit répondre au digne magistrat que, tout entier aux devoirs que ce jour lui imposait, il lui était impossible de le voir, mais que le lendemain il aurait ce plaisir.

Josué Calzado n'insista pas et ne songea qu'à remplir avec adresse, fidélité et discrétion la mission qui lui était confiée. Au lieu de retourner à Tolède, il s'établit pour toute la soirée et toute la nuit dans la seule hôtellerie qui existât au village et qui touchait presque les murs du parc! Il avait ordonné à une escouade de ses affidés les plus intelligents de venir.

plus tard le rejoindre, et dès que la nuit commença à paraître, plusieurs rondes organisées par lui exercèrent autour du château la police la plus active. Ses instructions étaient remplies. Santarem était marié, aucun danger ne le menaçait; d'ailleurs on veillait sur lui.

Le corrégidor alla se coucher, ainsi que son neveu Pacheco, ordonnant qu'on l'éveillât au moindre incident, et il s'endormit en rêvant aux récompenses honorifiques et aux gratifications qu'il aurait droit de demander au duc de Lerma.

Cependant, et dès qu'il avait vu la nuit venir, Fernand s'était dirigé vers le lieu du rendez-vous. Il s'était tenu caché toute la journée à quelques lieues de là, et quoique Carmen fût au château, il n'avait point voulu s'y présenter. Il aurait fallu expliquer le motif de son arrivée, et, si le ciel le secondait, s'il sortait vainqueur de ce combat, il désirait que personne, pas même Aïxa, ne sût ce qu'il avait tenté pour elle; il lui suffisait, à lui, de l'avoir arrachée au danger qui la menaçait, et quant à sa récompense, il n'en voulait... il n'en espérait même aucune, il est vrai que le sort pouvait lui être fatal, qu'il pouvait succomber dans ce duel, mais c'était pour Aïxa! et jamais, il faut le dire, il n'avait moins tenu à la vie que dans ce moment. Il cherchait à se rappeler le lieu du combat; Santarem avait dit : « Sous les murs de la tourelle, en dehors du parc, du côté de la forêt. » Il traversait donc ce parc solitaire, et s'avançant dans une allée qui devait le conduire dans la forêt, sans songer à l'adversaire et au péril qui l'attendaient; ses pensées n'étaient pas là; elles erraient près de Carmen et d'Aïxa; il rêvait à l'une si dévouée, si tendre, si digne

d'être aimée, et à l'autre qu'il aimait tant! Il trouvait dans son cœur tant de trouble et d'hésitation, son bonheur lui semblait désormais tellement impossible qu'il désirait presque la mort, et peut-être, grâce au ciel, allait-il la rencontrer! En proie à ces idées, il s'arrêta au milieu du bois. Il avait quitté l'allée sans s'en apercevoir et s'était égaré. Il entendit marcher et vit passer auprès de lui un homme enveloppé dans un manteau.

— Seigneur cavalier, dit-il, êtes-vous du château?

— Oui, certes!... Je suis invité, je suis de la noce; je m'y rends en ce moment.

— Pourriez-vous m'indiquer de quel côté est la tourelle du parc?

— Très-aisément, dit l'inconnu en rabattant son chapeaux sur ses yeux.

— Et le plus court chemin pour m'y rendre?

— Celui-ci, répondit l'homme au manteau en désignant de la main une allée à laquelle il tournait le dos et qui devait promptement éloigner de lui don Fernand.

Mais au moment où ce dernier se préparait à suivre cette indication, la lune sortit radieuse des nuages et lui fit voir à cent pas de lui, dans une direction tout opposée, la tourelle qu'il cherchait.

— Que me dites-vous donc, seigneur cavalier! s'écria-t-il avec impatience, en se tournant vers son prétendu guide. Mais celui-ci venait de s'éloigner à toutes jambes, et Fernand ne put distinguer de loin que son manteau noir, et la plume rouge qui flottait sur son feutre gris. Sans chercher à deviner quelle pouvait être l'intention de cet homme, Fernand s'avança vers la tourelle.

Il était le premier au rendez-vous. Personne n'était encore arrivé. Il attendit en se promenant. Aucun bruit ne frappait son oreille. Aucun cavalier ne s'avançait vers lui, et cependant la lune, qui continuait à briller dans tout son éclat, lui permettait d'apercevoir au loin tous les objets qui l'entouraient. Depuis longtemps, la grande horloge du château avait sonné huit heures, et la cloche du village lui avait répondu en sonnant l'Angélus! Enfin, et après une heure d'attente, il se leva, ne pouvant s'expliquer un pareil retard. Décidé à en connaître le motif, il rentra dans le parc et se dirigea comme il le put et à peu près au hasard du côté du château. Il avait à peine fait deux cents pas dans les allées, qu'il vit un homme étendu à terre. Il courut à lui, il était sans mouvement; le sable de l'allée, foulé récemment par plusieurs pieds, indiquait que cet endroit avait été le théâtre d'une lutte ou d'un combat acharné : il releva le malheureux qui venait de succomber, et les rayons de la lune, éclairant un visage pâle et livide, Fernand poussa un cri de terreur; il venait de reconnaître le duc de Santarem. Il essaya vainement de le secourir; il ne respirait plus. Un coup d'épée lui avait traversé la poitrine! Fernand saisi d'effroi et livré à toutes les conjectures que lui inspirait cet horrible spectacle, ne savait à quelle idée s'arrêter.

Le duc avait-il succombé en duel? Quel adversaire avait pu le précéder, lui, Fernand, et prendre ainsi sa place? Le duc avait-il été victime d'un meurtre? il se rappela alors l'homme au manteau noir et au feutre gris qu'il avait rencontré une heure auparavant. Il venait, il est vrai, et autant qu'il pouvait se le rappeler, d'un côté tout opposé à celui où il se trouvait alors.

Et d'ailleurs comment le poursuivre maintenant?... comment même transporter le corps au château? Impossible! Fernand était seul, au milieu d'un parc immense dont il ne connaissait ni les sentiers ni les issues, et quand la lune cessait de l'éclairer, il marchait au hasard et ne pouvait se reconnaître au milieu de ces arbres séculaires et de ces épais massifs. Après s'être longtemps égaré et s'être sans doute beaucoup éloigné de l'endroit où il avait laissé le pauvre Santarem, Fernand arriva enfin à une des grilles du parc qui donnait sur le village. Il frappa vainement à plusieurs portes, personne ne répondit.

Tous les habitants, hommes, femmes, et surtout jeunes filles, étaient à danser dans la grande salle du château, où un bal champêtre à grand orchestre avait été organisé par les soins du majordome; s'il faut même l'avouer, une grande partie des gens du corrégidor, de ses affidés les plus fidèles, voyant que tout était tranquille, avaient pris part aux réjouissances générales. Ils buvaient, ils mangeaient avec les gens du château, et plusieurs mêmes dansaient aussi bien et aussi gaiement que peuvent danser des alguazils. Cela explique comment le village était désert; il était au château, et Fernand n'apercevait de lumière à aucune fenêtre, excepté à une seule, celle d'une hôtellerie.

Il se mit à frapper à grands coups, et l'hôtelier ouvrit sa croisée en lui criant :

— Silence donc, vous qui frappez ainsi, vous allez réveiller le corrégidor et son neveu, qui m'ont fait l'honneur de loger chez moi et d'y dormir.

— Vous avez chez vous un corrégidor?

— Celui de Tolède, rien que cela! Le corrégidor mayor.

C'est justement ce qu'il me faut. Prévenez-le.

— Mais il dort.

— On ne dort pas quand on est corrégidor. Réveillez-le. Il faut absolument que je lui parle, moi, don Fernand d'Albayda.

L'hôtelier ordonna à ses garçons d'aller ouvrir à don Fernand et se rendit de sa personne dans la chambre du corrégidor.

Celui-ci rêvait en ce moment que le duc de Lerma, enchanté de sa conduite, en avait parlé au roi, qu'on le faisait venir à Madrid, qu'on le nommait conseiller à l'audience de Castille, qu'on lui donnait le choix entre une pension de trois mille ducats et le titre de chevalier dans l'ordre d'Alcantara, et il s'écriait :

— Les deux, sire!... les deux!

En ce moment, on ouvrit brusquement la porte; l'hôtelier entra, suivi l'instant d'après de don Fernand.

— Qu'est-ce? s'écria le corrégidor, en portant machinalement la main à son col pour y sentir le ruban et la croix de l'ordre; qu'y a-t-il?

— Il y a, seigneur corrégidor, que le duc de Santarem, le maître de ce château, n'est plus; il vient d'être tué d'un coup d'épée.

Le corrégidor poussa un cri perçant, un cri de douleur! Ce coup d'épée venait de tuer le conseiller à l'audience de Castille et le chevalier d'Alcantara.

— Ce n'est pas possible, continua-t-il, c'est une erreur; vous vous trompez, seigneur cavalier.

— Je le désire autant que vous... mais je l'ai vu.

— Où?

— Dans le parc.

— A quel endroit?

— Je n'en sais rien... car ce parc... je ne le connais pas... mais nous allons le parcourir ensemble.

— Il a trois cents arpents, dit le corrégidor désolé, en se jetant à bas du lit et en appelant Pacheco son neveu. Et tous mes gens qui devaient être sur pied, où sont-ils?

—Ce qu'il y a de plus important, s'écria Fernand, est de poursuivre et de saisir le meurtrier.

—Le meurtrier! répondit le corrégidor avec désespoir, vous êtes donc sûr que le duc n'est plus?

— Mais oui, monsieur, je vous l'ai déjà attesté.

—Et moi, je ne puis le croire! Si vous saviez combien j'y tenais! Je répondais de lui et de ses jours sur ma tête. C'était l'ordre exprès du duc de Lerma... et s'il se trouve qu'il est mort...

— C'est terrible.

— Pour moi, seigneur cavalier, pour moi!

— Du reste, dit vivement Fernand, je vous répète qu'il est facile de saisir son meurtrier; il y a à peine une heure que le crime a été commis, et en envoyant tout votre monde battre les environs.

— C'est juste, cria le corrégidor à son neveu, cela te regarde. Va vite.

—Et pourquoi ne pas courir vous-même? demanda Fernand.

— Je voudrais avant tout m'occuper du duc et lui donner mes soins.

— Mais puisqu'il n'est plus.

— Cela ne m'est pas prouvé, et tant que je n'en serai pas matériellement sûr... Du reste, soyez tranquille, Pacheco, mon neveu, est intelligent et courageux, c'est un autre moi-même... N'est-ce pas, mon garçon, tu me réponds de tout?

Pacheco, malgré l'intelligence que lui soupçonnait son oncle, le regarda d'un air hébété, à l'idée de parcourir la nuit la forêt et ses environs. Pacheco était brave, mais surtout le jour, et il eût préféré dormir. Il sortit cependant et courut rassembler les alguazils disponibles, ceux qui n'étaient pas au lit.

Le corrégidor cependant s'était habillé, il était prêt à suivre don Fernand. Il fut décidé qu'on se rendrait d'abord au château où le bal et les réjouissances continuaient toujours. Avant de semer l'alarme et d'ébruiter cette nouvelle, il était convenable de l'annoncer à madame la duchesse de Santarem, c'est elle qu'il fallait prévenir la première, ne fût-ce que pour demander son avis et ses ordres.

Précédés par quelques gens du château, ils étaient arrivés à la porte d'Aïxa. De là provenait le bruit qu'elle venait d'entendre et qui l'avait effrayée pour Piquillo. Elle attendit que celui-ci eût disparu, et quand elle eut calculé qu'il devait avoir descendu l'escalier et se trouvait maintenant dans le parc, elle ouvrit à ceux qui frappaient.

En apercevant don Fernand d'Albayda et le corrégidor, sa surprise fut grande, plus grande encore à la nouvelle qu'on venait lui apprendre; et Josué Calzado, soit qu'il se crût obligé de donner des consolations à cette jeune mariée déjà veuve, soit qu'il voulût lui faire partager une conviction qu'il cherchait à se donner à lui-même, ne cessait de répéter :

— Ne vous désolez pas, senora, il est possible que ce ne soit pas; rien n'est encore prouvé, le seigneur don Fernand a pu se tromper.

— Je l'espère encore, monsieur, mais votre position et la mienne, lui répondit gravement Aïxa, nous impo-

sent des devoirs qu'à tout événement nous devons remplir. Ils nous prescrivent les recherches les plus actives et les plus sévères; s'il existe un coupable, il doit être puni... Je le veux? je le demande; c'est à moi de le poursuivre, et je le ferai rigoureusement.

— Comme une noble dame que vous êtes, dit Fernand, et je suis prêt à vous seconder de mon crédit et de mon pouvoir.

En ce moment on vit entrer Pacheco, qui semblait avoir couru vivement, tant il était essoufflé.

— Qu'y a-t-il? s'écria le corrégidor; as-tu vu le noble duc? existerait-il encore?

— Je n'en sais rien, mon oncle, dit le jeune homme en reprenant haleine.

— Que venez-vous donc nous annoncer? dit Fernand, avez-vous trouvé le coupable?

— Je ne sais pas si c'est celui-là, répondit Pacheco, mais je crois que j'en ai un.

— Qui vous le fait croire?

— Voici les faits, continua le jeune greffier, comme s'il posait déjà en qualité de témoin devant quelque cour de justice, moi, Inigo Pacheco, âgé de vingt-trois ans, greffier du corrégidor de Tolède, j'étais sorti par l'ordre de mon oncle, ledit corrégidor, pour courir à la recherche de ses gens, lesquels étaient dans la grande salle du château à boire et à danser, ce que je certifie véritable, l'ayant vu de mes yeux. Mais avant d'entrer au château, je rencontrai un paysan, un charron nommé Antonio, avec un paquet de linge et de charpie, lequel, interrogé par moi, répondit qu'il rentrait à son logis avec ces objets pour panser un blessé qui, perdant tout son sang, lui avait demandé

l'hospitalité à lui et à sa femme il y avait près de deux heures.

Fernand tressaillit et se dit :

— Ce doit être lui!

— J'ai pensée alors, continua Pacheco, que ledit individu pouvait être pour quelque chose dans la cause dont il s'agit, ne fût-ce qu'à titre de renseignement et de témoin. Je suis entré dans la salle du bal où j'ai trouvé tous nos gens, les gens de mon oncle qui dansaient un bolero. J'ai dit tout bas à quatre d'entre eux de descendre dans le village chez Antonio le charron, d'y saisir un prétendu blessé ou qualifié tel, et de l'amener ici.

— Très-bien! dit tristement le corrégidor.

— Et si vous voulez, mon oncle, dit Pacheco, vous pouvez dresser du tout un procès-verbal.

— Comme tu voudras, répondit Calzado accablé; toi, pendant ce temps, tu iras avec nos gens et des flambeaux parcourir le parc dans toutes les directions pour tâcher de découvrir le corps du pauvre duc, si toutefois c'est bien lui; et si décidément il n'est plus, s'écria-t-il avec un mouvement de rage, nous nous en vengerons sur tous ses meurtriers, à commencer par celui qu'on nous amène et que rien ne pourra soustraire à notre justice.

En ce moment tous les yeux se levèrent sur un jeune homme qui marchait avec peine et que soutenaient quatre alguazils. Des linges tachés de sang indiquaient que sa blessure était entre la poitrine et l'épaule gauche.

Il leva avec fierté son front pâle et calme, et que devint Fernand, que devint surtout Aïxa, quand ils reconnurent, l'un son ami, l'autre son frère : c'était Yézid !

Un alguazil remit à son chef les papiers saisis sur le prisonnier, et le corrégidor dit brusquement :

— Approchez et répondez.

— Répondre, s'écria Aïxa toute tremblante, il ne le peut... Il n'est pas en état... c'est évident!

— Eh oui, sans doute, ajouta Fernand, la marche qu'il vient de faire l'a épuisé... vous le voyez bien!

— Il va se trouver mal, dit Aïxa en lui approchant un fauteuil.

— Et s'il perd connaissance, vous ne pourrez rien en tirer.

— C'est juste, pensa le corrégidor, et cela nous retarderait encore.

Il fit signe à Pacheco d'aller exécuter les ordres qu'il lui avait donnés. Pacheco, à qui cette commission convenait peu, sortit lentement.

— Monsieur le corrégidor, reprit Fernand, faites mettre deux de vos gens dehors, à cette porte, pour veiller sur le prisonnier. C'est plus qu'il n'en faut, sans compter que je reste ici et que je réponds de lui.

— Et moi, dit Aïxa, qui venait de prendre un flacon et le faisait respirer au blessé, je vous préviendrai quand il pourra subir votre interrogatoire.

— Très-bien, murmura le corrégidor en parcourant les papiers qu'on venait de lui remettre... Je vois déjà par la suscription de ces lettres qu'on nomme l'accusé Yézid d'Albérique, et qu'il demeure à Valence.

Aïxa tressaillit d'effroi, et Fernand s'écria avec impatience :

— Dans un instant, monsieur le corrégidor, nous examinerons tout cela ensemble.

— Comme vous voudrez, monseigneur; en atten-

dant je puis toujours, ainsi que vous le proposait mon neveu, commencer mon procès-verbal; auriez-vous pour cela une pièce où je ne dérangerais point madame la duchesse?

— Ici, monsieur, ici... dit vivement Aïxa en ouvrant un petit salon attenant à sa chambre à coucher et dont les croisées donnaient sur le parc. Vous trouverez là tout ce qu'il faut pour écrire.

Le corrégidor et deux ou trois de ses gens entrèrent dans le petit salon où ils s'établirent, et enfin Yézid se trouva seul avec Fernand et Aïxa, et celle-ci s'écria avec désespoir.

— Toi! Yézid! toi! mon frère!

A ce nom de frère, Fernand fit un geste de surprise.

— Oui, mon ami, lui répondit Yézid en le regardant et en serrant la main d'Aïxa; ma sœur bien-aimée, que je n'ai pas voulu laisser immoler, et que je venais défendre.

— Toi aussi! s'écria Fernand.

— Ah! dit Aïxa en rougissant... c'est donc pour cela, seigneur Fernand, que vous avez quitté Lisbonne?

— Oui... oui... senora, j'ignorais alors que vous eussiez un frère, et je pensais que le mari de Carmen pouvait vous en servir.

— Je comprends, dit Yézid en parlant avec peine; je comprends maintenant. J'arrivais de Madrid où je n'avais pas trouvé de duc de Santarem... Il était près de sept heures, je voulais lui parler... Une jeune fille m'a répondu : « Monseigneur ne reçoit personne, il n'a pas même voulu voir le corrégidor... mais voilà monseigneur qui sort du château et qui va sans doute faire sa promenade du soir dans le parc; » alors j'ai

doublé le pas et j'ai rejoint le duc. Nous nous trouvions tous deux dans une allée solitaire.

— Pour épouser une jeune fille, monseigneur, il faut avoir le consentement de ses parents, et vous ne m'avez pas demandé le mien.

— Qui êtes-vous?

— Le frère d'Aïxa.

— Que m'importe!

— Il importe que vous ne ferez point ce mariage.

— Il est fait devant Dieu et devant les hommes!

— Eh bien! ce que Dieu et les hommes ont laissé faire, moi je le déferai. Et je tirai mon épée.

— Vous venez trop tard, m'a-t-il répondu, un autre vous a devancé, il m'attend près de la tourelle, hors des murs du parc, et je lui dois la préférence. Vous après!

Je me mis devant lui et lui barrai le passage.

— Moi d'abord, lui dis-je.

— Impossible! on m'attend.

— Je vous empêcherai bien de faire un pas de plus. Et je le frappai au visage. Furieux, il tira son épée; il m'attaqua avec vigueur, et le combat dura longtemps. Je me sentis blessé, et mes forces m'abandonnaient... mais j'ai pensé à toi, ma sœur, j'ai pensé à mon père qui m'avait dit : délivre ta sœur... Alors je me suis élancé sur mon adversaire, je l'ai frappé, je l'ai tué... J'ai rempli ma promesse... tu es libre, ma sœur.

— Et tu es perdu! s'écria la jeune fille en sanglotant; tu t'es battu en duel, et ce corrégidor connaît ton nom... Yézid, fils du Maure d'Albérique.

— Et les Maures, dit Fernand, ne peuvent ni porter d'armes ni se battre en duel; les lois de Philippe II le leur défendent.

— Je le sais bien, dit Yézid; je le savais quand je l'ai défié... Il y a peine de mort pour celui de nous qui tue un chrétien! Et nos ennemis, le duc de Lerma et le grand inquisiteur, ne manqueront pas de faire valoir... la loi!

— Mais nous aurons aussi des protecteurs! s'écria Fernand.

—Peut-être, répliqua Yézid en secouant la tête d'un air de doute.

— Moi, j'en suis sûre, dit Aïxa; nous obtiendrons ta grâce, pourvu que tu ne tombes pas entre leurs mains et que tu ne sois pas livré à l'inquisition; sans cela, tout est perdu.

—Elle a raison, s'écria Fernand; si nous pouvions le dérober aux premières recherches, le tenir caché dans quelque endroit impénétrable.

— J'en connais bien un, murmura Yézid.

— Où donc?

— Chez mon père, je défierais l'inquisition de m'y trouver.

Et il pensait au souterrain qui renfermait leurs richesses.

—Mais pour cela, répondit Aïxa, il faudrait sortir d'ici... Et te voilà prisonnier du corrégidor.

—Il faudrait qu'il pût se rendre à Valence, ajouta Fernand! et dans l'état où il est, comment fuir assez vite pour échapper aux poursuites.

—Si nous avions seulement vingt-quatre heures d'avance...

—Et nous n'en avons pas une, pas même quelques minutes! ma sœur, continua Yésid en souriant, il faut donc nous résigner. Le corrégidor va revenir, je lui avouerai tout.

— Non, non, je t'en conjure, mon frère, n'avoue rien encore!

— Et à quoi bon?... Je voudrais enfin cacher la vérité, on la saura toujours.

— Silence! s'écria Fernand, on revient.

C'était Pacheco, pâle, tremblant. Ses dents se choquaient les unes contre les autres, et cependant au milieu de sa frayeur perçait un air de satisfaction.

— Mon oncle! mon oncle! dit-il en entrant.

— Qu'est-ce, demanda Fernand, que venez-vous annoncer au corrégidor?

— Qu'il avait raison! monseigneur le duc de Santarem n'est pas mort.

— A cette nouvelle, Aïxa pâlit. Fernand porta la main à son épée, Yézid se souleva sur son fauteuil!

— Vous l'avez trouvé dans le parc, dit Fernand en cherchant à cacher son trouble, il était revenu à la vie...

— Non, je viens de le voir descendre le grand escalier! Il marchait si vite qu'il a manqué me renverser.

— Ce n'était pas lui.

— C'était lui! je ne l'ai vu qu'un instant ce matin, mais je l'ai bien reconnu, je ne me suis pas trompé. La preuve c'est que je l'ai arrêté par son manteau en lui disant : Monsieur le duc! et il m'a répondu avec impatience : Que me voulez-vous?

— Il vous a répondu! s'écria Fernand avec émotion.

— Oui, il m'a dit brusquement : J'ai à sortir, je reviens... laissez-moi. Et en effet, il se dirigeait vers la grande porte du château, et je me suis écrié : Ce n'est pas possible, monseigneur, il faut que mon oncle le corrégidor vous voie et vous parle en ce moment...

— Le corrégidor, a-t-il repris en tressaillant, je n'ai pas à faire à lui.

— Mais lui a affaire à cause de son procès-verbal. Il ne me pardonnera pas de vous laisser sortir, et comme il insistait encore, j'ai fait signe à deux de nos gens, en demandant bien pardon à monseigneur de la liberté que je prenais, et malgré sa résistance on l'amène ici devant madame la duchesse et devant mon oncle... où est-il, mon oncle?

— Là, dans cette pièce, dit Aïxa en montrant le petit salon.

Pacheco s'y élança, et au même moment parut à la porte principale de la chambre à coucher un homme traîné par deux aguazils; il était enveloppé d'un manteau noir, et sa tête était cachée par un feutre gris où se balançait une plume rouge.

— C'est l'homme du parc, dit Fernand, ma rencontre de tout à l'heure, j'en suis certain.

A ce mot, l'inconnu fit un brusque mouvement pour échapper à ses deux gardes. Dans ce moment son chapeau tomba, et à l'instant partit un cri d'étonnement et de terreur poussé à la fois par Aïxa, par Yézid et par Fernand. C'était le duc de Santarem!

C'étaient du moins la taille, les traits, la physionomie de Santarem!

Pour quelqu'un moins préoccupé ou moins ému, il était facile de voir que le duc actuel était plus âgé, plus fort, plus carré que l'ancien; que dans les traits du nouveau venu il y avait quelque chose d'ignoble et de commun, au lieu de l'afféterie et de la fatuité que l'on remarquait dans l'autre, et qui donnait à sa physionomie un air de distinction et d'homme comme il faut.

Toutes ces remarques, qui avaient échappé au greffier Pacheco, don Fernand les avait faites en un instant. Il fit signe aux deux alguazils de s'éloigner, s'approcha rapidement de l'inconnu, et lui mettant dans sa main une bourse d'or, il lui dit vivement :

— Ce soir et jusqu'à demain soutenez hardiment au corrégidor que vous êtes le duc de Santarem, et votre fortune est faite.

Avant que l'inconnu eût pu répondre, la porte du petit salon s'ouvrit. Le corrégidor, rayonnant de joie, sortit suivi de son neveu et de ses trois affidés.

— Pacheco ne m'a-t-il pas trompé, s'écria-t-il, est-il vrai que M. le duc de Santarem nous soit rendu?

— Oui, monsieur le corrégidor, dit l'inconnu sans se déconcerter. Et il tendit avec une certaine dignité sa main au magistrat, qui s'empressa de la serrer dans les siennes, comme pour s'assurer mieux de la présence réelle de monseigneur.

— Vous seul aviez raison, monsieur le corrégidor, dit Fernand en souriant, et je prie monsieur le duc de vouloir bien, ainsi que vous, me pardonner mon erreur.

— Erreur d'autant plus fatale, s'écria le corrégidor, qu'elle pouvait causer à madame la duchesse le saisissement le plus dangereux.

— Je n'en suis pas encore remise, reprit Aïxa pâle et tremblante...

— Et, continua le magistrat, il n'a pas fallu moins que la présence de votre mari pour vous rassurer entièrement.

— Comme vous dites, monsieur le corrégidor.

— Et maintenant, s'écria celui-ci, que la reconnaissance a eu lieu, que M. le duc est réellement vivant

et bien vivant, et que nous voilà tous revenus de nos terreurs, à commencer par moi, expliquons-nous; car la justice veut des explications; elle ne vit que de cela, et je suis obligé, pour monseigneur le duc de Lerma, de consigner la vérité sur mon procès-verbal.

Et le digne magistrat, qui avait déjà repris toute sa belle humeur, et qui rêvait de nouveau la place de conseiller et l'ordre d'Alcantara, ajouta en riant :

— Si la vérité était exilée de la terre, c'est dans les procès-verbaux qu'il faudrait l'aller chercher! Vous d'abord, seigneur don Fernand, comment avez-vous pu croire que M. le duc de Santarem était mort? et comment le seigneur Yézid d'Albérique qui est blessé...

Au nom de Yézid d'Albérique l'inconnu leva la tête et regarda le jeune homme avec attention. Le corrégidor, qui avait remarqué ce geste, se mit à rire, et s'adressant à l'étranger :

— Oui, monseigneur, on accusait ce jeune homme de vous avoir tué, et il se trouve au contraire que, grâce au ciel, vous vous portez à merveille, et que c'est lui qui est blessé... Comment m'expliquera-t-on tout cela?

— Très-aisément, monsieur le corrégidor, dit Fernand avec un aplomb qui effraya Yézid et Aïxa et qui intrigua beaucoup l'inconnu.

Chacun redoubla d'attention.

— Ce soir, monsieur le corrégidor, je suis arrivé tard de Madrid pour parler à M. de Santarem de la part du duc de Lerma...

— Je comprends, dit le corrégidor.

— En essayant de rejoindre dans le parc le maître du château, qui faisait, m'a-t-on dit, sa promenade

du soir, j'ai heurté la nuit sous mes pas un homme étendu à terre et sans connaissance; j'ai cru tout naturellement que c'était le duc de Santarem, que je cherchais... Vous l'auriez cru comme moi.

— C'est très-juste, dit le corrégidor.

— J'ai essayé vainement de le rappeler à la vie. Et alors, je l'ai cru mort.

— C'est tout simple, dit le corrégidor.

— En voulant appeler et chercher du secours, je me suis égaré dans le parc, et c'est après deux heures de marche que je suis enfin arrivé à l'hôtellerie, où vous dormiez...

— Je me le rappelle parfaitement.

— Pendant ce temps qu'avaient fait les deux combattants? c'était un duel, monsieur le corrégidor, nous sommes obligés de vous l'avouer... Des deux adversaires, l'un... M. le duc de Santarem, qui était vainqueur... rentrait tranquillement chez lui... dans son château... l'autre, le seigneur Yézid, qui enfin était revenu à lui, s'était traîné, quoique dangereusement blessé, chez le charron Antonio, où vos gens l'ont saisi. Voilà toute la vérité.

— La vérité tout entière, répéta l'inconnu avec noblesse.

— C'est en effet bien simple, dit le corrégidor, et je ne l'aurais jamais deviné.

— Je dois cependant, continua le faux Santarem, ajouter un mot au récit de Fernand d'Albayda, mon ami; c'est que j'étais rentré chez moi pour envoyer des secours à mon noble et vaillant adversaire, et pour ne pas le compromettre, je m'étais décidé à les lui porter moi-même. C'est un devoir que j'allais remplir... quand vos gens m'ont empêché de sortir de chez moi.

— Ah! monseigneur! fit Pacheco en s'inclinant.

— Insolence que je comptais châtier, et dont maintenant je rends grâce au ciel! Quant au sujet de notre combat, ajouta-t-il en regardant le corrégidor, j'espère que personne ne m'en demandera compte. Il est des secrets qu'il n'est pas permis de trahir même quand on le voudrait; celui-ci est de ce nombre...

— Je ne demande rien de plus! s'écria le corrégidor avec respect.

— Le plus important dans ce moment, dit Aïxa en montrant Yézid, est de donner des soins à ce jeune gentilhomme.

— J'espère, répliqua l'inconnu avec un accent chevaleresque, qu'il daignera accepter un appartement dans mon château. Ce serait m'offenser que de loger ailleurs.

Yézid s'inclina en signe d'assentiment. Fernand proposa de lui donner le bras.

— Et moi, messeigneurs, dit Aïxa, si M. le duc daigne me le permettre, et elle regarda l'inconnu, je vais vous indiquer l'appartement qui vous est destiné.

L'inconnu approuva de la main et du regard, adressa un salut gracieux à don Fernand et à Yézid, puis se jetant dans un excellent fauteuil près de la cheminée, il contempla d'un air d'aisance et de protection Josué Calzado.

— Eh bien! corrégidor, que je ne vous gêne pas; achevez votre procès-verbal.

Pendant ce temps, le cœur oppressé par la joie et respirant à peine, les trois amis sortaient de l'appartement; mais, au lieu de monter le grand escalier qui conduisait aux chambres d'honneur, ils se dirigèrent vers la cour.

— Es-tu en état de marcher quelques minutes? demanda Fernand à Yézid.

— Je ne souffre plus, dit celui-ci.

— Eh bien! la voiture qui m'a amené de Madrid doit m'attendre depuis longtemps à cinquante pas sur la route... Elle est douce, excellente et faite exprès pour un blessé. Nous roulerons toute la nuit sur la route de Valence.

— Maintenant, ma sœur, dit Yézid, nous avons devant nous les vingt-quatre heures que tu demandais.

— Oui, tu seras en sûreté quand la vérité se découvrira; et, grâce à l'audace et à l'esprit de cet aventurier, elle ne se découvrira pas de longtemps.

—Qu'il soit Santarem jusqu'à demain, c'est tout ce qu'on exige de lui, dit Fernand.

— Et demain, reprit Aïxa, fidèle à vos promesses, je lui payerai généreusement l'imposture qui nous sauve. Adieu, frère! adieu! que le ciel et l'amitié te conduisent!

Elle se jeta dans les bras d'Yézid, et, avec un regard de reconnaissance, elle tendit la main à Fernand.

Celui-ci se crut payé de toutes ses peines. Quelques minutes après, les deux amis roulaient sur la grande route. Aïxa rentrait au château, et au moment où elle arrivait au haut du grand escalier, elle rencontra Pacheco le greffier, qui lui dit :

— Monsieur le duc de Santarem fait demander madame la duchesse.

Aïxa tressaillit, son frère n'était pas encore en sûreté, et craignant que quelque incident fâcheux ne fût survenu de la part du corrégidor, elle se hâta de se rendre dans sa chambre à coucher.

Le duc de Santarem avait jeté sur un meuble son manteau et son feutre : il s'était, comme nous l'avons vu, étendu dans un bon fauteuil, les pieds au feu, à son aise, et comme chez lui. Le corrégidor, assis devant une petite table, terminant son procès-verbal.

— Par saint Jacques, mon cher Calzado, vous faites là un état que je n'aimerais guère.

— Vous avez raison, monseigneur, il vaut mieux être duc que corrégidor... surtout quand on a, comme vous, une femme charmante.

— Oui... elle n'est pas mal, n'est-ce pas? Vous n'êtes pas marié, monsieur le corrégidor?

— Heureusement! toujours absent de chez moi, le jour et souvent la nuit, vous le voyez...

— Vous êtes donc bien occupé?

— C'est inouï!... A Pampelune, où j'exerçais il y a quelques années, ce n'était rien, c'était un métier de chanoine; mais depuis que j'ai été nommé à Tolède, je n'ai pas un moment à moi. Je suis accablé d'honneurs et de fatigue. D'abord voici le premier ministre qui m'ordonne... de veiller sur vous, monsieur le duc, j'ignore pourquoi, mais vous le savez sans doute?

— Pas plus que vous, corrégidor.

— C'est étonnant... car il m'a expressément recommandé de ne point vous quitter et de vous protéger envers et contre tous.

— Mission que vous avez remplie d'une manière extraordinaire, j'en suis témoin.

— N'est-ce pas? Et au moment où il me prescrit de ne pas vous perdre de vue, monseigneur de Ribeira, archevêque de Tolède, m'ordonne de poursuivre jour et nuit, et à outrance, un infâme bandit nommé Juan-Baptista.

— En vérité? dit le duc en riant.

— Qui n'a pas craint d'emprunter l'habit honorable de l'un des miens pour porter une main sacrilége sur le saint prélat.

— Parbleu! dit le duc avec impatience, voilà ce que je ne comprends pas. Expliquez-moi cette affaire.

— Elle est inexplicable... et l'on n'en parle qu'à voix basse. Il paraîtrait que l'archevêque aurait reçu lui-même quelques coups de discipline sur les épaules...

— C'est original, dit le duc.

— De la main de ce Juan-Baptista, déguisé en alguazil, et qui voulait convertir monseigneur.

— C'est absurde! s'écria le duc avec colère.

— Voilà du moins ce que m'ont appris les rapports les plus véridiques et les plus détaillés qui m'aient été faits sur cette affaire. Il y a aussi un Maure, un nommé Piquillo, qui est mêlé à tout cela. Il s'est enfui, le misérable, au moment où il allait être converti, et j'ai ordre de le poursuivre,

— Vous ferez bien, dit le duc, je vous le recommande spécialement.

— Il me suffirait de votre recommandation, monseigneur, pour redoubler de zèle, mais il m'est déjà ordonné de l'arrêter partout où je le trouverai, et de le renvoyer à monseigneur l'archevêque Ribeira, car il faut qu'il soit chrétien mort ou vif: ce sont les expressions du saint prélat.

— Ce n'est pas moi qui m'y opposerai!... au contraire! mais dites-moi, corrégidor, est-ce que vous n'auriez pas une idée que j'ai?

— Laquelle, monseigneur?

— Celle de souper.

— C'est trop d'honneur pour moi, monseigneur.

Aïxa rentra dans ce moment, et le duc s'écria :

— Voici, madame la duchesse, ce pauvre corrégidor qui meurt de faim, et moi aussi, n'y aurait-il pas moyen de souper ici au coin du feu?... si toutefois il n'y a pas d'indiscrétion? dit-il en se levant.

— Restez, monsieur, restez, de grâce, répondit-elle vivement en le retenant, car il lui semblait entendre encore le bruit des roues de la voiture.

— Je resterai certainement, et tant que vous le voudrez, madame la duchesse... mais daignez alors vous occuper de ces détails... car moi je ne peux pas...

— C'est juste, dit Aïxa, qui aimait autant que les gens de la maison ne vissent point le nouveau duc.

— Je prie monseigneur, dit le corrégidor, de ne point se gêner pour moi... Il reste là en uniforme et en bottes, quand j'ai vu dans la chambre à côté où j'étais tout à l'heure, sa robe de chambre de brocart brodée en or et ses pantoufles fourrées en bon cuir de Cordoue.

— Je n'oserais jamais, dit le duc en s'inclinant.

— Devant votre femme et chez vous, ce serait trop extraordinaire, s'écria en riant le corrégidor.

Et Aïxa effrayée se hâta de répondre :

— Il me semble en effet que M. le duc est le maître.

Celui-ci ne se le fit pas dire deux fois. Il prit une bougie et passa dans la pièce voisine qu'il examina soigneusement en détail. Aïxa profita de son absence pour faire servir quelques viandes froides, et renvoya les domestiques. Le corrégidor, à qui l'exercice et l'heure avancée de la nuit avaient donné un vif appétit, attendit cependant avec respect la rentrée de M. le duc : il ne tarda pas à paraître en pantoufles, en robe de chambre élégante, et le défunt lui-même

serait revenu en personne dans ce moment qu'il l'aurait pris pour le vrai duc, à plus forte raison le corrégidor!

Le véritable amphytrion
Est l'amphytrion où l'on *soupe!*

a dit Plaute, et depuis lui Molière; et Josué Calzado soupait d'un si bon appétit qu'il en aurait donné à quelqu'un qui n'en aurait pas eu. Grâce au ciel, ce n'était pas là ce qui manquait au noble châtelain. Tous deux à l'envi sablaient le porto et l'alicante. Le temps s'écoulait vite pour eux, et Aïxa se promenant dans la chambre, les yeux fixés sur la pendule, comptait les minutes et se disait :

— Une heure! une heure d'avance! Voilà une heure qu'ils sont partis!

Elle était tellement préoccupée de l'idée unique qui dans ce moment l'absorbait tout entière, qu'elle fit à peine attention au corrégidor. Celui-ci se levait et disait au duc :

— Je crains, monseigneur, d'être indiscret; mais à cette heure-ci il me sera bien difficile de retourner à l'hôtellerie du village.

— Aussi j'espère bien que vous logerez au château.

Le duc prit un flambeau qu'il mit dans la main de Josué Calzado, et s'approchant de la porte, il cria au dehors :

— Conduisez M. le corrégidor à son appartement.

— Qu'est-ce? dit Aïxa en sortant de la rêverie où elle était plongée.

— Rien, madame; ne faites pas attention, dit le duc en fermant la porte principale, dont il retira la clé,

c'est monsieur le corrégidor qui se rend chez lui.

Aïxa jeta autour d'elle un regard d'effroi. Elle se trouvait seule la nuit avec cet homme qu'elle ne connaissait pas. Elle n'avait, il est vrai, aucune raison de se défier de lui; au contraire, il venait de la servir avec zèle, dévouement et surtout intelligence.

Et cependant Aïxa tremblait.

Elle se rassura peu à peu en le voyant revenir près de la cheminée et s'asseoir tranquillement. D'ailleurs, on entendait encore dans le château le bruit des domestiques qui montaient, descendaient et traversaient les corridors, le bruit des portes qui se fermaient, enfin tout le mouvement qui, même après l'heure du repos, règne longtemps encore dans une vaste et nombreuse maison. Aïxa se hasarda à adresser la parole à l'étranger : — Vous venez, monsieur, de nous aider bien généreusement.

— Oui, la scène a été chaude.

— Et difficile.

— Surtout quand on n'est pas prévenu et qu'on est obligé d'improviser...

— Je ne vous demanderai pas, monsieur, comment vous vous êtes trouvé là... si à propos pour nous rendre ce service...

— Franchement, madame, je l'aime autant!

— Et pourquoi?

— Parce que je vous demanderais comment il s'est trouvé que vous ayez besoin qu'on vous rendît service... et ce serait peut-être indiscret.

— Non pas... mais trop long à vous raconter.

— Vous avez raison, madame. Il est tard... vous avez sans doute besoin de dormir.... et moi aussi!... surtout quand on a bien soupé.

— Oui, monsieur... mais permettez-moi de vous dire...

— Ne faites pas attention à moi... je suis très-bien dans ce fauteuil.

— Vous seriez encore mieux dans cette pièce, dit Aïxa en lui montrant la chambre à côté.

Mais déjà l'inconnu paraissait ne plus l'entendre. Il s'était enfoncé dans le fauteuil, sa tête était tombée sur sa poitrine, et un ronflement d'abord léger, puis plus fortement accentué, prouva qu'il serait sourd aux observations et explications d'Aïxa, et qu'il n'était nullement disposé à y faire droit.

La jeune femme se serait bien retirée elle-même dans l'appartement qu'elle désignait au faux duc de Santarem, mais le fauteuil occupé par lui était devant la porte et fermait le passage. Elle s'arrêta. Elle n'osait l'éveiller. D'ailleurs, tant qu'il dormirait ainsi, elle n'aurait rien à craindre. Elle alla donc s'asseoir à l'extrémité de la chambre, le plus loin de lui possible, et ne le quittant point des yeux. Il lui sembla que de temps en temps l'inconnu entr'ouvrait les siens.

Il ne dormait donc pas!!... elle commença à avoir peur.

Une heure et plus se passa ainsi; le bruit qui régnait dans le château avait peu à peu diminué, pius il s'était entièrement éteint. Partout le plus profond silence; chacun dormait. Il était probable que l'inconnu avait attendu ce moment pour s'éveiller, car il leva la tête, ouvrit les yeux, et aperçut en face de lui ceux d'Aïxa, qui brillants et flamboyants, ne perdaient pas un seul de ses gestes.

— Et quoi, madame, vous ne dormez pas!

— Non, seigneur cavalier, j'attendais votre réveil pour vous prier de vouloir bien passer dans l'appartement voisin et me laisser celui-ci, qui est le mien.

— Ah! dit l'inconnu avec un sourire moqueur, vous oubliez que ce soir, quand je voulais sortir de ce château, on m'a retenu, que vous-même tout à l'heure encore m'avez dit : « Restez... restez, de grâce. » Je l'ai promis et je tiens ma parole.

— Je ne vous empêche pas de la tenir, dit Aïxa, pourvu que ce soit, non pas ici... mais là-bas.

Et du doigt elle lui montrait la porte de l'autre chambre.

— A merveille! on n'a plus besoin de moi et l'on me renvoie. Voilà la reconnaissance des grands seigneur et des grandes dames!

— Je ne suis point ingrate, dit Aïxa. Le noble cavalier Fernand d'Albayda vous a promis de faire votre fortune, je me chargerai d'acquitter sa promesse. Que voulez-vous?

— Ce que je veux! dit-il en la regardant.

Et il fit un pas vers elle.

Dès le premier moment où l'inconnu était entré dans cette chambre, il était resté comme ébloui et fasciné devant cette belle jeune fille dont les yeux noirs lançaient des éclairs. Par un triomphe dont elle eût été peu flattée, sa vue avant produit sur le bandit le même effet que sur les nobles seigneurs. Ce n'était pas de l'amour, c'était plus, car il l'eût préférée à l'argent, à l'or, aux diamants, ses seules amours à lui. Et quand il se trouva tout à coup être son mari, quand tout le monde lui donna ce titre, qu'elle-même acceptait et ne repoussait point; quand il se vit seul, dans sa chambre à elle, et avec elle, il éprouva un

frisson de joie qui parcourut tout son être et effleura presque son cœur, mouvement inconnu et involontaire qui fit bientôt place à une frénésie passionnée et furieuse.

Il s'était donc approché d'elle et répéta :

— Ce que je veux! je veux ce qui m'est dû, ce qui m'appartient!

— Rien ici ne vous appartient.

— Ne suis-je pas le duc de Santarem, votre mari!... Je suis ici chez moi, et tout est à moi, à commencer par vous!

Aïxa voulut s'élancer vers la sonnette. Il l'arrêta et lui dit :

— Qu'allez-vous faire? appeler vos gens! ils ne viendront pas! mais ils viendraient, qu'ils s'arrêteraient à cette porte. Vos cris mêmes ne leur donneraient pas le droit de la franchir. Je suis votre mari, vous-même l'avez reconnu; ils le savent, et ils s'éloigneraient à ma voix, car vous êtes ma femme... vous l'avez dit!

— Plutôt la mort, répondit Aïxa en regardant avec angoisse autour d'elle. Elle ne vit aucune arme, aucun moyen de se défendre, ni même de mourir.

— A moi!... à mon aide, seigneur Josué!... seigneur corrégidor! cria-t-elle en réunissant toutes ses forces.

—Et si ce corrégidor venait, vous perdriez celui que vous aimez... ce Yésid, ce Maure qui est votre amant et que j'ai sauvé! On irait le saisir là-haut dans sa chambre, le traîner blessé et sanglant.

—Plût au ciel qu'il fût là pour me défendre et pour te châtier, toi qui n'es qu'un infâme.

— Un infâme! soit! un infâme qui t'aime! qui bravera pour toi la mort et les bourreaux!

Il voulut l'envelopper dans ses bras. Elle lui échappa et, plus rapide qu'une flèche, elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre, ouvrit une fenêtre et se précipita. Le brigand poussa un cri d'effroi : il l'avait suivie. il était près d'elle. D'une main vigoureuse il la saisit à moitié penchée au-dessus de l'abîme où elle allait rouler; comme un rival furieux et jaloux, il l'enleva au trépas qu'elle lui préférait, et serra contre son cœur sa victime pâle, brisée, à moitié évanouie.

— Dieu de mes pères, secourez-moi! dit-elle.

— Dieu n'est pas ici, dit le bandit en riant, il demeure trop haut pour nous entendre.

En en ce moment, et comme pour répondre à son blasphème, une explosion terrible retentit. Le brigand poussa un cri de rage et de douleur. Son bras gauche était fracassé. Il se retourna, et, à la lueur des flambeaux qui brûlaient encore dans l'appartement, il vit Piquillo, pâle et les cheveux hérissés, lui présentant à la poitrine un second pistolet. Il recula épouvanté à la fois de l'apparition et de l'arme qui le menaçaient.

— Dieu que tu défiais, m'envoie à toi, capitaine Juan-Baptista! car j'avais d'anciennes dettes à te payer.

Aïxa, cependant, s'était jetée au cordon de la sonnette. Au coup de feu qui avait retenti dans le château, au bruit de cette sonnette d'alarme, les domestiques, le corrégidor et ses gens avaient été réveillés et descendaient en tumulte le grand escalier. Aïxa, prenant la clé que le capitaine avait placée sur la cheminée, avait couru ouvrir la porte. Le corrégidor s'était précipité le premier dans l'appartement, et, apercevant Juan-Baptista dont le sang coulait, il s'écria avec désespoir :

—M. le duc de Santarem blessé! et moi qui devais le protéger.

— Epargnez-vous ce soin, lui dit froidement Aïxa; ce n'est point le duc de Santarem.

—A d'autres, senora! où serait donc alors le véritable duc?

—Dans le parc, dit Piquillo. Envoyez vos gens près le troisième massif de la grande allée; vous le trouverez mort... mort depuis hier soir!

— Ce n'est pas possible! dit le corrégidor en pâlissant. Allez, Pacheco, allez voir. Que serait donc alors celui-ci (et il montrait Juan-Baptista) celui-ci que mon neveu, que madame la duchesse, que tout le monde a reconnu.

— Celui-ci, poursuivit Piquillo, est un fourbe, un imposteur, le capitaine Juan-Baptista.

— Juan-Baptista! cria le corrégidor en le regardant avec étonnement; lui que l'archevêque de Valence m'a ordonné d'arrêter!

— Lui-même, continua Piquillo; lui qui, sachant qu'il y avait ici une noce, une fête, ne s'est introduit dans ce château qu'avec des idées de vol ou d'assassinat! lui, dans ce moment capitaine d'infanterie et dernièrement alguazil.

— Alguazil! s'écria le corrégidor ainsi que tous les alguazils véritables qui l'environnaient. C'est bien cela! c'est lui qui a osé se jouer de ce qu'il y a de plus respectable au monde, des archevêques!

— Et des alguazils! s'écrièrent ses compagnons.

Juan-Baptista vit qu'il était perdu, que ce dernier crime-là surtout serait sans rémission. Mais il n'était pas homme à abandonner la partie sans vengeance.

— Eh bien oui, s'écria-t-il, puisqu'il ne me reste

qu'un bras de disponible et que je ne peux vous étrangler tous, damné corrégidor, vous et vos accolytes, c'est moi, Baptista! qui suis encore assez généreux pour vous rendre un service, car si je ne prenais pas de temps en temps la peine de faire votre état, vous ne pourriez jamais vous en tirer. Celui qui est mort et bien mort, est le duc de Santarem; son meurtrier, qui dort là-haut tranquillement, est Yézid d'Albérique, et celui-ci (il montrait Piquillo), je vais vous apprendre qui il est. Nous jouons dans ce moment une partie ensemble... une partie dont il a gagné la première manche, dit-il en regardant celle de son habit qui était ensanglantée, mais je le retrouverai et je compte bien gagner la seconde. Pour commencer, apprenez, corrégidor stupide, que c'est le Maure Piquillo.

— Lui! dit Calzado, dont l'étonnement redoublait à chaque instant.

— Lui, qui s'est enfui au moment d'être converti, reprit en riant le capitaine; lui, dont votre incompréhensible archevêque veut faire un *chrétien, mort ou vif.*

— Ce n'est pas vrai! dix Aïxa, effrayée du danger auquel Piquillo s'était exposé pour elle... ce n'est pas vrai, monsieur le corrégidor. Cet homme vous trompe encore; c'est un imposteur qui veut vous compromettre par de fausses démarches.

— C'est ce que nous verrons, dit le corrégidor, qui dans ce moment ne savait plus ce qu'il devait croire. Son trouble redoubla encore, quand il vit entrer son neveu en désordre et les traits bouleversés.

— Eh bien!... qu'y a-t-il encore?... Parle, parle donc!

— Cette fois ce n'est que trop vrai, dit le jeune greffier avec une horreur indéfinissable; j'ai constaté moi-même le fait. Ils étaient deux... deux ducs de Santarem existant, dont un mort...

— Qu'est-ce que je vous disais? s'écria Juan-Baptista. Par saint Thomas, votre patron, me croirez-vous enfin, incrédule corrégidor?

— Je ne croirai plus rien que mes yeux et mes oreilles, et encore!... Venez avec moi, dit-il aux alguazils et à son neveu. Allons d'abord voir et interroger ce jeune homme d'hier, ce Yézid... Mais avant tout, je ne laisserai point ces deux hommes ensemble. Celui-ci, qui est blessé (et il montrait Juan-Baptista), conduisez-le dans la pièce voisine de celle-ci... Bien. Fermez la porte à double tour, et donnez-moi la clé... à moi... elle ne me quittera pas. Quant à vous, senora, daignez me conduire vous-même à l'appartement occupé par le seigneur Yézid d'Albérique.

— Je suis à vos ordres, monsieur le corrégidor, dit Aïxa en cherchant à cacher son inquiétude et ses craintes, non pour Yézid, qui ne risquait plus rien, mais pour Piquillo; je suis prête à vous conduire, mais j'espère qu'avant tout vous allez rendre à la liberté ce jeune homme, qui est un ami, un protégé de don Fernand d'Albayda.

— Madame la duchesse, dit le corrégidor, nous allons d'abord en causer avec le seigneur Fernand, puis j'en écrirai au duc de Lerma en lui envoyant dès ce matin ce jeune prisonnier.

Aïxa tressaillit, Piquillo était perdu.

— D'ici là, poursuivit le magistrat, je prierai le jeune cavalier de vouloir bien, avec votre permission, madame la duchesse, nous attendre dans cette cham-

bre, dont nous allons, par précaution, fermer la porte sur lui.

Aïxa respira, Piquillo était sauvé.

— Je n'ai rien à répondre, dit la jeune fille; partons, monsieur le corrégidor.

Avant de sortir, elle tourna les yeux vers Piquillo, et ensuite vers la boiserie à l'endroit où était la porte secrète; puis elle adressa à son frère, à celui qui venait de la sauver, un regard d'éternelle amitié. C'était le seul remercîment qui lui fût possible.

Piquillo entendit se fermer la porte principale.

Tout le monde était parti. Il était seul. Il regarda autour de lui et contempla quelques instants la chambre d'Aïxa, ce lieu où il avait éprouvé à la fois un bonheur si grand et une si horrible douleur. Le bonheur avait passé comme un éclair, et la douleur devait durer toute sa vie. Mais il ne se plaignait plus de son sort; il bénissait le ciel qui lui avait permis, dans ce lieu même, de sauver de la honte et du déshonneur son amie, sa sœur... oh! plus encore peut-être!... Mais il ne voulut point s'arrêter à cette idée, et se rappelant le dernier regard, le dernier ordre d'Aïxa, il fit glisser le panneau de la boiserie, descendit l'escalier, ouvrit la porte qui donnait sur le parc, et s'élança à grands pas dans la campagne aux premiers rayons du jour qui commençaient à paraître.

Nous dirons plus tard ce qui l'avait forcé à revenir sur ses pas et l'avait ramené ainsi au secours d'Aïxa. Nous ne pouvons quitter le château de Santarem sans savoir le résultat des recherches du corrégidor.

Il était monté avec Aïxa à un des appartements

d'honneur du second étage; il entra dans la chambre où devait reposer le seigneur Yézid. Il ne l'y trouva pas; l'appartement de don Fernand était également désert, et au grand étonnement du corrégidor, il fut impossible de trouver dans tout le château la moindre trace de leur séjour ou de leur passage. Privé ainsi d'un prisonnier sur lequel il comptait, le désappointé Josué Calzado redescendit à la chambre à coucher d'Aïxa pour s'emparer au moins de Piquillo et l'appréhender au corps; mais celui-ci avait également disparu. Alors, et dans le dernier degré de la fureur, le magistrat ordonna à son neveu Pacheco le greffier et à ses gens de traîner devant lui sa seule capture, son seul dédommagement, le capitaine Juan-Baptista, sur lequel allait retomber tout le poids de sa colère et de sa justice. Au bout de quelques minutes, le jeune greffier rentra avec l'air hébété et étonné qui lui était habituel.

— Eh bien, mon neveu? dit le corrégidor en se dressant devant lui comme un point d'interrogation.

— Eh bien, mon oncle, personne!

— Personne! répéta le magistrat anéanti et comme frappé d'un coup au-dessus de ses forces. Soudain il regarda son neveu. Un rayon d'espoir brilla dans ses yeux. On l'entendit murmurer le mot : Imbécile! puis s'écrier : Si on ne voyait pas tout par soi-même! et il s'élança dans l'appartement voisin.

La chambre où l'on avait emprisonné momentanément le capitaine avait deux croisées donnant sur le parc. Malgré la douleur horrible que devait lui causer sa blessure, il avait arraché les longs et solides rideaux de damas qui décoraient cet appartement; avec son bras droit et avec ses dents, il les avait attachés

au balcon de fer, qui n'était pas très-éloigné du sol, et s'était ainsi laissé glisser jusqu'à terre, en s'aidant d'un seul bras; mais auparavant et pour établir sans doute un équilibre ou un lest convenable, il avait eu soin de décrocher la montre, les bagues, les bijoux, tout ce qui se trouvait de précieux dans l'appartement qu'il abandonnait. Il y a une comédie de Calderon intitulée : *De trois choses, en ferez-vous une?* Josué Calzado, qui vivait de son temps, la lui a peut-être inspirée. Des trois prisonniers qu'il espérait (Juan-Baptista, Piquillo et Yézid), le corrégidor n'avait pu en réaliser aucun; en revanche, le jeune duc, le nouveau marié sur lequel il devait veiller, était bien décidément mort. C'est ainsi que le corrégidor mayor de Tolède exécuta la mission extraordinaire et importante pour laquelle le ministre l'avait envoyé exprès au château de Santarem.

Le couvent.

On a vu dans le chapitre précédent que la nuit était déjà avancée quand don Fernand et le corrégidor frappant à l'appartement d'Aïxa avaient forcé Piquillo à s'éloigner. Celui-ci, muni de la clé que sa sœur lui avait remise, s'était trouvé au milieu du parc, et avait naturellement suivi l'allée principale qui s'offrait à lui. Elle était fort longue et il s'avançait en regardant avec précaution autour de lui, quand il découvrit près d'un massif l'horrible spectacle qui avait déjà frappé les yeux de don Fernand d'Albayda.

C'était un homme baigné dans son sang, et les rayons de la lune lui montrèrent des traits qu'il connaissait trop bien.

D'abord le matin à l'église, au moment de ce fatal mariage, il avait vu le duc, et puis sa ressemblance si grande et si frappante avec Juan-Baptista ne pouvait lui laisser aucun doute. Sans s'expliquer les causes d'un pareil événement, il comprenait de quelle importance il était d'en informer d'abord et avant tout sa sœur Aïxa. Et malgré les dangers qui le menaçaient lui-même, il revint sur ses pas. Une des fenêtres de la nouvelle duchesse donnait sur le parc; il vit cet appartement éclairé et distingua à travers les rideaux les ombres de plusieurs personnes. Il n'osa pas alors se servir de la clé qu'il avait gardée ni pénétrer par le petit escalier dans la chambre d'Aïxa. Il attendit, errant dans le parc, se cachant dans les massifs épais, revenant de temps en temps regarder à la fenêtre si les lumières étaient éteintes, si Aïxa était seule, s'il pouvait sans bruit arriver jusqu'à elle. Tout à coup il vit cette fenêtre s'ouvrir, et une femme, pâle et échevelée, s'élancer pour se précipiter. C'était Aïxa! Et derrière elle il vit Juan Baptista! Piquillo gravit le petit escalier, ouvrit le panneau dans la boiserie, et se trouva en un instant près de sa sœur pour la défendre, pour la sauver. On sait le reste.

Maintenant il se trouvait seul, rêvant aux événements de la nuit, se demandant ce qu'il allait devenir. Quels seraient désormais son but et sa vie. Son but jusqu'alors avait été l'amour d'Aïxa. Son existence, c'était elle! il ne lui restait rien, pas même l'espoir! Le même jour avait vu la jeune fille esclave et libre; ce mariage formé par la contrainte, était

brisé. Elle était de nouveau maîtresse d'elle-même!

Mais qu'importe! s'écria Piquillo en sanglotant... perdue à jamais... perdue pour moi! Et alors il voulait de lui-même se livrer à ses ennemis et aux bourreaux qui le poursuivaient. Il voulait mourir! et puis il rougissait de sa lâcheté et de sa faiblesse, il se disait que ses jours, inutiles à lui-même, pouvaient être utiles à Aïxa, à Yézid, à d'Albérique, à tous les siens. En ce moment même Yézid n'était-il pas en danger?... Si, comme l'avait dit devant lui Juan-Baptista (et tout lui prouvait que c'était la vérité), si Yézid s'était battu avec le duc de Santarem et l'avait tué, il n'y avait point pour lui de grâce à espérer, il y allait de sa vie, et Piquillo jurait de la défendre, oubliant que ses jours à lui-même étaient menacés. — Oui, se disait-il, c'est pour Yézid, c'est pour mon frère que je dois me dévouer... c'est pour le sauver qu'il faut vivre. Et il rêvait qu'il lui serait facile d'arriver à Madrid, de s'y cacher... où?... dans quel lieu? dans quel asile? Cet asile, il pensa qu'il pourrait pendant quelques jours le trouver chez la senora Urraca, sa grand'mère; qu'il attendrait là, en secret et en sûreté, le retour d'Aïxa ou de Fernand d'Albayda, et qu'il irait leur demander alors : Quel péril faut-il braver pour sauver Yézid?... me voici! envoyez-moi!

Tout entier à ces idées, il marcha d'un bon pas une partie de la journée. Il ne craignit plus de rencontrer Juan-Baptista, qu'il savait prisonnier du corrégidor et dont il se croyait délivré. Il s'était cependant prudemment défait de sa robe de pèlerin qu'il avait jetée dans un fossé, car il était probable que Josué Calzado, en exécution des ordres rigoureux de l'implacable archevêque, lancerait à sa poursuite toute son armée

d'alguazils. Pour cette raison il évita d'entrer dans Tolède, ce qui l'aurait conduit plus directement à Madrid. Il préféra faire un détour, prit sur la droite par Ocana et Aranjuez, qu'il traversa le lendemain, puis se dirigea sur un gros bourg nommé Péroles.

Il lui avait semblé que depuis quelque temps on l'épiait. Deux ou trois voyageurs, des espèces de marchands forains qui avaient cherché à entrer avec lui en conversation, suivaient la même route et s'arrêtaient aux mêmes endroits que lui. Ces compagnons de voyage lui paraissaient suspects. Il s'était établi dans une hôtellerie à Pérolès et avait commandé son dîner, quand dans la salle à côté de la sienne il entendit arriver des voyageurs. Il regarda par une fente de la cloison. C'étaient les trois marchands, fatigués de la chaleur du jour et de la marche qu'ils venaient de faire; ils déposèrent les ballots qu'ils portaient sur leurs épaules, ouvrirent les surtouts de camelot jaune qui recouvraient leurs poitrines, et Piquillo vit briller l'uniforme noir qu'il connaissait si bien, celui d'alguazil. Il sut alors à quoi s'en tenir, et, pour qu'il ne lui restât pas le moindre doute :

— Es-tu sûr que ce soit *lui*? dit l'un d'eux.

— Ma foi non.

— On disait qu'il avait un habit de pèlerin, et il ne l'a plus.

— L'habit ne fait pas le moine, dit le troisième. Le reste du signalement est conforme.

— C'est juste... aussi mon avis est de l'arrêter.

— Arrêtons toujours.

— Et si ce n'est pas celui que nous cherchons?

— C'est sa faute! pourquoi lui ressemble-t-il?... ça lui apprendra!

— Est-il ici?

— Il vient d'arriver et de commander son repas.

— Très-bien... Pendant qu'il dînera... C'est le bon moment. On ne se défie de rien quand on dîne.

Piquillo n'en entendit point davantage. Il n'attendit point son dîner, descendit doucement l'escalier, ne sortit point par la grande porte de l'hôtellerie, mais par un petit jardin dont il franchit la haie, disparut derrière un bouquet de bois, gagna la campagne, et après avoir longtemps marché à travers champs, aperçut enfin le clocher d'une ville importante. On lui dit que c'était Alcala de Hénarès.

Il était encore à quatre ou cinq lieues de Madrid, mais la nuit était venue, il était harassé de fatigue, et de plus il n'avait pas dîné. Il s'arrêta, à l'hôtellerie Saint-Pacôme, se fit servir un bon souper, puis demanda une chambre, un lit, et s'endormit, après avoir, par précaution, fermé sa porte en dedans aux verrous.

Il se réveilla en pensant que l'oncle de Juanita, le barbier Gongarello, qu'il avait sauvé du bûcher de l'inquisition, avait été relégué à Alcala de Hénarès, qu'il y avait transporté ses pénates et ses rasoirs, et que c'était lui qui faisait la barbe à la population de cette ville. Je suis sauvé! se dit-il; me voici un ami, une protection! Je serai mieux chez lui que dans une hôtellerie, où l'on est exposé à toutes sortes de rencontres, et puis il me donnera les moyens de me rendre sûrement et directement à Madrid. Il se leva, ouvrit sa fenêtre, qui donnait sur la grande place, huma quelques instants l'air du matin, puis se retira

vivement. Un café était voisin de l'hôtellerie, et devant la porte de ce café, au milieu d'un groupe de bourgeois qui parlaient des variations de l'atmosphère et de la politique, Piquillo avait vu deux yeux se lever sur lui. Ces yeux étaient ceux d'un militaire qui avait le bras gauche en écharpe et qui s'appuyait de la main droite sur une canne. Toujours préoccupé du souvenir de Juan-Baptista, Piquillo avait cru voir encore ses traits dans ceux du vieux militaire, supposition qu'avait fait naître sans doute le rapprochement de ce bras en écharpe avec la blessure que lui-même avait faite l'avant-veille au bandit. Mais il lui paraissait impossible que Juan-Baptista, qui avait été saisi par le corrégidor et jeté probablement par lui dans les prisons de Tolède, fût, deux jours après, à fumer tranquillement sa pipe sur la grande place d'Alcala de Hénarès. Pour mieux s'en assurer, et tout en riant de sa vaine frayeur, il s'avança de nouveau à son balcon et regarda. Le groupe avait disparu.

Il fit appeler son hôte et lui demanda s'il connaissait dans la ville le barbier Gongarello.

— Tout le monde le connaît... tous ceux du moins qui ont de la barbe au menton. Votre Seigneurie veut-elle qu'on le fasse avertir? ce n'est pas loin...

— J'irai chez lui. Voulez-vous m'indiquer sa boutique?

— Je vais vous donner un de mes garçons pour vous conduire.

— Très-bien.

Piquillo paya son hôte, acheva de s'habiller et vit entrer un petit marmiton, qui sous son bonnet de coton portait un air sournois qui lui déplut.

— Qui es-tu?

— Troisième marmiton de l'hôtellerie Saint-Pacôme.

— Tu veux pour boire?

— Je ne venais pas pour cela, mais c'est égal.

Il tendit la main, Piquillo y jeta quelques maravédis; l'enfant remercia en disant :

— Le patron donne si peu! jamais de bénéfices; ce qui fait qu'on en trouve où l'on peut. Je suis prêt à vous conduire, seigneur cavalier.

Piquillo suivit l'enfant, qui marchait devant lui en s'accompagnant d'un air de fandango avec deux castagnettes faites aux dépens de la vaisselle de l'hôtellerie. Ils traversèrent plusieurs rues tortueuses, et Piquillo s'arrêta en disant :

— On prétendait que ce n'était pas loin. Est-ce que nous n'arrivons pas?

— Patience, dit le marmiton avec un sourire mauvais, ça ne peut pas tarder.

Ils s'arrêtèrent enfin devant une maison de sombre apparence.

— C'est ici, dit l'enfant, montez.

— Je ne vois ni l'enseigne du barbier, ni ses palettes, ni sa boutique, qui est toujours peinte en bleu.

— La couleur n'y fait rien... ça ne vous empêchera pas d'être rasé. Montez toujours.

Gongarello n'est donc plus en boutique... il est en chambre?

— Vous l'avez dit... Montez donc.

Au bout d'un petit escalier, l'enfant s'arrêta comme par respect et laissa passer Piquillo devant lui. Celui-ci entra dans une chambre nue et sans meubles;

mais à peine y eut-il mis le pied qu'il entendit la porte se refermer sur lui et la serrure se fermer.

— Il est pris, s'écria le marmiton au dehors, et il ne se doute pas que je l'ai conduit dans un corps de garde d'alguazils! Donnez-moi, monsieur le militaire, le réal que vous m'avez promis.

— En voici deux, reprit joyeusement une voix que Piquillo reconnut pour celle du capitaine Juan-Baptista, et la même voix cria du haut de l'escalier :

— Seigneur Garambo della Spada, vous qui commandez le poste, prenez quatre de vos plus braves, montez saisir le prisonnier, et n'oubliez pas de partager avec moi les cent ducats que monseigneur l'archevêque a promis à qui s'emparerait du Maure Piquillo.

— Me voici, cria du rez-de-chaussée le seigneur Garambo della Spada; au lieu de quatre hommes, j'en prends huit.

— Très-bien, dit Juan-Baptista, je me joindrais à vous, si ce n'était la blessure que j'ai reçue à l'armée des Pays-Bas, et qui n'est pas encore cicatrisée; mais hâtez-vous, je garde la porte.

— Nous montons.

En entendant ces paroles et les pas des alguazils qui retentissaient sur les marches de l'escalier de bois, Piquillo regarda autour de lui avec effroi. Une chambre nue et sans un meuble, les quatre murailles crayonnées au charbon par les pensées en vers ou en prose et surtout par les noms de tous les prisonniers qui y avaient précédé Piquillo. C'était une salle d'attente où l'on déposait provisoirement ceux que ramassaient les patrouilles de jour et de nuit, jusqu'au moment où on les transportait dans les prisons de la ville ou de

l'inquisition. Une seule porte, celle par laquelle on allait entrer. Une seule fenêtre, donnant sur une rue populeuse et marchande, dont presque tous les bourgeois étaient assis dans leur boutique ou debout sur le pas de leur porte. Aucun espoir de salut, de tous côtés il serait immanquablement arrêté, et cependant, par un instinct de conservation qui nous porte à nous défendre jusqu'au dernier moment, en entendant la clé tourner dans la serrure, Piquillo s'élança par la fenêtre, qui était à une quinzaine de pieds du sol, et tomba sans se faire de mal au milieu de la rue. Il avait déjà pris sa course, et le seigneur Garambo della Spada criait de la fenêtre :

— Arrêtez! arrêtez!

A ce cri, les marchands sortirent de leur boutique, et ceux qui étaient sur le pas de leur porte montrant du doigt Piquillo qui s'enfuyait, répétait de loin :

— Arrêtez! arrêtez!

Mais Piquillo venait brusquement de tourner par une petite rue à droite, puis par une autre à gauche, et il avait déjà gagné une avance d'une cinquantaine de pas lorsque les bourgeois et les alguazils se décidèrent à le poursuivre; jeune, alerte et animé par la crainte, qui donne des ailes, il leur eût peut-être échappé, par malheur il ne connaissait pas la ville, et après quelques minutes d'une course rapide, il s'était dirigé vers une vaste rue la plus belle sans doute de la ville d'Alcala; poursuivi alors seulement par les bourgeois, il se croyait sauvé, lorsque du bout de cette rue il vit arriver l'escouade des alguazils, qui, mieux au fait des localités, avaient pris une rue de traverse pour lui fermer la retraite. Alors, et comme le cerf aux abois que des chasseurs impitoyables et

une meute furieuse viennent de forcer et d'acculer dans ses derniers retranchements, le pauvre Piquillo regarda avec désespoir autour de lui. Aucune rue transversale par laquelle il pût échapper. Seulement en face de lui, une vaste cour dont la grille en fer était entr'ouverte, au fond de cette cour un long et magnifique bâtiment qui ressemblait à un palais; au fronton étaient écrits en lettres d'or sur une tablette de marbre noir ces mots :

Couvent des révérends pères de la foi.

Sans réfléchir, sans se demander s'il n'allait pas de lui-même se livrer à ses ennemis et tomber peut-être de Charybe en Scylla, Piquillo se précipita dans la cour du couvent, dont il referma sur lui la grille à moitié ouverte, et cria à plusieurs moines qui sortaient du réfectoire :

— Asile! asile!... Sauvez-moi!

— Ne craignez rien, dit l'un d'eux, qui, sous un air de bonhomie, cachait un œil fin et un sourire narquois; ce couvent a droit d'asile, et le frère Escobar ne laissera point violer les priviléges de son ordre.

Dans ce moment, les bourgeois et les alguazils arrivaient essoufflés et s'arrêtèrent de l'autre côté de la grille.

— Livrez-nous le prisonnier! s'écria-t-on de toutes parts.

— Qu'a-t-il fait, mes frères? dit Escobar aux bourgeois.

Ceux-ci se regardèrent et répondirent :

— Nous n'en savons rien, mais ce doit être un voleur ou un meurtrier!

— C'est mieux que cela, mes pères, dit le chef

des alguazils, c'est un hérétique! c'est un Maure!

— Qui invoque le droit d'asile, dit Escobar.

— Mais il est réclamé par monseigneur Ribeira, patriarche d'Antioche, archevêque de Valence, qui a promis cent ducats à celui qui le livrerait mort ou vif.

— Et qu'en veut faire monseigneur de Valence? dit Escobar.

— Le convertir à la foi catholique.

— Et nous aussi, dit Escobar avec une orgueilleuse humilité, nous pouvons, grâce au ciel, nous vanter de quelques conversions, et celle-ci peut-être ne serait pas au-dessus de nos forces.

—Non pas, dit vivement l'alguazil, comme un homme qui craint qu'on ne lui dérobe son bien, celle-ci appartient à monseigneur! c'est une conversion à lui... il l'a commencée!

— Dans ce cas-là, mon frère, commencer n'est rien, le tout est de finir, et il paraît que monseigneur n'en est pas venu à ses fins.

— Parce que cet hérétique et ce mécréant s'est enfui.

— Pour me soustraire à la torture et aux mauvais traitements qu'on me faisait subir! s'écria Piquillo.

— Vous l'entendez, mes frères, dit Escobar d'une voix paterne; je ne m'étonne plus du nombre de conversions qu'on enregistre tous les ans à Valence, si pour les obtenir on emploie des moyens pareils. Ce n'est point par la violence, s'écria-t-il à voix haute et regardant le peuple, que nous forçons les brebis d'entrer au bercail. L'enfant égaré est venu à nous de lui-même, et nous lui ouvrons nos bras et nos portes; mais nous ne prétendons pas le retenir malgré lui.

Nous le laissons libre de retourner à Valence ou de rester parmi nous.

Piquillo, à qui aucun des deux partis ne convenait, hésitait, en proie à de mortelles angoisses, et il gardait le silence.

— Frère, dit Escobar au portier du couvent, ouvrez les grilles et que le captif choisisse.

— Je reste, mes pères! je reste! s'écria Piquillo.

Un murmure d'étonnement circula dans la foule.

— Vous le voyez, s'écria le moine triomphant... Nous ne le forçons point, nous ne forçons personne de venir à nous... Emmenez-le, mes frères, dit-il aux autres moines, en leur montrant Piquillo.

— Un instant, reprit Garambo della Spada, vous allez me donner acte de la remise de mon prisonnier et comme quoi vous en répondez, car il ne peut sortir de votre couvent que pour être livré à monseigneur l'archevêque de Valence ou à la sainte inquisition.

— C'est trop juste, seigneur alguazil, répondit Escobar en regardant Piquillo, nous nous y engageons. Veuillez entrer au parloir, où je vais vous donner un reçu en bonne forme d'un hérétique appartenant à monseigneur de Valence, et que vous nous laissez en vertu de notre droit d'asile, déclarant de notre côté que nous en répondons, et nous portant forts de le représenter en temps et lieu à qui de droit.

— C'est cela même, dit l'alguazil, et nous allons dresser du tout un petit procès-verbal que nous signerons vous et moi, mon père.

— Et le révérend frère Jérôme supérieur de ce couvent, dit Escobar.

L'alguazil entra au parloir, les bourgeois retour-

nèrent à leurs boutiques, le marmiton à ses fourneaux, et Piquillo fut conduit par les bons pères dans une cellule propre, riante, bien éclairée et approvisionnée de tout ce qui peut rendre la vie commode et agréable.

— C'est bien, se dit-il en regardant autour de lui avec inquiétude. Mais avec tout cela me voilà encore prisonnier, et même, si je l'ai bien entendu, je ne pourrai sortir d'ici que pour être livré à l'archevêque et à l'inquisition. Je ne me soucie pourtant pas de rester éternellement dans ce couvent, encore moins de me laisser convertir et baptiser, car c'est leur espoir, je le vois. Mais moi qui ai résisté à Ribeira et à ses bourreaux, je saurai bien déjouer les projets des révérends pères; moi, qui me suis échappé des tourelles d'Aïgador, je saurai bien franchir les grilles et les murailles de ce couvent.

Et il oublia sa position, ses peines, ses dangers pour penser à ceux de Yézid, pour rêver à sa sœur Aïxa et aux moyens de lui faire connaître ce que lui, Piquillo, était devenu.

Escobar cependant avait rendu compte de tout ce qui venait d'arriver à son supérieur, le père Jérôme. Celui-ci était enchanté d'engager cette lutte avec l'archevêque de Valence, et s'ils triomphaient où Ribeira avait échoué, quel échec pour la réputation du saint prélat! quelle gloire pour les bons pères! Mais il fallait réussir!

— Nous réussirons, dit Escobar en souriant.

— Cela ne paraît pas facile; il a résisté aux menaces, aux tortures, c'est un hérétique obstiné et inattaquable.

— Bah! il a bien quelque côté faible.

— Lesquels?

— Je n'en sais rien encore... nous verrons! je l'étudierai. Tous les hommes ont au fond du cœur une pensée dominante qui finit par devenir une passion, à commencer par vous et par moi.

— Et quelle est la mienne? dit le père Jérôme.

— D'être cardinal!

— C'est vrai, dit le supérieur.

— Voyez-vous, mon révérend, continua Escobar, la raison et la foi peuvent être impuissantes, les passions ne le sont jamais... les mauvaises surtout, et c'est pour nous livrer les hommes que Dieu, dans sa prévoyance infinie, a inventé les péchés capitaux; ce sont nos plus utiles auxiliaires!

— Par malheur, murmura le père Jérôme avec un soupir, il n'y en a que sept.

— C'est bien peu, dit Escobar, mais l'adresse peut suppléer au nombre.

Dès les premiers mots qu'Escobar avait échangés avec Piquillo, avec ce jeune homme qu'il croyait sans expérience, ce Maure qu'il supposait sans instruction, il avait été étonné du nombre et de la variété de ses connaissances.

— Ce n'est pas un homme ordinaire, se dit-il, et désormais il le traita en conséquence.

— Piquillo, placé sous sa surveillance, occupait une cellule qui communiquait avec la sienne. Comme il ne pouvait rester dans l'intérieur du couvent avec l'habit laïque, on exigea de lui qu'il prît l'habit de novice, et qu'il fît couper ses cheveux.

Piquillo accepta la première proposition et refusa la seconde. On n'insista pas, on ne le contraignit point. Au contraire, toutes les attentions, tous les

égards lui étaient prodigués, tous les livres du couvent étaient mis à sa disposition, il passait des matinées entières dans la bibliothèque des bons pères, bibliothèque riche et curieuse. C'était pour le jeune homme la plus agréable et la plus douce des prisons, mais c'était une prison! Ce mot seul le rendait insensible à toutes les prévenances d'Escobar et sourd à toutes ses insinuations. Quand le moine hasardait quelques attaques détournées, Piquillo souriait, le regardait d'un air railleur et gardait le silence.

— Il a de l'esprit, se dit Escobar, il se défiera de toutes nos ruses; il a du cœur, on ne le trompera que par la franchise.

— Vous n'avez qu'une pensée, lui dit-il un jour, c'est d'échapper à notre surveillance et de vous évader.

— C'est vrai, dit le jeune homme.

— Et moi, répondit Escobar, je vous l'avouerai, je n'ai qu'un but, c'est de vous convertir à la foi catholique. Je le désire ardemment, autant pour vous sauver que pour humilier l'archevêque de Valence.

— Je le sais, dit Piquillo; je l'ai bien vu.

— Oui, nous voulons vous convaincre, non pas, comme lui, par la violence ou les tortures, mais par la seule force de la raison, et je ne consentirais à vous donner le baptême qu'autant que vous viendriez vous-même me supplier de vous l'accorder... Voilà où je veux vous amener... et vous y viendrez.

— Jamais, mon père!

— Vous y viendrez, je vous le jure!

— Qui peut vous le faire croire?

— La rectitude de votre esprit et la justesse de votre intelligence, qui vous empêcheront d'imiter ce que vous blâmiez dans Ribeira.

— Comment cela? dit Piquillo étonné.

— S'il était absurde en voulant vous imposer une religion que vous ignoriez, ne le seriez-vous pas autant que lui en repoussant une vérité que vous ne connaissez pas?

— Que voulez-vous dire, mon père?

— Que nous vous demandons non point de suivre nos préceptes, mais de les discuter; non pas d'embrasser notre sainte loi, mais de l'écouter. Si vous me parliez ainsi, mon fils, si vous vantiez votre croyance...

— Vous m'écouteriez, mon père?

— J'examinerais du moins, et j'accepterais si elle me paraissait la meilleure. Juger sans voir est d'un insensé, condamner après avoir vu est d'un sage. Je ne vous demande pas autre chose.

Piquillo, obligé de reconnaître qu'Escobar n'était pas si déraisonnable, répondit :

— Eh bien! soit, je verrai.

C'était un premier pas.

Les ouvrages d'Escobar attestent un profond savoir, une érudition immense, et surtout de prodigieuses ressources dans l'esprit. Ces ressources, qu'il n'a presque jamais déployées que pour la défense de l'erreur ou du sophisme, il les employa alors pour faire luire aux yeux de Piquillo d'éternelles et sublimes vérités que, mieux que personne, il devait connaître, car il avait passé sa vie à les combattre.

Quant à Piquillo, qui n'était ni chrétien ni musulman, il n'avait jamais lu l'Evangile ni le Coran, à peine en savait-il quelques versets de routine et par cœur. Jamais ses études ne s'étaient tournées de ce côté. Ce fut Escobar qui lui fit connaître les deux textes.

Il les lisait, les analysait, les discutait avec lui. Le jeune Maure, qui, à un sens droit, joignait une vive et rare intelligence, luttait vainement contre l'habile théologien et surtout contre la cause qu'il défendait. Pour convaincre Piquillo, les pensées qui venaient du cœur étaient les meilleurs arguments. Malgré lui, il se sentait ému aux saintes croyances du christianisme, et quand il comparait les prescriptions puériles et minutieuses du Coran à la morale de l'Evangile, l'amour du prochain, le pardon des injures, comment nier des vérités qu'il sentait innées en lui? comment ne pas croire à des préceptes qu'il pratiquait déjà?

— Oui, oui, se disait-il tout bas, leur croyance peut être la véritable; mais l'autre est celle d'Aïxa, l'autre est celle de mes pères, et plus que mon jugement, mon cœur m'ordonne d'y rester fidèle.

— Eh bien, répétait Escobar en le voyant hésiter, qu'avez-vous à répondre?

— Que toutes ces vérités sont trop grandes pour être renfermées dans une cellule ou dans une prison, que c'est en plein air et sous la voûte des cieux qu'elles doivent éclater, et si j'étais libre, maître de mon corps et de mon âme, peut-être finirais-je par les adopter, mais tant que je serai prisonnier, je ne puis que les repousser.

— Et tant que vous les repousserez, vous serez prisonnier... à moins que cette prison, où vous êtes si libre, ne vous semble intolérable, et que vous ne vouliez absolument voir ces portes s'ouvrir. Vous n'avez qu'à parler, je vous l'ai dit. Mais alors, nous l'avons signé, nous nous y sommes engagés, nous sommes obligés de vous livrer à l'archevêque de Valence et à l'inquisition!...

— Jamais! jamais!... s'écria Piquillo.

Et Escobar, qui le voyait ébranlé, saisissait ce moment avec adresse, pour lui montrer le sort brillant qui l'attendait dans le monde avec ses talents, son esprit, son instruction.

Mais Piquillo était inaccessible à la vanité.

Son tentateur avait beau lui parler de la fortune qu'il pouvait faire, des honneurs et des dignités auxquels lui, chrétien, aurait droit d'aspirer. Piquillo n'était ni avide ni ambitieux. Escobar déployait à ses yeux les jouissances légitimes, permises, et cependant si douces, qui pouvaient embellir sa vie... un heureux intérieur... une compagne jeune et charmante; Piquillo restait impassible; nul amour ne pouvait plus lui sourire... il avait perdu Aïxa!

— Quoi! si jeune encore, et pas une seule passion, s'écriait Escobar, dont le système se trouvait en défaut, pas une mauvaise pensée, disait-il au père Jérôme dont on puisse tirer parti pour achever sa défaite!

— S'il en est ainsi, lui demandait le révérend, que ferez-vous?

— Eh bien, nous agirons en sens contraire, nous nous adresserons, pour nous en servir contre lui, à quelque vertu, à quelques généreux instincts, cette fois, du moins, nous n'aurons que l'embarras du choix, et nous sommes sûrs de réussir.

— Vous espérez donc encore réussir?

— Toujours, mon révérend. Il ne me faut pour cela que deux choses.

— Lesquelles?

— Du temps et une occasion; et le Maure converti viendra se eter dans nos bras.

— De lui-même?

— De lui-même! pour le triomphe de la foi, et pour la confusion de l'orgueilleux archevêque de Valence!

— Si vous faites cela, Escobar, vous serez le flambeau et la gloire de notre ordre.

— C'est ma pensée à moi, mon révérend, comme la vôtre d'être cardinal!

Convaincu, mais non persuadé, Piquillo reprit ses lectures. Comme il ne suivait aucun des offices, et qu'il n'était astreint à aucune des règles du couvent, il avait du temps à lui pour étudier et pour rêver. C'était son unique occupation durant les longues promenades qu'on lui permettait de faire dans le cloître du couvent. Ce cloître était ombragé d'arbres et environné de hautes murailles. Il y rêvait à la liberté et à Aïxa; sa pensée errante s'élançait au delà du possible, et pour être heureux, pour être réuni à elle, il se créait des miracles.

Un jour, tout à coup, il s'arrêta en pâlissant, et en portant la main à son cœur. Si Escobar eût pu le deviner, il aurait été content, car une mauvaise pensée venait presque de s'y glisser. — Si cependant, se disait-il, si Albérique Delascar n'était point mon père; si j'étais fils du duc d'Uzède! Aïxa ne serait point ma sœur; or, c'est au duc d'Uzède que d'abord ma mère m'avait adressé. Qui peut savoir, excepté Dieu, quel sang coule dans mes veines? Parce que le duc m'a repoussé et chassé de son hôtel, ce n'est pas une raison pour que je ne lui appartienne pas. Moi, qui me rappelle ses traits, je sais bien qu'à la première vue, j'ai été frappé de la ressemblance qui existait entre nous... et dans le doute, cette ressem-

blance est beaucoup... c'est une présomption... c'est une épreuve!... Oui, oui, se disait-il avec chaleur et en cherchant à rassembler ses souvenirs, il me semble le voir encore.

Et levant en ce moment les yeux, qu'il tenait baissés vers la terre, il aperçut, appuyé contre un des piliers du cloître, un seigneur richement vêtu qui, depuis quelques instants, le contemplait avec attention.

Il jeta un cri, et fit un pas vers lui en étendant les bras.

Mais le cavalier le repoussa d'un geste de dédain, détourna la tête et s'éloigna.

C'était le duc d'Uzède qui se rendait chez le révérend père Jérôme; dans quel but? c'est ce dont nous parlerons plus tard.

Cependant Piquillo était resté immobile, le front couvert de rougeur, et de la main qu'il tenait cachée dans sa poitrine, il froissait son cœur en proie au remords :

— Ingrat, se disait-il, en comparant le duc d'Uzède à Albérique, tu allais renier celui qui t'a reconnu et adopté! quand tu avais besoin de lui, quand il t'accablait de sa tendresse et de son or... tu le nommais ton père, tu étais heureux et fier de lui appartenir! et lorsque ton intérêt... l'intérêt de ton amour et de ton bonheur exige que tu l'abandonnes, tu te persuades qu'il ne t'est plus rien, que vos liens sont rompus! tu n'est plus son fils!... tu lui préfères un infâme qui te méprise et qui te repousse!... Ah! s'écria-t-il en se jetant à genoux, Albérique, mon père, Yézid, mon généreux frère, pardonnez-moi! Aïxa est ma sœur! elle doit l'être; c'est comme telle qu'elle s'est jetée

dans mes bras! et vous tous, mes seuls amis, ma vraie famille, que je sois à vous par le sang ou par la reconnaissance, il ne m'est plus permis de vous abjurer.

Piquillo rentra lentement dans sa cellule, s'y enferma, et regardant autour de lui s'aperçut avec désespoir qu'il était seul. Il était si accablé, si malheureux qu'il avait besoin d'épancher son cœur et de dire ses peines. Si Escobar eût été là, il eût tout avoué, tout raconté; car chaque jour le moine gagnait peu à peu dans son estime et dans sa confiance. Piquillo était donc assis près de son prie-Dieu. Un livre était là sous sa main, c'était l'Evangile, ce livre qu'Escobar lui avait dit être le livre de l'éternelle vérité. Le jeune novice l'ouvrit, et sur un morceau de papier il lut ces mots écrits d'une main tremblante, et presque illisibles : « *Défiez-vous des bons pères, et surtout d'Escobar!* »

Qui donc lui envoyait ce conseil salutaire et mystérieux? On était donc, en son absence, entré dans sa cellule? mais on ne pouvait y pénétrer que par celle d'Escobar... C'était donc quelqu'un de la maison, et dans tout le couvent il ne connaissait personne qui lui voulût du bien, excepté Escobar, dont on lui disait de se méfier. Il rêva toute la journée à cet incident, ses soupçons s'arrêtèrent sur un frère coupe-choux. Ambrosio, espèce d'hébété, qui nettoyait les réfectoires et les cellules, et qui parfois sortait pour la quête ou pour les provisions. Il n'était pas impossible que Pedralvi, averti par Aïxa ou par Juanita, n'eût suivi ses traces et découvert sa retraite. Piquillo connaissait le courage, le zèle, l'activité du jeune Maure. Celui-ci avait peut-être abordé et questionné le frère Ambrosio dans ses sorties du couvent;

peut-être même l'avait-il déjà gagné, et c'était par là que lui était parvenu ce bon avis, dont il ne risquait rien de profiter. Il se tint sur la réserve avec Escobar et chercha à rencontrer le frère coupe-choux; mais celui-ci ne se trouvait pas sur le chemin de la bibliothèque, il n'y mettait jamais les pieds. Piquillo se disait cependant que celui qui avait pénétré dans sa cellule y pouvait pénétrer encore, et qu'il irait d'abord visiter le livre qui avait servi déjà de messager; il mit alors au même endroit, à la même page, en guise de signet, un petit papier sur lequel il écrivit ces mots :

« *Qui que vous soyez, donnez-moi des nouvelles de Yézid et d'Aïxa.* »

Il sortit, se rendit à la bibliothèque, y resta quelques instants, puis, comme à l'ordinaire, se promena dans le cloître, excepté que ce jour-là l'horloge du couvent lui parut d'une lenteur désespérante. Enfin, au bout d'une heure, il se glissa, le cœur plein d'espoir et de crainte, dans la cellule d'Escobar, qu'il fallait traverser pour entrer dans la sienne!... Personne! le révérend venait de s'habiller, il était à vêpres. Rien dans la cellule de Piquillo n'avait été dérangé, mais on avait touché au livre saint. Il l'ouvrit et trouva ces mots :

« *Yézid est arrêté et condamné. Aïxa est dans les prisons de l'inquisition. Ne songez qu'à vous, silence et attendez!* »

Ce billet était d'une main plus ferme que le premier. On voyait que celui qui l'avait tracé avait eu ou moins peur, ou plus de temps à lui, ce qui s'expliquait par l'absence d'Escobar.

— Attendre! dit Piquillo avec rage. Attendre! rester sous les verrous d'une prison, quand tout ce que j'aime est en danger; ce n'est pas possible... Je m'évaderai à tout prix; ce qui peut m'arriver de plus terrible, c'est d'être pris et de partager leur sort; et c'est tout ce que je demande.

Il descendit dans la cour du couvent. Plusieurs frères se promenaient, il ne les regarda pas; il regardait les murs, et de l'œil calculait leur hauteur. Vingt-cinq à trente pieds pour le moins, et aucun moyen d'arriver au chaperon. Il y avait bien d'un côté de la cour une fenêtre du troisième étage qui donnait sur un petit toit, et ce toit arrivait au bord du mur. Il y avait de quoi se briser mille fois les os, et puis arrivé au haut de ce mur, il fallait redescendre les trente pieds du côté de la rue.

Piquillo pensa à l'hôtellerie du Soleil-d'Or, à Pampelune, et se rappela cette première aventure de son enfance, il se disait : — Si Pedralvi pouvait, comme alors, arriver cette nuit à mon aide avec une échelle!

— Vaine espérance! ses yeux se reportèrent vers la terre avec découragement, et il aperçut dans un coin fray Ambrosio, qui balayait la cour.

— Est-ce le ciel qui me l'envoie?

Il s'approcha de lui, et dit à voix basse :

— Voyez-vous, fray Ambrosio, l'endroit du mur sur lequel le toit s'appuie?

— Oui, je le vois, seigneur novice!

— Dites à Pedralvi que c'est le seul endroit praticable.

— Praticable, à quoi? demanda fray Ambrosio.

— Il vous comprendra, dit Piquillo; ne connaissez-vous pas Pedralvi?

Fray Ambrosio le regarda d'un air tellement hébété qu'il devait être vrai.

— Me serais-je donc trompé? dit Piquillo avec inquiétude.

En ce moment, un homme traversait la cour, sortait de chez le révérend père Jérôme et se dirigeait vers la loge du frère portier. Une petite veste de velours vert, ornée d'une profusion de boutons d'argent, serrait sa taille, et de chacune de ses poches sortait le coin d'un mouchoir blanc; ses culottes, de la même étoffe que la veste, avaient des rangées de boutons depuis la hanche jusqu'aux genoux. Ses cheveux grisonnants étaient enveloppés dans une résille; il portait à la même main un plat à barbe, où étaient couchés une serviette, une savonnette et une paire de rasoirs, et quoique seul il parlait en marchant.

— C'est Gongarello! se dit Piquillo muet de joie et de surprise, et sans songer à ce qu'il faisait, il courut à lui. Gongarello venait de franchir la grille, mais en se retournant il aperçut de l'autre côté des barreaux le novice qui lui tendait les bras. Le barbier effrayé lui fit de la main un geste qui voulait dire : Silence! vous nous perdez!

Et il s'enfuit.

— C'était lui! plus de doute! s'écria Piquillo. Comment ne l'avais-je pas deviné?

Il apprit, en effet, du premier frère qu'il interrogea, que Gongarello, autrefois persécuté par les dominicains et par l'inquisition, avait eu pour cela même la pratique du couvent; que pour distinguer les révérends pères de la foi des dominicains et des autres ordres religieux, le père Jérôme, par une innovation

hardie, avait décidé qu'ils auraient le menton uni et rasé. Et chaque frère se conformait par lui-même à la règle établie, excepté le supérieur et le prieur, qui, vu leurs nombreuses occupations, avaient le privilége de se faire faire la barbe. Aussi, tous les deux jours, le seigneur Gongarello, dont les matinées étaient consacrées aux pratiques de la ville, se rendait avant ou après vêpres dans la cellule d'Escobar et du père Jérôme. Tout était expliqué pour Piquillo. Il n'avait pas encore vu Gongarello, parce que l'heure de sa visite était celle où lui, Piquillo, travaillait dans la bibliothèque; mais le barbier l'avait aperçu, ou avait appris son aventure, laquelle devait s'être répandue dans la ville d'Alcala de Hénarès : le barbier, avant d'accommoder Escobar ou après l'avoir rasé, s'était probablement trouvé seul un instant et en avait profité pour entrer dans la cellule de Piquillo et lui écrire à la hâte le peu de mots qu'il avait trouvés dans ce livre de prières. Il était désolé de n'avoir pu parler à Gongarello, qui, vu ses habitudes et son dévouement, n'aurait pas demandé mieux, mais c'était peut-être un bonheur; cet entretien en plein air et dans la cour du couvent eût fait naître des soupçons. D'un autre côté, et puisque le barbier ne venait que tous les deux jours, il devait encore attendre quarante-huit heures, lui qui n'avait pas de temps à perdre; force lui fut de prendre patience.

Le surlendemain il se garda bien d'aller à la bibliothèque, et, en effet, il entendit le barbier entrer en fredonnant un alleluia dans la cellule d'Escobar; mais celui-ci, soit par défiance de voir Piquillo rester chez lui, ou soit seulement par décence et sentiment de pudeur, ferma la porte de communication pendant

tout le temps que dura sa toilette, et congédia le barbier, sans que ce dernier, malgré tous ses efforts, pût trouver un prétexte pour pénétrer dans la cellule du novice. Il voulait, avant de sortir, y serrer les affaires de barbe du révérend père; mais Escobar l'arrêta, lui défendant de déranger le jeune frère, qui sans doute était resté pour travailler, puisqu'il en avait oublié sa visite ordinaire à la bibliothèque.

Piquillo, qui avait entendu cette conversation, en conclut que s'il restait encore le surlendemain dans sa cellule, il exciterait infailliblement les soupçons du prieur, et cependant il ne pouvait attendre plus longtemps. Il fallait qu'il vît Gongarello et qu'il s'entendît avec lui par mots, par regards ou par gestes. Il prit alors un grand parti.

— Mon frère, dit-il à Escobar, j'ai refusé, il y a une quinzaine de jours, de me laisser couper les cheveux... Je crois que j'ai eu tort et je change d'idée.

— A merveille, s'écria Escobar avec joie. Le bon grain commence donc enfin à germer... Vous avez là une bonne pensée pour nous!

— Vous pourriez vous tromper.

— Non! je vois ce que cela veut dire.

— Cela veut dire que ces cheveux sont d'une longueur démesurée et me tiennent trop chaud en tombant ainsi sur mes épaules.

— Ah! dit Escobar d'un air triomphant, vous ne voulez point céder encore, et vous cherchez des prétextes. Très-bien, très-bien, nous admettons les restrictions et les capitulations. Peu nous importe! pourvu que vous vous rendiez, et vous vous rendrez, mon cher fils.

— Je ne le crois pas, mon révérend.

— Vous viendrez à nous, et comme je le désire... de vous-même!

—Ce ne sera pas de sitôt, du moins, en attendant, je vous prie, veuillez avertir pour demain le barbier du couvent.

— Votre volonté sera faite, mon fils.

Piquillo ne dormit pas de la nuit, et la matinée du lendemain lui parut bien longue. Enfin, deux heures sonnèrent, et pour comble de bonheur, Escobar avait quitté sa cellule. Piquillo se trouvait seul dans la sienne, il pourrait donc entretenir le barbier à loisir et sans témoin. Des pas retentirent dans le corridor. Il entendit ouvrir la porte de la chambre d'Escobar; dans son impatience, il courut ouvrir la sienne, et sa physionomie joyeuse s'allongea singulièrement en voyant entrer Escobar, qui lui dit d'un air grave :

— Le révérend père Jérôme vous attend à deux heures et demie dans son oratoire, il désire vous parler.

— Sur quel sujet, mon père?

— Nous avons encore une demi-heure d'ici là, et dans votre intérêt, je vais vous prévenir en confidence de ce dont il s'agit.

Piquillo tressaillit d'impatience et de rage. Le révérend prit tranquillement un fauteuil en bois, et il allait s'asseoir quand Gongarello entra. A la vue du prieur, il parut aussi contrarié que Piquillo.

—Ah! dit Escobar en apercevant le barbier. Je l'avais oublié... Mais que je ne vous dérange pas, faites comme si je n'étais pas là.

Il s'assit et prit un livre, qu'il se mit à lire attentivement, s'interrompant seulement de temps de

temps pour voir si l'ouvrage du barbier avançait.

Gongarello, qui s'était muni de tout ce qui était nécessaire, avait enveloppé le corps et les bras du novice dans un peignoir, et tout en s'occupant de cette opération, il tournait le dos au prieur et regardait avec désolation Piquillo, dont les yeux lui disaient :

— Quel malheur qu'il soit là!

— Est-ce qu'il ne s'en ira pas? disaient les yeux du barbier.

— Non, répondaient ceux de Piquillo.

Le barbier, désolé, et toujours tournant le dos au prieur, montra lestement une petite lettre qu'il cachait dans la main. Mais comment la prendre? Piquillo, embarrassé dans son peignoir, n'était plus le maître de ses mouvements, et ses mains surtout n'étaient pas libres.

— Eh bien, dit Escobar, en levant les yeux, nous hâtons-nous? le révérend père Jérôme va nous attendre.

— Nous voici à l'œuvre, répondit le barbier.

Les boucles de cheveux commencèrent à tomber sous ses ciseaux; elles roulaient sur les épaules de Piquillo et de là jusqu'à terre; mais la lettre restait toujours entre les mains de Gongarello, qui, placé derrière le novice, avait juste en face de lui Escobar. Celui-ci lisait, il est vrai, mais à chaque instant il levait les yeux, comme on sait, et quand il avait peur il était maladroit. Il comprit son insuffisance, il sentit qu'il n'aurait jamais la présence d'esprit, le sang-froid et l'agilité nécessaires pour glisser cette lettre en présence même et sous les yeux du prieur; et comme les généraux qui désespèrent d'enlever une position, il prit le parti de la tourner.

Il quitta brusquement Piquillo qu'il tenait par les cheveux et courut à une petite table placée dans un coin de la cellule pour prendre son peigne qu'il y avait laissé. Sur cette table étaient une écritoire, des papiers épars, et un large sablier qui marquait les heures. En feignant de bouleverser les papiers pour trouver l'arme qu'il cherchait, il leva d'une main le sablier, et de l'autre glissa dessous le papier qu'il tenait.

Piquillo, qui le suivait des yeux, ne perdit pas un seul de ses mouvements.

Escobar, enfoncé dans son fauteuil, lisait toujours.

Le barbier ravi revint à son ouvrage. Il avait retrouvé son peigne, qu'il tenait fièrement à la main et qu'il affectait de montrer.

Escobar leva les yeux et les rebaissa tranquillement sur son livre.

Au bout de quelques minutes de silence, le barbier s'écria :

— C'est fini!

—Tant mieux, dit le prieur à Piquillo, venez vite, car le révérend père Jérôme nous attend.

— Vous croyez? dit Piquillo avec anxiété.

—J'en suis sûr. La demi-heure est écoulée... Voyez plutôt à ce sablier.

—Vous avez raison, s'écria Piquillo avec effroi, en voyant le prieur avancer la main vers l'horloge de sable qui cachait son secret, et se levant vivement :

— Je suis prêt à vous suivre!

Le prieur et le novice sortirent les premiers; le barbier les suivit et descendit avec eux l'escalier. Tous les trois traversèrent la cour; Piquillo et son guide pour se rendre chez le supérieur, Gongarello pour retourner à sa boutique; mais avant de franchir la

grille, il jeta sur son jeune ami un dernier coup d'œil qui lui recommandait de nouveau la prudence et la discrétion.

Le père Jérôme renfermé dans son oratoire, fit attendre assez longtemps Piquillo, dont rien n'égalait l'impatience; enfin, on donna ordre de le faire entrer.

Le père Jérôme était de médiocre stature, de la même taille à peu près que Piquillo, mais l'habitude du commandement le grandissait. Son front grave et sévère était ridé par la méditation. Il y avait dans ses yeux baissés une humilité orgueilleuse; dès qu'il les levait, l'orgueil dominait.

Il regarda quelque temps avec satisfaction la robe que portait Piquillo et surtout ses cheveux nouvellement coupés.

— C'est bien, mon frère, dit-il lentement, très-bien! Pourquoi faut-il qu'à ces éloges je sois forcé d'ajouter un reproche... ou plutôt un conseil.

— Lequel, mon père? dit vivement Piquillo, qui avait hâte d'en finir et de retourner chez lui.

— Vous avez hier tenté de détourner de son devoir un de nos frères qui, grâce au ciel, est incorruptible. Dieu dans sa bonté ne l'a doué d'imbécilité que pour le mettre à l'abri de toute captation.

— Fray Ambrosio, je vous le jure, m'a mal compris!

— Il n'a rien compris, mon fils. Il est venu seulement me raconter ce que vous lui avez dit. J'ai cru y voir de votre part un projet d'évasion... je désire me tromper. Mais si telle est votre pensée, j'ai dû vous prévenir des dangers auxquels elle vous exposait.

— Je vous écoute, mon père, dit Piquillo, désolé de l'onction paternelle ou plutôt de la lenteur avec laquelle le révérend lui parlait. Celui-ci continua :

— Les membres du saint-office, les dominicains nos frères et nos ennemis en Dieu, ne se contentent point de la promesse que nous leur avons faite en vous donnant asile; ils ont tellement peur que nous ne vous laissions échapper, que ce couvent est constamment entouré par leurs affidés. Et tenez, dit-il, en le menant à une fenêtre de son oratoire qui donnait sur la rue, ne voyez-vous pas cette escouade d'alguazils qui, même en plein jour, fait sa ronde autour de nos murs, à plus forte raison la nuit?

Piquillo frémit, car le révérend disait vrai. Le révérend poursuivit :

— J'espère que le frère Escobar a rempli mes intentions; il a dû vous dire, et je m'empresse de le répéter, que vous n'avez besoin de chercher à gagner ni fray Ambrosio, ni aucun de nos frères; si la captivité où nous vous tenons vous paraît intolérable, si à la règle paisible et studieuse de notre couvent, si à nos soins paternels, vous préférez les tortures de l'inquisition, vous êtes libre, vous n'avez qu'un mot à dire; ces grilles vont s'ouvrir devant vous.

— Mon père, dit Piquillo, qui avait hâte de terminer l'entretien; je n'hésite point... je n'ai jamais hésité entre vous et mes persécuteurs, entre ceux qui voulaient me donner la mort et ceux qui m'ont donné asile. J'aurais trouvé peut-être plus généreux, plus digne de vous que cette hospitalité ne fût pas achetée au prix de ma liberté et de ma croyance.

— Et telle n'est pas notre volonté, s'écria vivement le père Jérôme; nous avons dû, dans les inté-

rêts du ciel et dans les vôtres, chercher à vous attacher à nous; l'archevêque de Valence avait employé deux mois à vous torturer, nous avons demandé le même espace de temps pour vous éclairer et vous instruire. Nous voici à la moitié de ce terme; dès qu'il sera écoulé, si nous n'avons pas su par la persuasion vous amener à nous, aucune tentative, je vous le jure, ne sera faite pour ébranler votre foi et vous en faire changer; si alors, vous restez encore ici, ce sera comme notre hôte, notre ami, et autant que le soin de votre liberté vous rendra cet asile nécessaire.

En achevant ces mots, il tendit la main au jeune homme, qui la saisit avec reconnaissance, la porta à ses lèvres, et lui dit avec émotion :

— Pardon, mon père, de vous a voir méconnu. Je vous remercie de vos généreuses promesses, et j'y compte.

Il s'empressa de regagner sa cellule, où par bonheur Escobar n'était pas. Il s'enferma, souleva le sablier, y vit la lettre que Gongarello avait cachée, la prit d'une main tremblante, et respirant à peine, lut ce qui suit :

« Mon fils! »

Emu et attendri, il se hâta de regarder la signature, c'était celle de Delascar d'Albérique.

« Mon fils, voici la première fois que je vous écris, et c'est pour vous associer à mes douleurs ! Tout m'accable à la fois. J'ai appris par Gongarello, qui vous remettra cette lettre, votre captivité au couvent d'Alcala. Pour avoir tué en duel un chrétien, pour avoir défendu sa sœur, Yézid, votre frère, est condamné, et Aïxa plongée dans les prisons de l'inquisi-

tion comme complice de la mort du duc de Santarem, suivra peut-être son frère au bûcher. Je ne vous parle pas de moi, le sort de mes enfants sera le mien; mais pendant que je pleurais sur eux, est venu à moi un prêtre des chrétiens, celui qui commande dans notre province et qu'ils nomment l'archevêque de Valence, ce Ribeira que vous avez mortellement offensé. « Je suis membre du saint-office, m'a-t-il dit, je sauverai deux enfants, si en expiation vous me livrez le troisième, c'est à lui de vous racheter tous. Et voici à quelles conditions : Non-seulement il recevra le baptême qu'il a repoussé, mais il se consacrera au Seigneur par des vœux éternels. »

» Voilà ce qu'il a osé dire, mon fils, et je ne voulais pas d'abord vous l'apprendre, mais j'ai pensé que plus tard vous me maudiriez peut-être de vous l'avoir caché. On demande plus que vos jours; on demande votre culte et votre foi; on veut que vous soyez coupable et parjure. Fidèles aux lois de ses ancêtres, votre père n'a rien à vous dire!... il pleure et il attend! Mais dans le désespoir de son cœur, il demande au Dieu de ses pères, comme au Dieu des chrétiens, si celui dont le crime est de sauver tous les siens n'est pas béni sur la terre et pardonné dans le ciel!

»DELASCAR D'ALBÉRIQUE. »

Que devint Piquillo en lisant cette lettre! Pâle et inanimé, il tomba sur une chaise et y resta longtemps, sans pouvoir même réfléchir; il ne voyait rien... tout était nuage et confusion à ses yeux et dans son cœur... Il n'avait plus d'idées... il ne pensait plus! il ne souffrait même pas encore... car il ne vivait pas. Enfin avec le sentiment de la vie il retrouva celui de la douleur.

Il relut cette lettre et commença à comprendre toute l'étendue de son malheur. Puis, peu à peu, toute sa raison lui revint; il sonda alors d'un coup d'œil effrayé la profondeur de l'abîme qu'il n'osait pas même contempler d'abord.

Lui, qui au prix de sa vie voulait délivrer Aïxa et Yézid, avait leur salut dans ses mains. Il n'avait qu'un mot à dire... mais ce mot qui les sauvait le perdait à jamais! Il voulait bien donner ses jours, mais donner son âme et sa conscience à ses persécuteurs... partager leurs principes, marcher dans leurs rangs, prononcer des vœux éternels, devenir le ministre du Dieu des chrétiens, de ce Dieu qui avait ordonné le massacre de ses frères, et qui dans ce moment le condamnait au malheur! Mais Yézid, à qui il devait tant! Mais Aïxa, qui était sa sœur!... Ah! bien plus encore... Aïxa allait donc marcher au bûcher!...

Succombant à ses douleurs, il cacha sa tête dans ses mains et se mit à sangloter. Puis, repassant dans sa pensée tous les maux qui l'avaient assailli depuis son enfance; la honte et la misère auxquelles il avait été voué en naissant; les brigands qui l'avaient adopté et élevé dans le crime; la fatalité qui partout semblait le poursuivre :

— Je suis donc maudit! s'écria-t-il, maudit et abandonné de Dieu!...

A peine avait-il prononcé ce blasphême qu'il lui sembla entendre une voix qui prononçait ce mot : Ingrat.

Il tressaillit, et soit dans le trouble de ses sens, soit dans le délire que lui donnait la fièvre à laquelle il était en proie, il lui sembla voir sa cellule s'éclairer d'une manière ardente et soudaine. Il entendait le

craquement du bois, le bruissement de la flamme; il sentait sa poitrine oppressée par la fumée; il voyait le feu s'élever en tourbillonnant et envelopper un chêne immense, et sur ce chêne, sur ce bûcher, un enfant éploré levant les bras et les yeux vers le ciel, et il entendait distinctement ces paroles qui retentissaient à son oreille : « Mon Dieu! mon Dieu! si vous me permettiez d'échapper à ce danger qui m'environne, si vous veniez m'arracher à ces flammes qui déjà m'atteignent, je croirais en vous, ô mon Dieu, et je vous servirais! Et ces jours que vous m'auriez conservés, je les emploierais, non pour moi, mais pour mes amis et mes frères. Je ferais pour eux ce que vous auriez fait pour moi. Je ne vivrais que pour les sauver, je le jure! »

— Oui, oui, s'écria Piquillo, ces paroles, je les ai dites; ce serment, je l'ai fait... et Dieu, qui alors m'a entendu, me trace aujourd'hui mon devoir. Ma vie n'est rien, elle ne m'appartient pas, elle appartient aux miens! Yézid et Aïxa, vous vivrez!

A une secousse aussi forte, à une agitation aussi violente succédèrent le calme et l'accablement, et Piquillo considéra avec plus de sang-froid et sa situation actuelle et le sacrifice qu'il acceptait. Aïxa ne pouvait plus être à lui; les liens du sang s'y opposaient. Que lui importaient alors les nouveaux obstacles que Dieu et les hommes élevaient entre eux! Par lui Aïxa vivrait; par lui, Yézid serait la gloire et la consolation de son père; il s'acquittait envers le vieillard qui lui avait ouvert les bras et l'avait adopté. Il donnait plus qu'il n'avait reçu, et puis cette religion qu'on lui imposait, il l'avait appréciée; son cœur et sa raison lui disaient qu'elle était sublime, charitable et consolante

qu'elle secourait le pauvre et protégeait l'opprimé. Si on persécutait, si on torturait en son nom, le crime était non pas à elle, mais à ses ministres, et il y avait pour lui encore un noble rôle à remplir, celui de lutter contre ces bourreaux et de leur arracher leurs victimes. Dieu même l'envoyait peut-être dans les rangs ennemis pour y porter des paroles de paix et de clémence, et pour servir ses frères plus utilement encore que s'il fût resté parmi eux.

Soutenu par ces pensées et surtout par l'idée d'avoir fait son devoir, Piquillo s'endormit, et dans ses rêves, il crut entendre la voix du vieillard qui le bénissait et lui disait : Merci, mon fils! il crut voir Aïxa et Yézid se pencher vers lui et lui dire : Tu as racheté nos jours au prix de ton bonheur... et ce bonheur, notre affection te le rendra.

Le lendamain, pâle, mais le cœur plein de courage et décidé à son sacrifice, il se rendit chez le père Jérôme, où Escobar se trouvait, et d'une voix ferme, il leur dit :

— Je veux être chrétien.

Les deux prêtres tressaillirent de joie.

— Ah! je vous le disais bien, s'écria le prieur, la grâce vous a touché plus encore que mes soins, et vous voilà comme je le désirais, venant de vous-même vers nous pour nous demander le baptême!

— Je veux plus, je veux me consacrer au service des autels.

— Escobar poussa un cri de joie, et lui sauta au cou en lui disant :

— Mon fils! mon fils, vous faites bien, et Dieu, qui vous inspire, vous en récompensera. La route qui s'ouvre devant vous est la seule par laquelle on ar-

rive, et tous ceux chez qui brille l'intelligence ou l'esprit se hâtent de la prendre. On verra peut-être luire un siècle privilégié qui est bien loin encore, ou l'instruction et le mérite permettront d'aspirer à tous les emplois et de parvenir à les sommités; mais, de nos jours le moine peut seul jouir de cet avantage, le moine est le seul qui n'ait pas besoin de naissance et puisse se passer d'aïeux. Le moine, fils du laboureur ou du muletier, voit les grands de la terre se prosterner à ses pieds. Le moine qui se distingue dans son couvent, devient prieur, devient abbé, devient général de son ordre. Dès lors, il est admis au conseil de Castille, il peut aspirer à tout. Ce sont les rois qui s'inclinent devant lui et qui le consultent. Cette carrière, cette destinée sera la vôtre! et vous verrez qu'Escobar ne se trompe point!

Piquillo, qui l'avait à peine écouté, continua froidement : — Je veux prononcer des vœux... à une condition, c'est qu'aujourd'hui même et devant moi, vous allez annoncer cette résolution à monseigneur Ribeira archevêque de Valence.

— A l'instant, s'écria le père Jérôme, qui voyait se réaliser ainsi ses rêves les plus ardents, l'élévation de l'ordre, l'humiliation de l'archevêque, et une autre promesse qu'il avait à cœur de remplir.

En ce moment on annonça le duc d'Uzède; il lança sur le pauvre novice un regard de courroux et d'indignation : « Encore lui! » murmura-t-il. Piquillo répondit à cette nouvelle insulte par un regard d'indifférence et d'oubli, et rentré dans sa cellule, il y resta plusieurs jours sans voir personne, seul avec lui-même ou plutôt avec Dieu, lui demandant maintenant la force d'accomplir son sacrifice.

Le duc d'Uzède, en le voyant sortir, se tourna vers les deux prêtres avec un air d'impatience et de dédain.

— Eh bien, mes pères, où en sommes-nous? en finissons-nous?

— Tout est fini, monseigneur, lui dit le supérieur en se frottant les mains d'un air de triomphe. Nous vous l'avions promis.

— Vous raillez, mon père... ce n'est pas possible!

— C'est réel, monsieur le duc, vous voilà délivré d'une paternité douteuse! Ce prétendu fils ne viendra plus par sa présence rappeler à Votre Seigneurie un passé pénible, et ne pourrait plus, même quand il le voudrait, faire le scandale que vous redoutiez. Il ne sortira plus de ce couvent où il va s'engager. Il prononce ses vœux.

— Allons donc! dit le duc d'un air d'incrédulité; lui qui avait résisté à toutes les séductions de l'archevêque de Valence!

— Il cède à notre éloquence persuasive, et je m'empresse d'en prévenir le saint prélat, dit le père Jérôme en lui montrant la lettre qu'il venait de commencer pour Ribeira.

— Et qui a pu produire une pareille conversion... je veux dire un pareil prodige?

Le père Jérôme se retourna et désigna du doigt Escobar.

— Vous, mon père? s'écria le duc avec étonnement et respect.

Escobar s'inclina avec humilité, et aux questions multipliées du duc, il fallut bien répondre en déroulant le plan tracé, exécuté et suivi par le révérend père Escobar pour la plus grande gloire du ciel, et

surtout celle de l'ordre. Humilier Ribeira, l'emporter sur lui, amener ce Maure hérétique à se faire chrétien, c'était bien; mais l'amener à se faire moine! cela tenait du miracle. Voilà pourquoi l'habile prieur l'avait tenté. Outre le mérite de la difficulté vaincue, c'était gagner à leur ordre un sujet distingué, un homme d'instruction et de talent qui pourrait leur faire honneur (et dès ce temps-là déjà, ils cherchaient à attirer à eux tous les genres de mérite); et puis cela rendait service, par occasion, au duc d'Uzède, leur allié, qui, par fatuité, ne doutait point de sa paternité, mais qui, pour mille raisons de rang et de convenances, aimait mieux placer un bâtard à lui dans un couvent que dans le monde.

Un instant Escobar avait cru échouer dans ses projets. Piquillo ne lui offrait aucune prise et il ne savait plus par quel côté l'attaquer. Le hasard, père des succès, lui était venu en aide. Un jour que le barbier Gongarello traversait la cour du couvent pour aller raser les bons pères, il aperçut un jeune novice, la tête baissée, les bras croisés, qui passait sans voir personne, et se dirigeait vers la bibliothèque. Dans sa surprise Gongarello manqua de *laisser tomber à terre* son plat à barbe en faïence, car dans ce novice si mélancolique et si rêveur, il avait cru reconnaître Piquillo. Il s'était empressé de faire part de cette découverte à sa nièce Juanita, celle-ci à Pedralvi, et Pedralvi à son bon maître Delascar d'Albérique.

En attendant leur réponse, Gongarello cherchait, sans en venir à bout, le moyen de prévenir Piquillo, qu'il n'apercevait jamais, et dont la cellule touchait cependant à celle du prieur.

Un matin que le barbier était occupé à raser Esco-

bar, celui-ci s'absenta un instant et revint; mais en rentrant, il crut voir que le rasoir et la main du barbier tremblaient. Il remarqua que la porte qui conduisait chez Piquillo était entr'ouverte. Or, un moment avant, elle était fermée. Le barbier était donc entré chez le novice.

En effet, Gongarello, se voyant seul, n'avait pu résister au désir de jeter un coup d'œil dans la chambre de son jeune ami, il espérait l'y trouver et n'avait trouvé personne. Mais il avait voulu du moins, et sans se compromettre, tenir Piquillo en défiance contre les piéges du révérend père Escobar. Celui-ci, après avoir renvoyé le barbier, était entré dans la cellule du novice, avait tout examiné et n'avait pas eu de peine à trouver dans le livre de prières ces mots tracés en tremblant par Gongarello :

« *Défiez-vous des bons pères et surtout d'Escobar.* »

Le premier mouvement du prieur avait été de déchirer cet écrit. Puis il avait pensé avec raison qu'en le laissant où il était, ce premier message, qui ne lui apprenait rien, en amènerait peut-être d'autres qui lui apprendraient beaucoup.

— Il avait raisonné juste. Piquillo, plein de confiance, avait répondu par ces mots remis au même messager :

« *Qui que vous soyez, donnez-moi des nouvelles d'Yézid et d'Aïxa.* »

Escobar s'était emparé du message. Quel était donc ce Yézid, cette Aïxa auxquels Piquillo portait tant d'intérêt, et auxquels il pensait plus qu'à lui-même,

plus qu'à sa liberté? Il avait questionné à ce sujet le duc d'Uzède, Celui-ci, instruit par le ministre son père, lui avait raconté que Yézid, fils du Maure Albérique, était poursuivi en ce moment par l'inquisition pour avoir tué en duel le duc de Santarem, mais qu'il s'était soustrait à toutes les recherches et qu'on n'avait pu le découvrir. Quant à Aïxa, le duc savait par la comtesse d'Altamira tout le dévouement que Piquillo lui portait; on ignorait, il est vrai, à quel titre. Mais n'importe! on ne risquait rien d'effrayer le prisonnier et de le faire trembler pour les objets de son affection. C'est ce qu'avait fait Escobar, attendant les événements et de plus amples renseignements, que Gongarello n'avait pas manqué de lui fournir.

Le jours où le digne barbier était venu couper les cheveux du novice, on se rappelle qu'Escobar était présent à cette cérémonie. Ses yeux, en apparence fixés sur un livre de prières, suivaient tous les mouvements du barbier; il lui avait vu montrer vivement une lettre, puis plus tard la placer sous un sablier. On se souvient qu'à l'instant même il avait emmené Piquillo chez le père Jérôme, où il l'avait laissé; il était revenu précipitamment à la cellule, avait soulevé le sablier, et telle était la lettre qu'il y avait trouvée :

« Mon fils,

» Voici la première fois que je vous écris, et c'est, grâce au ciel, pour vous envoyer de bonnes nouvelles, pour vous apporter espoir et consolation. Nous avons appris par Gongarello, qui vous remettra cette lettre, et votre captivité au couvent d'Alcala, et les piéges qui vous environnent. Résistez et ne craignez

rien. Votre frère Yézid est toujours poursuivi, il est vrai : mais il est en lieu sûr, on ne peut le découvrir, et j'ose espérer pour lui de puissantes protections qui obtiendront sa grâce. Aïxa, votre sœur, veuve et libre, est retournée à Madrid. Ce n'est plus la fille du Maure ni l'enfant adoptif de don Juan d'Aguilar, c'est la duchesse de Santarem, qui emploie ses amis et son crédit à votre délivrance. Vous avez, m'écrit-elle, de redoutables adversaires, l'archevêque de Valence, Ribeira, que vous avez mortellement offensé; mais elle ne désespère point du succès; le zèle ne lui manquera pas, ni l'or non plus, je vous l'atteste. Prenez donc courage, votre nouvelle famille ne vous abandonnera jamais. Résistez aux embûches que l'on veut vous tendre, restez fidèle à votre croyance, au dieu de nos ancêtres, et pensez à votre père, qui vous aime et vous bénit.

» DELASCAR D'ALBÉRIQUE. »

Cette lettre, qui eût désespéré tout autre qu'Escobar et lui eût démontré l'inutilité de ses efforts, lui avait fait entrevoir au contraire la possibilité du succès. Elle lui apprenait d'abord des liens de parenté qui lui semblaient en contradiction avec ceux que redoutait le duc d'Uzède, mais il n'était point chargé de débrouiller un mystère dans lequel la Giralda elle-même n'avait osé se prononcer; il lui suffisait que cette parenté, fausse ou véritable, eût créé dans le cœur de Piquillo une affection tendre et profonde, un dévouement de frère et de fils; c'est là-dessus qu'il fallait calculer. Cet écrit lui apprenait ensuite que récemment admis dans la famille du Maure, Piquillo n'avait encore reçu de lui aucun message, aucune lettre... c'était la

première! Il ne connaissait donc point l'écriture de d'Albérique. C'était un grand point. S'appuyant alors de toutes ces circonstances et surtout de la haine que Ribeira portait au jeune novice et qui déjà lui était connue, Escobar s'était hâté de composer et de transcrire une autre lettre, celle que Piquillo avait lue. Pour quiconque connaissait, comme Escobar, le cœur du jeune homme, son âme ardente et généreuse, son abnégation de lui-même et son dévouement au devoir, cette lettre était un chef-d'œuvre, c'était la plus adroite, la plus infernale et la plus rare des combinaisons! combinaison douteuse ailleurs et qui, ici, était immanquable; on avait spéculé sur l'honneur et sur la vertu! Piquillo devait en être dupe.

Tout s'apprêta donc pour la cérémonie; mais pour des raisons que l'on devine aisément, au lieu de donner un grand éclat à leur triomphe, au lieu de compléter par la publicité la défaite de l'archevêque de Valence, les bons pères, par une affectation de modestie et d'humilité chrétiennes, dont ils comptaient bien se dédommager plus tard, voulurent que tout se passât sans bruit et sans faste, entre eux, dans l'intérieur du couvent, et sans appeler à cette solennité les fidèles du dehors.

Pour Piquillo, nous l'avons dit, il avait demandé à ne voir personne.

Il pleurait et il priait!

Le frère Escobar vint frapper doucement à la porte de sa cellule. Piquillo n'ouvrit pas.

— Mon frère, dit le prieur, le révérend père Jérôme m'envoie vous demander si vous consentez à ce que la cérémonie ait lieu d'aujourd'hui en quinze?

— Le plus tôt possible, mon frère, répondit Piquillo d'une voix tremblante.

— La volonté de Dieu soit faite et la vôtre aussi, mon frère! dit Escobar; ce sera donc pour dans huit jours, le jour de la Saint-Louis.

Piquillo ne répondit point.

— Qui ne dit mot consent, pensa Escobar, et il descendit annoncer au révérend père Jérôme que le novice avait lui-même choisi le jour de la Saint-Louis pour recevoir le baptême et prononcer des vœux éternels!

Intrigue de cour.

Le duc de Lerma, en apprenant du corrégidor de Tolède la mort du duc de Santarem, avait été furieux et désolé. Cette mort renversait tous ses projets. En faisant épouser Aïxa au duc, il avait un mari à sa dévotion, à ses ordres, qui, dès le lendemain du mariage, eût présenté sa femme à la cour; mari d'autant plus commode, que docile, on le comblait de faveurs, et que rebelle ou récalcitrant, on l'éloignait à l'instant même sans pouvoir être taxé d'arbitraire et sans tyrannie; car, après la part active et prouvée qu'il avait prise à la conspiration de Lisbonne, l'exil était encore une clémence.

Mais lui mort, Aïxa devenait bien plus libre encore qu'auparavant. Jeune fille, elle dépendait de la comtesse d'Altamira; veuve, elle ne dépendait plus que d'elle-même.

Le duc, fidèle à ses promesses, lui avait fait remettre, le matin de son mariage, par fray Gaspard de Cordova, la lettre d'elle qu'il avait interceptée et qui

pouvait compromettre tous les siens. Il n'avait donc plus aucun moyen de l'amener à la cour, comme il l'avait juré au roi son maître, et le roi, plus impatient et plus amoureux que jamais, lui répétait à chaque instant : Quelle jour madame la duchesse de Santarem me sera-t-elle présentée? Je ne veux que sa vue, sa présence... mais je la veux... vous me l'avez promise...

Il fallut bien alors annoncer au monarque que ce bonheur devait être encore différé, Aïxa ne pouvant être présentée à la cour par son mari et apprendre à Sa Majesté le léger obstacle qui s'y opposait... la mort du duc de Santarem!

A cette nouvelle, à l'idée qu'il fallait attendre encore, le roi éprouva un tel dépit et se montra d'une telle humeur contre son ministre, que celui-ci comprit aisément que désormais sa faveur allait dépendre de l'exécution de sa promesse, et que toutes les questions se résumaient en une seule : Amener à tout prix Aïxa à la cour; la décider, n'importe à quel titre, à paraître; sinon c'en était fait pour le duc de Lerma de son influence et de son pouvoir.

Il promit donc tout ce que désirait le monarque, et celui-ci retrouva sur-le-champ sa belle humeur et son sourire; le beau temps était revenu. Mais pour qu'il fût durable, il s'agissait de contenter le roi, qui était pressé, et d'employer des mesures promptes et énergiques.

Le ministre commença par destituer le corrégidor-mayor Josué Calzado; c'était bien. Mais en le renvoyant, cela ne faisait pas venir Aïxa à la cour. Il ordonna les poursuites les plus sévères contre celui qu'on soupçonnait être le meurtrier du duc de Santa-

rem. Mais aucun alguazil n'avait pu encore découvrir ni ses traces ni le lieu de sa retraite; et cependant il n'y avait pas de temps à perdre pour satisfaire l'impatience du roi.

Dans le champ de l'intrigue, il faut tout cultiver; car tout peut rapporter et produire. Le duc de Lerma se rappela la part que don Fernand d'Albayda avait prise à cette affaire. Quoiqu'il ignorât complétement dans quel but et dans quel sens, il savait que Fernand d'Albayda était le fiancé et serait bientôt l'époux de Carmen d'Aguilar; que Carmen d'Aguilar était l'intime amie, la sœur d'Aïxa. On pouvait effrayer la jeune fille sur son fiancé, qui avait quitté son poste sans permission, qui s'était mêlé à une ténébreuse affaire et qui avait ainsi encouru la colère du monarque, c'est-à-dire du ministre. On pouvait ensuite montrer en perspective à Carmen le pardon de cette faute; bien plus, la faveur du roi, de nouvelles grâces, de nouvelles dignités venant accabler son mari, Fernand d'Albayda. Et pour tout cela on ne lui demandait qu'une chose, déterminer son amie, sa sœur Aïxa, la duchesse de Santarem à se laisser présenter à la cour avec elle, Carmen. C'était un moyen à tenter, et il y avisa.

Cependant les deux jeunes filles s'étaient hâtées de quitter le château de Santarem et de revenir à Madrid. Aïxa avait tout raconté à sa compagne, et n'ayant aucune nouvelle des fugitifs, elles tremblaient pour Yézid souffrant et blessé, et puis pour ce pauvre Piquillo, à qui elles devaient tant!

— Et Fernand, s'écriait Carmen avec inquiétude, ce pauvre Fernand qui n'était pas ton frère et qui pourtant s'exposait pour toi, qui venait se battre pour toi!... tu ne le plains pas... tu n'y penses pas?

Carmen peut-être se trompait.

— Pourvu, se disait-elle, qu'il ne lui arrive pas malheur et qu'on n'aille pas l'accuser.

— Sois tranquille, dit Aïxa en arrivant à Madrid, nous parlerons pour eux... nous les défendrons.

— Et comment, répondait la jeune fille, que rien ne rassurait; quelle protection avons-nous?

— Eh mais... la comtesse d'Altamira, ta tante... et puis qui sait?... d'autres encore!

Aïxa pensait à la reine, son seul espoir. Elle avait chargé en secret Juanita de tout lui raconter et d'implorer sa bonté.

En effet, au premier moment où la jeune camerera se trouva seule avec sa souveraine, elle dit à demi-voix :

— Votre Majesté me permettra-t-elle de lui parler de la fille du maure Albérique... de la pauvre Aïxa?

— De la duchesse de Santarem?

— Elle est bien malheureuse...

— Que lui est-il donc arrivé?

— Elle est dans la douleur! Le duc de Lerma l'avait unie à ce duc de Santarem contre son gré, contre celui de sa famille, et son frère, le noble, le généreux Yézid, averti... je ne sais comment, de ce mariage...

— Ah! il avait été averti, dit la reine en cherchant à cacher son trouble.

— Oui, madame, une main inconnue l'avait prévenu de ce mariage. Et pour défendre sa sœur, pour l'arracher à un joug odieux, il est accouru, mais trop tard... ce mariage était fait. Alors il a défié ce duc... un duel, la nuit, dans le parc, un événement affreux...

— Mort! dit la reine, mort!

— Oui, madame... Ah! mon Dieu!... s'écria la

jeune fille en voyant la reine pâlir; qu'à donc Votre Majesté?

— Rien, dit la reine, dont les lèvres étaient blanches et les mains tremblantes. Je conçois la douleur d'Aïxa... Yézid n'est plus!

— Eh non, madame! dit vivement Juanita; ce n'est pas lui... c'est l'autre!

— Ah! dit la reine, dont les joues venaient de reprendre leurs couleurs, c'est l'autre!... c'est bien.

— Comment, madame, c'est bien! s'écria Juanita étonnée.

— Non, reprit vivement la reine! je veux dire... c'est différent.

— Cela n'empêche pas que le duc de Santarem n'ait été tué en duel, et par qui? par Yézid. Il est permis aux chrétiens de tuer des Maures, cela paraît tout simple; mais quand c'est un de nos frères qui tue un chrétien, il y a des lois qui les condamnent, et voilà ce qui désole cette pauvre Aïxa.

— Est-ce que son frère est entre les mains de ses ennemis?

— Non, madame... il leur est échappé; il paraît même qu'il est caché dans un endroit où on ne saurait l'atteindre, et que personne ne connaît...

— Je comprends, dit la reine...

Elle pensa alors au souterrain que Yézid lui avait montré dans la maison de son père; secret qu'elle seule possédait et qu'elle lui avait promis de ne jamais trahir. Plongée dans ces souvenirs, elle garda quelque temps un silence que Juanita n'osait troubler, mais la jeune fille se disait en elle-même :

— C'est étonnant! notre reine, qui était tout à l'heure si pâle, est maintenant toute rouge et toute

émue... qu'a-t-elle donc? Si bien, madame, reprit-elle à voix haute...

La reine se réveilla à ces mots et parut sortir d'un songe.

— Si bien, continua Juanita, que ce pauvre jeune homme va être obligé de se cacher toujours et de passer sa vie en prison, sans voir ni sa sœur, ni ses amis, ni personne!... C'est terrible, c'est ce qui désole Aïxa, et elle m'envoie implorer Votre Majesté.

— Moi? dit la reine.

— Et la supplier de demander la grâce de son frère...

— A qui donc?

— Eh mais... au roi... ou au ministre.

— Jamais! jamais! dit la reine effrayée.

— Quoi! ce n'est pas possible à Votre Majesté, qui est si bonne, si généreuse!... qui m'a sauvée du bûcher, moi et mon oncle Gongarello, et qui chaque jour encore demande la grâce de tant de monde!

— Oui, tu as raison, mais pour lui, c'est impossible!

— Et pourquoi, madame?

— Je n'oserais pas, dit la reine avec une expression que Juanita ne put comprendre.

— Ce pauvre jeune homme va donc mourir?

— Mourir! reprit la reine avec terreur; ne m'as-tu pas dit qu'il était en sûreté?

— N'est-ce pas mourir que de ne plus voir un rayon de soleil, que de passer sa vie dans quelque cachot! Allez, allez, je sais ça; autant être rayé du nombre des vivants! et s'il n'y peut pas tenir, s'il veut absolument entrevoir la lumière du jour, et mieux encore, revoir ceux qu'il aime...

La reine tressaillit.

— S'il se hasarde à sortir et qu'il soit pris, il faudra donc qu'il meure, et je dirai donc à sa sœur que Votre Majesté a refusé de le sauver, qu'elle l'a abandonné à ses bourreaux!

— Non, non, dit la reine, cherchant vainement à cacher son trouble, mais comment faire?

On annonça le duc de Lerma.

— Ah! dit Juanita à voix basse, vous voyez bien que le ciel vous envoie la grâce de Yézid. Le ministre ne pourra la refuser à Votre Majesté.

Juanita ne comprenait pas que le difficile était de la demander.

Le duc entra. Il venait prendre les ordres et les invitations de la reine, pour le spectacle de la cour. On devait donner pour la dernière fois un ouvrage nouveau de Calderon, monté avec la plus grande magnificence, car le duc ne savait quel moyen employer pour amuser le roi, le distraire de sa passion et lui faire pendant quelques instants oublier Aïxa.

Jamais la reine, qui du reste était assez froide avec le ministre, n'avait été pour lui plus prévenante, plus affable et plus gracieuse; mais à la grande surprise de Juanita, qui était restée debout à l'écart dans un coin, elle n'abordait point la question principale et ne parlait point d'Yézid!

— Je sais, monsieur le duc, combien vous protégez la littérature et les arts. Je me plais à reconnaître qu'ils vous doivent beaucoup... et que jamais ils n'ont brillé de plus d'éclat que sous votre administration.

— Votre Majesté est trop bonne, dit le ministre en s'inclinant.

— Je voulais vous demander, monsieur le duc...

— Enfin, se dit Juanita, nous arrivons à Yézid.

— Je voulais vous demander... continua la reine avec embarras... si ce n'est pas à vous... à vos encouragements que nous devons Calderon de la Barca.

— Oui, madame... j'ose me flatter de l'avoir attiré à la cour, où il a passé les plus belles années de sa jeunesse et composé ses plus beaux ouvrages. Nos grands seigneurs et nos grandes dames lui ont fourni non-seulement des spectateurs, mais encore les personnages, et souvent même le sujet de ses pièces.

— Et quelle est celle qu'on donne demain... quel en est le titre?

—*Le feu caché sous la cendre, ou l'amour secret*, dit le ministre.

— Je vous remercie, monsieur le duc, dit la reine, qui paraissait plus embarrassée que jamais... je voulais vous demander aussi...

— Quoi donc, madame?

— Enfin nous y voici, dit Juanita, qui aurait voulu pousser la reine et lui donner du courage.

— On prétend, continua la reine, que si ce pauvre Cervantès a joui de quelques loisirs, c'est à vous qu'il en est redevable?

— Oui, madame, et c'est même au comte de Lemos, mon bean-frère, qu'il a dédié son *Don Quichotte*.

— En vérité dit la reine, voilà ce que je ne savais pas!... Mais c'est très-beau, très-noble...

— Votre Majesté a-t-elle autre chose encore à me demander?

— Moi, monsieur le duc... mais non, je ne crois pas!...

— Et Yézid? se disait Juanita étonnée.

Le duc, charmé des gracieusetés de la reine, ne sa-

vait à quelle cause attribuer cette faveur inusitée, et se promettait bien de l'entretenir de son mieux.

— En cas de disgrâce ou de froideur de la part du roi, se disait-il, c'est une alliée à ménager, et un point d'appui pour attendre et regagner une position perdue.

Il vit dans ce moment entrer la comtesse d'Altamira. Elle salua le ministre avec un air de plaisir et de contentement qui lui parut suspect. La comtesse n'était jamais plus joyeuse que lorsqu'elle apportait quelque fâcheuse nouvelle.

— Je dérange monsieur le duc, dit la comtesse, il faisait sans doute sa cour à la reine?

— Oui, madame la comtesse, heureux d'exprimer à Sa Majesté mon respectueux et éternel dévouement.

— Respectueux, c'est possible! éternel, dit la comtesse en riant, c'est différent!

— Qu'est-ce à dire, madame? s'écria le ministre.

— Tout dépend des définitions. Qu'entendez-vous par éternel.

— Celui qui dure et durera toujours, dit le duc en s'inclinant?

— Toujours... vous entendez par là... matin et soir.

— A coup sûr.

—Et si l'on avait le matin un dévouement et le soir un autre, comment cela s'arrangerait-il, je ne dis pas avec votre conscience, monsieur le duc, mais avec votre définition?

— Je ne vous comprends pas, madame la comtesse.

— Je vous parle cependant, monseigneur, d'une anecdote récente, sujet très-piquant que j'aurais donné à Calderon, s'il avait pu le traiter.

— Et qui l'en empêcherait? dit la reine.

— C'est, répondit la comtesse, que le héros de l'ouvrage est justement celui qui lui fait une pension de mille ducats.

— Eh mais, dit la reine en se tournant vers le ministre, ne me disiez-vous pas tout à l'heure, monsieur le duc, que vous accordez à Calderon de la Barca votre protection...

— Protection bien fatale en ce moment, s'écria la comtesse, et qui nous privera d'une comédie charmante en trois journées!... Votre Majesté peut en juger elle-même, je lui en donnerai l'analyse en quelques lignes...

Et voyant le duc qui commençait à la regarder avec inquiétude, elle continua gaiement :

Première journée!... le théâtre représente un palais. Dans ce palais est un roi qui s'ennuie, quoiqu'il ait une femme charmante, adorable, il cherche des distractions et s'adresse à son premier ministre.

— Madame! s'écria le duc avec colère.

Mais la comtesse, sans y faire attention, continua froidement : — Il y a un ministre... c'est fâcheux, on ne peut pas s'en passer, et il faut qu'il joue un rôle; celui-ci, donc, propose à son auguste maître, comme objet de distraction... une de ses sujettes... roturière qu'on anoblit et dont on fait une duchesse, en attendant mieux... tout cela pour avoir le droit de la présenter à la cour; mais, et voilà où l'intrigue se noue, par caprice ou par spéculation de coquetterie, la nouvelle duchesse ne veut pas être présentée.

— Vous me permettrez de vous dire, madame la comtesse, s'écria le duc en s'efforçant de rire, que voilà une donnée bien invraisemblable.

— Ici... à la cour... c'est vrai, dit la reine.

— Et voilà justement ce qui en fait le charme et le piquant, reprit la comtesse; elle continua sur le même ton :

Deuxième journée : Que fait alors Son Excellence désolée? La nouvelle duchesse qui ne voulait pas être favorite, avait une amie intime, une jeune fille charmante et de bonne maison, comme qui dirait, par exemple, Carmen d'Aguilar, ma nièce...

A ce nom, le ministre pâlit.

— Cette jeune fille avait un fiancé qu'elle allait épouser... bien mieux encore, qu'elle aimait... Et un matin, le ministre lui propose d'élever ce futur époux en honneurs et en dignités, ou de le disgracier complétement, selon que la pauvre jeune fille sera favorable ou contraire aux projets de Son Excellence...

— Ce n'est pas possible! dit la reine.

— Je pense comme Sa Majesté, dit le duc froidement; la jeune fille aura sans doute mal compris, ou peut-être avait-elle auprès d'elle quelque grand parent, une tante, par exemple, qui l'aura aidée à mal interpréter...

— Vous croyez? dit amèrement la comtesse.

— Ou qui, familiarisée avec ces sortes d'intrigues, aura cru en voir où il n'y en avait pas.

— Non, non, monsieur le duc, la proposition était bien formelle et bien précise; il fallait que cette jeune fille engageât, exhortât son amie à se laisser présenter à la cour... en d'autres termes, à devenir la maîtresse du roi, à prendre la place de la reine!... Et attendez donc, monsieur le duc, continua la comtesse, ne vous récriez pas, ne vous indignez pas, nous ne sommes qu'au second acte.

Troisième journée!

— Tout cela est absurde! s'écria le duc, tout cela est faux!

— C'est juste, dit la comtesse en souriant et en s'adressant à la reine... je me trompais! Ce n'est pas une autre journée... c'est la même! Oui, vraiment, le ministre venait le même jour, presque au même instant, faire sa cour à la reine et protester d'un dévouement *éternel*... Je demanderai maintenant à Votre Majesté ce qu'elle pense de la définition de ce mot, et si elle l'entend comme M. le duc?

La comtesse fit une grande révérence, et se retira, laissant le duc accablé sous le coup imprévu que venait de lui porter sa redoutable ennemie. Il voyait fondre sur lui l'orage du côté par où il l'attendait le moins. Il voyait tous ses projets renversés, et la promesse qu'il avait faite à son maître impossible désormais à réaliser. Sous quelque prétexte qu'il voulût maintenant présenter Aïxa à la cour, la reine s'y opposerait. La reine, prévenue par la comtesse, refuserait de recevoir sa rivale; bien plus le faible monarque, accablé de justes reproches, et ne sachant que répondre, se vengerait de la colère de sa femme et de la perte de sa maîtresse, sur le ministre qui n'avait su ni garder son secret ni faire réussir ses amours.

Tout cela était infaillible, immanquable. C'était une disgrâce certaine; et le duc, tenant ses yeux baissés vers le tapis de la chambre, semblait y lire l'arrêt de sa chute. Enfin décidé à soutenir de son mieux l'orage qu'il ne pouvait éviter, il composa son maintien, chercha à se donner un air d'assurance, et avec un sourire de cour, sourire intraduisible, qui dit tout et

qui ne dit rien, il se hasarda à jeter un regard sur Sa Majesté.

Ce qu'il vit dérangea de nouveau toutes ses prévisions et déconcerta totalement sa perspicacité. Au lieu du courroux et de l'indignation qu'il s'attendait à trouver sur les traits d'une femme et d'une reine irritée, il lui sembla voir briller un air de satisfaction et de triomphe; un sourire à moitié joyeux, à moitié railleur, errait sur les lèvres de Marguerite; elle regardait le ministre en silence, mais de manière à l'encourager; elle semblait presque attendre qu'il parlât le premier.

Il se hâta de profiter des avantages qu'on lui offrait.

— J'espère, dit-il en balbutiant, que Votre Majesté ne me jugera pas sans m'entendre... si je suis coupable en cette occasion... si du moins j'en ai l'apparence... c'est par l'interprétation que l'on donne à l'action la plus simple.

— En vérité, dit la reine avec enjouement, expliquez-moi cela, de grâce.

— Le cercle de la reine, poursuivit le duc, est très-respectable... il est composé de femmes charmantes... qui sont reconnues et proclamées telles depuis longtemps... depuis trop longtemps peut-être... et je voulais, imprudent que j'étais et sans penser aux haines que j'allais amasser sur moi, je voulais... embellir cette guirlande toujours fraîche de quelques fleurs, plus fraîches encore.

— Je comprends, dit la reine avec le même ton de dignité, rajeunir le personnel de ma maison. Vous avez raison. Cela ne fera pas de mal. Et ces dames, à commencer par la comtesse, vous accusent de faire, dans l'intérêt de mon mari, ce que vous faites dans le mien.

— J'espère, s'écria vivement le duc, que Votre Majesté n'ajoute pas foi à toutes ces calomnies?

— Je n'en crois pas un mot, dit gravement la reine... vous, monsieur le duc, à votre âge!... un personnage sérieux et le frère du grand inquisiteur!... et puis vous avez tant d'autres occupations... tant de choses à faire!

Le ministre avait trop d'esprit pour ne pas voir que la reine n'était pas sa dupe, et en même temps trop de tact pour ne pas comprendre qu'elle ne demandait pas mieux que de lui pardonner; dans quelle intention, c'est ce qu'il ne pouvait s'expliquer; mais dans ce moment, peu lui importait, et il poursuivit avec chaleur : — Voilà, pourquoi, madame, j'ai voulu que la fille de don Juan D'Aguilar fût dernièrement présentée; voilà pourquoi j'insistais auprès de cette jeune fille pour que son amie la duchesse de Santarem le fût également.

— Elle est donc bien jolie? demanda la reine avec un sourire malin.

— Mais oui... madame, dit le duc avec embarras... elle n'est pas mal.

— Cela ne suffit pas pour nos jeunes recrues, et d'après le système que vous me développiez tout à l'heure... il faut qu'elle soit tout à fait bien.

— Elle est bien, dit le duc froidement.

— Je voudrais mieux encore!... Je voudrais qu'elle fut très-jolie, très-remarquable.

— Eh mais, dit le duc, qui craignait quelque piége, beaucoup de gens la trouvent telle... mais moi...

— Oh! vous, monsieur le duc, vous ne pouvez vous y connaître. Nous, c'est différent, et je veux en juger.

— En vérité! dit le ministre effrayé.

— On prétend qu'elle est veuve, continua la reine sans faire attention à l'inquiétude du duc.

— Oui, madame.

— Je ne vois pas alors comment elle pourrait m'être présentée et faire partie de ma cour sans un titre quelconque et sans être attachée à ma personne, ce ne serait pas convenable. Vous lui direz, monsieur le duc, que je l'admets au nombre de mes dames d'honneur, si toutefois elle veut accepter ce titre.

A ce nouveau coup de théâtre plus inattendu, plus surprenant que tous les autres, le duc restait muet de surprise et de joie... joie mêlée de doute et d'incertitude, car il osait croire à peine à ce qu'il venait d'entendre. Après s'être cru abattu, il se voyait tout à coup relevé, et replacé au pinacle par celle qui devait le perdre.

Tout ce qu'il avait promis au roi, tout ce qu'il cherchait à obtenir sans en venir à bout, tout ce qu'il pouvait espérer, en un mot, par ses machinations et ses intrigues, l'entrée d'Aïxa à la cour, la reine venait elle-même le lui offrir d'une façon décente et honorable qui imposait silence à toutes les calomnies!... Mais agir ainsi... et le ministre, ni Juanita, ni personne au monde ne pouvaient la deviner.

C'était peut-être ce que voulait Marguerite!

Le ministre s'inclina et dit :

— Je préviendrai dès aujourd'hui madame de Santarem de l'honneur que Votre Majesté daigne lui faire.

— Si elle y consent, dit la reine... car il faut qu'elle y consente... ne l'oubliez pas; je ne prétends forcer personne.

Le duc sortit, au comble de la joie, et la reine dit à Juanita, qui pendant ce temps était toujours restée à l'écart :

— Toi, petite, cours à l'instant chez Aïxa, et dis-lui de refuser!

— Comment, madame, dit la jeune fille étonnée, M. le duc va lui proposer de vivre près de vous, de ne plus vous quitter... faveur qui comblerait tous ses vœux...

— Et surtout ceux du ministre.

— Et il faudra qu'elle refuse, qu'elle dise *non!*

— Obstinément... à moins que le duc ne lui accorde et ne lui signe la grâce de son frère Yézid.

— Je comprends! je comprends maintenant! dit Juanita. Et vous croyez que le ministre l'accordera?

— A l'instant même... sur-le-champ!...

— C'est bien, c'est bien, reprit Juanita en baisant les mains de Marguerite.

Elle sortit, et la reine, restée seule, regarda autour d'elle et se dit à voix basse :

— *Il* sera libre, *il* sera sauvé... et ce n'est pas moi qui l'aurai demandé!

Impossible de décrire la rage et l'étonnement de la comtesse lorsqu'elle apprit, quelques jours après, le dénoûment de la scène qu'elle avait si bien préparée; mais malgré sa haine, elle ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration pour l'ennemi qu'elle détestait. Comment avait-il pu sortir d'une pareille situation et en sortir victorieux? Par quelle ruse, quelle infamie, quel trait de génie avait-il d'abord prouvé à la reine son innocence, et ensuite comment avait-il obtenu qu'elle devînt la protectrice de sa rivale! c'était à confondre, et pour la première fois la comtesse fut

forcée de s'avouer que le duc de Lerma était un grand ministre! aveu qui redoublait sa colère et son désir de le renverser; aussi dès ce moment elle chercha plus haut et plus loin les moyens d'y parvenir.

Le duc cependant était triomphant; et, comme bien des généraux vainqueurs par hasard, enivré d'un succès qu'il ne comprenait pas, il avait couru fièrement près du roi, et lui avait annoncé la réussite de leurs projets; Aïxa venait à la cour, elle y serait présentée, et ne la quitterait plus : il lui raconta qu'elle avait hésité un instant à accepter et qu'elle y avait mis pour condition une grâce...

— Qu'il fallait accorder, dit le roi.

—Et c'est ce que j'ai fait, sire, en votre nom: c'était un Maure, un nommé Yézid, qui s'était battu en duel et à qui nous expédierons des lettres de grâce le plus tôt possible, c'est-à-dire dans huit jours... elle tient à les avoir avant de paraître devant vous.

— Et pourquoi?

— Pour vous en remercier, sire, le premier jour qu'elle vous rencontrera chez la reine... car la voilà attachée à la personne de Sa Majesté.

Et le ministre s'étendit alors complaisamment sur l'adresse profonde et sur la diplomatie ingénieuse qu'il avait déployées pour amener la reine à choisir, à demander elle-même Aïxa pour dame d'honneur; ce qui donnait à la duchesse de Santarem une position, ce qui détournait tous les soupçons, et ce que le roi regardait comme le coup d'Etat le plus habile et l'événement le plus important de son règne.

Aussi, enchanté de voir cette grande affaire heureusement terminée, le roi, retiré dans son cabinet et assis dans son grand fauteuil, se frottait les mains. Il

partageait en ce moment l'opinion de la comtesse d'Altamira et se disait à lui-même : En vérité, j'ai un grand ministre !

On lui annonça le grand inquisiteur Royas de Sandoval et l'archevêque de Valence, les deux principaux membres du saint office.

Le grand inquisiteur et l'archevêque de Valence ne pouvaient arriver dans un moment plus favorable, s'ils avaient quelque chose à demander; et en effet le grand inquisiteur se hâta de raconter à Sa Majesté que tous les droits et priviléges de l'inquisition avaient été scandaleusement violés dans la personne du saint prélat; qu'un néophyte qu'il avait daigné prêcher et enseigner lui-même, lui avait été enlevé par les intrigues des pères de Jésus, et qu'on le gardait illégalement au couvent d'Alcala de Hénarès, sous prétexte de donner asile à un prétendu fugitif; que la sainte inquisition reconnaissait la première le droit d'asile dans les églises et dans les couvents, mais que ce droit ne pouvant pas être illimité, il convenait d'en borner la durée, que le conseil du saint-office présidé par lui, venait, sur la proposition de l'archevêque de Valence, de décider que ce temps ne pourrait excéder une ou deux semaines tout au plus; qu'en conséquence le couvent d'Alcala de Hénarès eût à renvoyer de l'enceinte de ses murs ou à livrer à qui de droit le néophyte retenu par lui depuis plus d'un mois, lequel serait sur-le-champ remis aux officiers du saint office, etc., etc.

C'étaient ces deux actes que l'inquisiteur et l'archevêque apportaient à la signature du roi, et ils s'apprêtaient à les soutenir par tous les arguments que pourraient leur suggérer l'intérêt de la loi et le ressentiment de Ribeira, mais le roi ne leur permit pas

de donner de plus longs développements à leur éloquence.

— Donnez, mes pères dit-il, donnez! dès que cela vous semble juste et de votre devoir, le mien est de signer sans discussion tout ce que vous voudrez, tout ce qui vous plaira, seigneur archevêque.

Et il chercha une plume sur son bureau.

— C'est toujours le même, le saint roi catholique! dit Ribeira.

— Le bouclier et l'épée de l'Eglise! ajouta le grand inquisiteur.

Telles étaient les paroles qu'ils prononçaient à voix haute; mais en même temps ils se regardaient, et leurs yeux se disaient :

— C'est toujours ce roi sans caractère et sans énergie qui décide sans voir, signe sans lire, et dont nous ferons toujours tout ce que nous voudrons.

Le roi, qui signait rarement et n'écrivait jamais, avait peu de plumes sur son bureau; aussi pendant qu'il en cherchait une de la main, ses yeux parcouraient, presque sans le vouloir, les papiers qu'on venait de lui remettre, et il vit à un alinéa que ce fugitif destiné aux cachots et aux tortures de l'inquisition se nommait *Piquillo Alliaga!*

— Piquillo... Alliaga... dit-il en répétant ce nom qui ne lui était pas inconnu et qui lui rappelait de doux souvenirs; eh oui! c'est celui que don Augustin de Villaflor avait promis de découvrir...

— Nous l'avons découvert, dit Ribeira, il est au couvent d'Alcala.

— C'est lui que nous voulons saisir, reprit Sandoval.

— Que nous voulons châtier! ajouta l'archevêque avec rage.

— Et moi, je ne le veux pas! s'écria le roi avec chaleur.

— Eh mon Dieu, sire, dirent les deux prélats étonnés, qu'est-ce que cela signifie?...

— Que je ne le veux pas! s'écria le roi avec force.

— Mais Votre Majesté n'y pense pas!

— J'y pense si bien qu'il n'entrera point dans les prisons de l'inquisition! je l'ai promis! et s'il y était, je l'en ferais sortir sur-le-champ; je l'ai promis!

— Et à qui donc, sire?

— A qui?...

Il hésita et dit :

— A moi-même! et il me semble que les promesses faites au roi sont aussi sacrées que les autres.

— Sans contredit, sire! mais Votre Majesté connaît donc ce Piquillo Alliaga?

— Du tout!

— Elle l'a vu au moins?

— Jamais!

— Et pour quelle raison, sire, le protéger contre nous?

— Parce que je le veux!

Ces mots prononcés d'une voix nette et ferme retentirent sous les voûtes du cabinet, qui semblaient presque étonnées de les entendre. Les deux prélats effrayés se regardèrent cette fois avec un sentiment bien différent et dans ce nouveau dialogue leurs yeux se disaient :

— Je n'y comprends rien!

— Ni moi non plus.

— Qu'est-ce qu'il a donc?

— Est-ce qu'il aurait de l'énergie?

— Du caractère?

— Et une volonté?

— Et s'il s'avise d'être toujours ainsi...

— Où allons-nous?

— Qu'allons-nous devenir?

Le roi, durant cette conversation muette, avait écrit un ordre de lui-même, de sa main, et sans le montrer aux deux prélats, sans les consulter, il dit :

— Non-seulement il n'ira pas en prison, mais j'ordonne qu'on le fasse sortir à l'instant même du couvent d'Alcala de Hénarès, où vous dites qu'il est prisonnier.

Il sonna. Un huissier de la chambre parut.

— Y a-t-il quelque officier dans le premier salon?

— Un seul, sire, don Fernand d'Albayda, qui a reçu du ministre l'ordre de quitter Lisbonne pour venir rendre compte de sa conduite.

— Il répondra au ministre plus tard; il faut d'abord qu'il m'obéisse à moi.

Sandoval regarda de nouveau le roi pour s'assurer qu'il n'était point malade, et qu'il était bien réellement dans son bon sens.

Pendant ce temps Fernand d'Albayda était entré.

— Monsieur, lui dit le roi, vous allez vous rendre sur-le-champ à Alcala de Hénarès, à cinq lieues d'ici; vous irez au couvent des révérends pères de la foi, et vous leur ordonnerez, en vertu de cet acte signé de moi, de remettre à l'instant même en liberté le nommé Piquillo Alliaga.

— Piquillo? dit Fernand avec étonnement.

— Vous le connaissez?

— Oui, sire.

— Vous êtes plus avancé que moi.

— C'est un jeune homme plein de cœur, de mérite, de talent! s'écria Fernand.

— Vous l'entendez, mes pères? dit le roi.

— Et digne en tous points de la protection de Votre Majesté.

—Vous entendez, mes pères!!... Partez, monsieur... Ah!... attendez, dit-il en se remettant à écrire... Puis il s'arrêta et reprit : Non, non, cette lettre-là, ce n'est pas vous qui la porterez...

Fernand s'inclina et sortit.

Le roi écrivait toujours. Il traçait le billet suivant :

« Le roi s'est empressé de tenir la promesse que don Augustin de Villaflor avait faite à la belle Aïxa. Dès ce soir, Piquillo Alliaga sera mis en liberté. »

Puis levant les yeux sur Sandoval et Ribeira, qui restaient debout et immobiles devant lui :

— Je ne vous retiens plus, mes pères, leur dit-il.

Les deux grandes dignités ecclésiastiques du royaume consternées et humiliées, descendaient côte à côte l'escalier du palais; elles descendaient, et dans ce moment le duc de Lerma montait. Sandoval lui raconta avec effroi ce qui venait d'arriver. Ribeira le lui répéta en faisant le signe de la croix.

— C'est inexplicable... je ne comprends plus rien au roi.

— Ni moi à la reine, dit le ministre.

— En vérité, dit Sandoval à voix basse, je crois que notre auguste souverain est fou.

— Non, dit le ministre en soupirant, mais il est amoureux.

Fernand, cependant, fidèle aux ordres du roi, galopait sur la route d'Alcala, enchanté d'aller délivrer Piquillo, et ravi d'une mission qui le dispensait de son

audience avec le ministre. En recevant l'ordre de se rendre à Madrid, il s'était douté que les événements du château de Santarem allaient lui valoir quelque disgrâce, et la confiance dont le roi l'honorait en ce moment lui semblait une compensation de la mauvaise humeur du ministre.

Il arriva vers le milieu du jour à Hénaèrs, et sans s'arrêter, sans se reposer, il alla droit au couvent; il remit son cheval au valet qui le suivait, et demanda au frère portier le supérieur du couvent, le révérend père Jérôme.

— Impossible de le voir en ce moment.

— Dites à lui, ou au prieur, que j'ai à leur parler de la part du roi, moi, don Fernand d'Albayda.

Le frère portier revint un instant après, et remit à Fernand un petit billet non cacheté; il était d'Escobar.

« Le père Jérôme me charge de présenter ses respects et ses excuses au seigneur don Fernand d'Albayda, et le prie de vouloir bien l'attendre quelques instants. Une importante cérémonie retient en ce moment à la chapelle le supérieur et ses frères.

» Le prieur,

» Frère Escobar. »

— C'est donc une grande fête, une grande solennité? dit Fernand.

— Une ordination!... rien que cela! dit le frère portier. Ecoutez plutôt.

En effet, toutes les cloches du couvent sonnaient à grande volée; les orgues se faisaient entendre, ainsi que les voix des frères.

— J'ai ordre, seigneur cavalier, de vous conduire au parloir.

— Je vous suis, mon frère.

Fernand entra au parloir et attendit.

Un silence profond régnait dans les bâtiments et dans les cours du couvent. C'était le repos, mais le repos de la tombe. On eût dit que ces lieux étaient abandonnés, si de temps en temps un chant lointain et monotone n'eût retenti sous les voûtes du cloître; Fernand se sentit effrayé du calme qui l'environnait, lui qui dans le monde parvenait parfois à se distraire et à s'étourdir par le bruit, par l'agitation, par les devoirs de chaque jour, il se retrouvait seul, ici, avec lui-même, seul avec l'image d'Aïxa et les pensées qu'il s'efforçait de fuir!... Ah! que je plains, se disait-il, ceux qui viennent dans la solitude du cloître pour y chercher la consolation et l'oubli!... on n'y trouve au contraire que la douleur et le souvenir! Il se félicitait du moins d'arracher Piquillo à ces hautes et sombres murailles, de le ramener au sein du monde, aux plaisirs de son âge, aux douceurs de l'amitié... à Carmen, à Aïxa, qui l'attendaient...

En ce moment de longues files de moines, le capuchon baissé et les mains croisées sur la poitrine, sortirent de la chapelle et rentrèrent dans leur cellule. Fernand se fit conduire à l'appartement du supérieur.

Le père Jérôme avait avec lui le frère Escobar et un jeune moine qui, agenouillé dans un coin, semblait absorbé dans une sainte extase, ou dans une profonde douleur, car il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui.

— Mon révérend, dit le jeune militaire au supérieur... je viens vers vous de la part du roi...

A cette voix d'un ami, à cette voix qu'il avait entendue pour la première fois auprès d'Aïxa et de Carmen et sous le toit hospitalier de Juan d'Aguilar, le moine leva vivement la tête.

— Piquillo! s'écria Fernand.

Le moine se jeta dans ses bras, et comme si toutes ses larmes depuis si longtemps comprimées se fussent fait tout à coup un passage, il éclata en sanglots, et n'eut que la force de s'écrier :

— Vous! vous, Fernand! ah! parlez-moi d'elle... de mes amis... de Yézid!...

— Allons! allons! calmez-vous, lui dit Fernand en souriant, vous allez bientôt les revoir, je vous emmène. Mon père, dit-il au supérieur, daignez lire cet ordre du roi qui vous enjoint de me remettre Piquillo votre prisonnier.

— Piquillo n'existe plus, répondit froidement le supérieur, nous n'avons ici que le frère Louis d'Alliaga.

— Que voulez-vous dire? s'écria Fernand et reculant d'un pas.

— Qu'aujourd'hui, jour de la Saint-Louis, ce jeune frère a prononcé ses vœux.

— Ce n'est pas possible! il y a ici quelque trahison... et je proteste au nom du roi, qui m'envoie.

— Prenez garde à vos paroles, seigneur cavalier, dit le père Jérôme avec calme. C'est d'elle-même que cette âme égarée est venue nous supplier de le réconcilier avec le ciel!...

— Serait-il vrai? dit Fernand en se retournant vers Alliaga.

— Oui, oui, il l'a fallu, répondit celui-ci pâle et baissant les yeux... Apprenez-moi du moins, c'est ma

seule consolation, que mon sacrifice n'a pas été inutile. Yézid est-il arraché à ses bourreaux?

— Yézid n'a jamais été en danger dit Fernand avec étonnement. Sauvé par moi et dérobé à toutes les recherches, il vient d'obtenir sa grâce.

— Aïxa était donc seule menacée? s'écria Alliaga. Dites-moi qu'elle est sortie de son cachot, qu'elle est rendue à la liberté.

— La duchesse de Santarem a toujours été libre et respectée... elle vient d'être nommée dame d'honneur de la reine...

Le jeune moine se mit à trembler, et avec une agitation convulsive, il chercha sur lui un papier en disant :

— Cette lettre, cependant, cette lettre... tenez, tenez... c'est de Delascar d'Albérique... d'un vieillard... de mon père! il n'a pu me tromper, celui-là! lisez! lisez!...

Fernand, élevé avec Yézid, connaissait trop bien l'écriture du vieillard pour s'y méprendre un instant, et, du premier coup d'œil il s'écria :

— Ceci n'est point de la main d'Albérique!

— En êtes-vous bien sûr? dit Piquillo avec la pâleur de la mort.

— Et même, continua Fernand en comparant cette écriture avec celle du petit billet qu'il venait de recevoir, il ne serait pas impossible d'en connaître l'auteur. Tenez, voyez vous-même si ce ne serait pas la main du frère Escobar!

A cette vue, à ce nom, le jeune moine poussa un cri horrible, un cri de malédiction et de vengeance, et tomba sur le plancher, roide et sans connaissance. Fernand le crut mort et courut à lui. Escobar voulut l'aider.

— Laissez-le, laissez-le! lui dit Fernand en le repoussant. C'est vous qui l'avez tué, et je vous disais bien, mes pères, qu'il y avait ici quelque trahison dont vous répondrez devant Dieu, et devant les hommes; mais Piquillo est libre, et, d'après l'ordre du roi, je l'emmène à l'instant, si toutefois, comme je l'espère, il est encore en état d'être transporté.

— Il ne sortira point d'ici! s'écria le père Jérôme en se plaçant entre Fernand et son ami. Le roi avait des droits sur Piquillo, il n'en a aucun sur fray Louis d'Alliaga, moine de ce couvent, et qui ne dépend plus que de moi, son supérieur. Puis, s'adressant à plusieurs frères qui étaient accourus au bruit : — Enlevez-le, dit-il, en leur montrant le pauvre jeune homme toujours sans connaissance, et portez-le dans sa cellule.

— Je ne le souffrirai pas! s'écria Fernand.

— La violence serait inutile, répondit le supérieur, et vous perdrait vous-même, seigneur.

Fernand comprenait trop bien que le moine avait raison, et il s'écria :

— Je proteste du moins contre la ruse et la trahison dont il est victime... Je proteste contre des vœux qui sont nuls!

— Qui sont réguliers! s'écria Escobar pendant qu'on emportait Alliaga; ces vœux ne lui ont point été imposés; ils ont été sollicités par lui...

— Tout a été violé à son égard; il était ici comme prisonnier!

— Comme novice.

— Il y a un mois à peine!

— Un mois et demi, dit Escobar.

— Il faut un an de noviciat.

— Un an au plus, trois mois au moins! répondit Escobar; tel est le texte du règlement.

— Eh bien, s'écria Fernand avec fureur, vous convenez vous-même qu'il n'a passé qu'un mois et demi...

— Et deux mois dans *l'Œuvre de la Rédemption*, ainsi que l'atteste lui-même l'archevêque de Valence. Cela fait bien, si je ne me trompe, trois mois et demi de noviciat... C'est donc quinze jours de trop!

Fernand, hors de lui, s'élançait pour étrangler le moine.

— Faites, mon frère, s'écria Escobar avec une résignation évangélique. Aussi bien, je le vois, il vous sera plus facile de m'étrangler que de me répondre.

Fernand, suffoqué de rage, se précipita vers la porte, s'élança sur son cheval, et reprit ventre à terre la route de Madrid.

Le petit souper.

Alliaga resta longtemps sans connaissance. Quand il revint à lui, quand il aperçut les murs de sa cellule, cette croix, ce prie-Dieu, et surtout le père Jérôme debout près de son lit, il s'écria avec terreur :

— Fernand!... où êtes-vous? Fernand, ne m'abandonnez pas!

— Il n'est plus ici, dit le moine.

— Ce n'est pas possible!... Il ne m'aura pas laissé au milieu de mes ennemis.

— De vos frères! dit pieusement le supérieur.

— Vous, mes frères! vous, que je renie et que je

déteste!... vous, lâches et plus cruels que Ribeira lui-même, car il n'employait que la violence, et vous employez la trahison; je pouvais par le courage résister à ses bourreaux, mais comment se défendre contre les ruses et piéges dont vous et Escobar m'avez entouré?

— Mon fils, calmez-vous, écoutez-moi; il fallait vous faire connaître l'éternelle vérité.

— Et vous avez commencé par le mensonge!

— Qui veut la fin veut les moyens. Le but que l'on se propose sanctifie tout, et nous avons voulu vous faire arriver au ciel.

— Par le chemin de l'enfer!

— Les bords de la coupe sont amers, mais ils renferment un salutaire breuvage.

— Un poison qui tue.

— Quand ce serait vrai! nous vous aurons donné en échange la vie éternelle... mais ce courroux tombera. Vous voilà des nôtres.

— Jamais!...

— Et quand vous serez resté quelque temps parmi nous...

— Je n'y resterai pas! Je suis libre, je veux ma liberté.

—Vous l'avez engagée devant Dieu!

— Devant Dieu qui lit dans nos cœurs et qui sait à quelle condition je m'engageais; et si, comme vous le prétendez, votre Dieu est un Dieu de justice...

— Sans contredit.

—Il sait que je ne suis pas à lui; il sait que mes vœux sont nuls; il vous ordonne de les briser, et si vous me retenez ici de force et malgré moi, c'est vous qui outragez ce Dieu dont vous me parlez!

— Permettez, mon frère, dit le jésuite avec sang-
roid; il y a les lois de Dieu, mais il y a aussi celles
lu couvent, qui sont la loi de Dieu sur la terre. Or
nous sommes sur la terre dans ce moment. C'est donc
u couvent qu'il faut obéir d'abord, non pas que ce
oit la seule juridiction, mais c'est la première et la
lus immédiate; c'est donc par elle qu'il faut commen-
er, sous peine de manquer à toutes les autres. Or,
ue dit la règle du couvent? Aucun moine ne sortira
ans la permission du supérieur; donc...

— Si l'on me retient de force, j'emploierai la force
our m'arracher de vos mains, je proclamerai en tous
eux comment vous peuplez vos couvents; j'irai dire
Ribeira quels moyens vous employez pour convain-
re les âmes...

— Et moi, mon frère, dit le supérieur avec un peu
'impatience, je n'ai plus qu'un mot à vous répondre.
'ous nous opposez sans cesse le saint archevêque de
'alence, Ribeira; vous affectez de l'exalter et de l'éle-
er au-dessus de nous, pour nous humilier sans doute;
nais nous aussi, nous reconnaissons avec vous que ses
ieuses pratiques ont du bon, que ses moyens de con-
iction ne sont pas à dédaigner, et pour certaines oc-
asions nous avons adopté son système.

—Que voulez-vous dire? s'écria Alliaga.

—Système que nous avons perfectionné; et je vous
éclare que nous avons ici, sans que l'on s'en doute,
ertains cachots modèles, où nous avons soin de relé-
uer ceux qui, par obstination ou endurcissement,
esteraient sourds à la voix du ciel, et ceux surtout
qui, par malice ou méchanceté voudraient décrier no-
re ordre et le calomnier!

— Le calomnier! s'écria Alliaga furieux, le calom-

nier! est-ce que cela est possible!... est-ce que votre fourberie et votre méchanceté ne dépassent point tout ce que l'on pourrait inventer? Et vous avez pu espérer que je resterais dans vos rangs, que je vous appellerais mon frère!... Ecoutez-moi, car je ne vous ressemble pas... je ne veux tromper personne, pas même un ennemi! A vous et à Escobar, à vous et à tout votre ordre, je déclare dès ce jour une haine mortelle!... Ce serment-là, je le fais bien de moi-même, et je le tiendrai... Et maintenant que vous me connaissez, appelez vos geôliers et ordonnez-leur d'ouvrir vos cachots...

— Plus tard, dit froidement le père Jérôme, je ne dis pas non... c'est possible! mais dans ce moment, vous avez la fièvre. Nous attendrons que vous soyez guéri, et je vais vous envoyer pour cela le frère médecin, en le priant d'employer tous ses soins à hâter votre guérison.

Il sortit, et un quart d'heure après arriva un frère élève de saint Pacome.

Il trouva, en effet, Piquillo en proie à une fièvre chaude que rien ne pouvait calmer, et qui dura plusieurs jours. Pendant quelque temps on surveilla le jeune frère avec soin, puis on s'en occupa moins, puis on le laissait seul des heures entières luttant contre la maladie, dont les accès, quoique moins fréquents, revenaient encore.

Un soir, en proie à un délire ardent, à moitié fou de rage et de douleur, et conservant cependant assez de raison et de mémoire pour se rappeler toutes les trahisons dont il avait été victime. — Il n'y a donc ici-bas, s'écria-t-il, ni loi, ni justice!... Eh bien, c'est moi qui serai la loi! c'est moi qui serai la justice!

C'est à moi de châtier les coupables que les hommes laissent impunis!... Oui... oui, continua-t-il avec exaltation, Dieu me confie cette mission, et je la remplirai! je commencerai par Escobar... et par le père Jérôme!.

Il s'était levé... il s'était habillé complétement.

— Ils m'ont donné cette robe de moine, disait-il... ils ont bien fait. Me voici désormais, comme eux, ministre de Dieu!... d'un Dieu vengeur... Allons, maintenant à l'œuvre! et que le ciel me conduise!

Enveloppé dans sa robe, le front caché par son capuchon, il s'élança dans la cellule d'Escobar. Celui-ci était absent, par bonheur pour lui, car nul doute que dans sa rage, Alliaga, dont les forces étaient doublées par la fièvre, n'eût, de ses propres mains, étranglé le bon père.

— Ah! il n'est pas là! dit-il avec égarement; le ciel le protége encore... mais ce ne sera pas toujours ainsi... il reviendra... et en attendant il y en a d'autres encore à punir et à immoler... Allons chez le père Jérôme...

Il descendit l'escalier d'un pas ferme, et traversa la cour. La nuit était venue. On sonnait l'angélus; mais au lieu de suivre les autres frères à la chapelle, il continua sa marche jusqu'à la cellule du supérieur. Un moine en sortait, tenant un panier vide. C'était Paolo, le frère ou plutôt le valet de chambre de confiance du père Jérôme. Il fit un geste de surprise en voyant un moine dont il ne pouvait distinguer les traits, s'avancer aussi résolûment vers l'appartement dont il venait de fermer la porte. Il voulut parler, Alliaga lui saisit brusquement la main, et lui dit d'une voix sourde :

— Silence!

— Ah! vous êtes de ceux qu'il attend?

— Oui... celui que Dieu envoie.

Il vit la porte fermée, et regardant fray Paolo qui tenait une clé, il ajouta :

— Ouvre!

Il entra dans la cellule, dont la porte se referma sur lui. Il se trouva dans l'obscurité; et après avoir fait le tour de l'appartement :

— Et lui aussi, se dit-il, n'est pas chez lui! Oui... oui, j'ai entendu sonner l'Angélus... il y est, je l'attendrai... Il espérait se dérober à ma vengeance, mais il ne m'échappera pas; Dieu va me l'amener... je l'attends!...

Il se leva du fauteuil qu'il avait rencontré et sur lequel il s'était jeté. Il se mit à marcher de nouveau à grands pas dans la chambre. Nous avons dit qu'elle n'était point éclairée, et au milieu de l'obscurité, il vit une faible lueur sortir de dessous un panneau et glisser sur le parquet.

— Ah! dit le jeune moine... chez eux la lumière ne vient pas d'en haut, mais d'en bas.

Et il s'approcha de ce qu'il croyait une porte. C'était un tableau, un portrait en pied de saint Jérôme, qui ornait la cellule du supérieur. Ce portrait couvrait et masquait tout un panneau ou plutôt une porte secrète qui glissait sous un ressort et qui, d'ordinaire, était si exactement jointe au reste de la boiserie, qu'on ne pouvait soupçonner aucune solution de continuité. Fray Paolo, qui venait de sortir, n'avait pas probablement rapproché complétement le tableau de la muraille, puisqu'il s'en échappait un rayon de lumière, et si faible que fût cette lueur, elle

servit à guider Alliaga. Il porta la main sur le panneau, qui glissa, et le pauvre insensé fut tout à coup ébloui par la masse de bougies qui l'illuminèrent.

Dans un réduit, dans un petit salon simplement orné, était préparée une table couverte de linge bien blanc richement damassé. Sur la table était une collation composée de viandes froides, de pâtisseries, de fruits et confitures de toutes sortes. Des vins rafraîchissaient dans des vases de glace. Il y avait quatre couverts qui attendaient les convives. Des flambeaux à plusieurs branches garnies de bougies brillaient aux deux bouts. Les chaises et les fauteuils, doux, soyeux et commodes, semblaient inviter à s'asseoir, et on apercevait au fond de l'appartement, dans un enfoncement, un large canapé saintement rembourré et embelli de coussins d'un pieux édredon. C'était là que le révérend père supérieur venait se reposer et faire sa sieste dans les grandes chaleurs. De chaque côté du canapé était un cabinet ayant une ouverture à hauteur d'homme, fermée par un rideau de taffetas vert.

Alliaga s'était arrêté à cette vue, interdit, stupéfait, et regardant autour de lui avec étonnement. Soit que ce passage subit d'une obscurité complète à un jour éclatant eût donné une secousse à son cerveau affaibli, soit que l'accès de fièvre qui avait jusqu'alors surexcité toutes ses facultés diminuât peu à peu et fût arrivé à sa fin, il porta la main à son front, puis interrogea lentement du regard les lieux où il se trouvait. Ses souvenirs, d'abord vagues et confus, se dessinèrent avec plus de netteté, et il se rappela, comme on se rappelle au sortir d'un rêve pénible, le délire auquel il venait d'être en proie. Oui... c'était dans le dessein d'immoler le père Jérôme qu'il avait quitté sa cellule

et qu'il était venu dans celle-ci. Pour se venger d'une trahison, il allait commettre un meurtre, et punir un crime par un crime plus grand encore!... Mais, grâce au ciel, son égarement était passé, la fièvre était tombée... il ne se sentait plus que de la lassitude dans tous les membres et une grande faiblesse. Il voulut alors, avant que personne pût soupçonner son dessein, se hâter de retourner dans sa cellule; mais celle du père Jérôme était fermée à clé, en dehors.

Alliaga était donc prisonnier, et comment justifier sa présence en ces lieux? quel prétexte donner à sa visite à une pareille heure? et puis ce réduit mystérieux tenant à la cellule du supérieur, ce salon élégant dont Piquillo ne se doutait point et que les autres frères ignoraient sans doute, ce secret enfin dont le hasard l'avait rendu maître, tout cela n'offrait-il pas dans sa position plus d'un danger pour lui? il calculait toutes ces chances, quand il entendit marcher dans le corridor. Sans réfléchir et dans l'espoir seulement d'échapper aux premiers regards, il se précipita dans le petit salon et referma sur lui le tableau de Saint Jérôme au moment même où s'ouvrait la porte du supérieur. Mais à peine hors d'un danger, il comprit qu'il venait de se jeter dans un autre.

Il était impossible cette fois qu'on ne le vît pas, et il y avait plus d'inconvénient pour lui à être trouvé dans ce lieu que dans la cellule du révérend père. Un seul asile lui était offert : dans le renfoncement occupé par le canapé, il y avait, comme nous l'avons dit, deux cabinets; il se jeta dans le premier qui s'offrit à lui. C'était une espèce de garde-robe où étaient accrochés de chaque côté les soutanes, les surplis, les étoles, les habillements ecclésiastiques du père Jé-

rôme, habillements très-soignés et très-riches; le révérend y mettait de la coquetterie, et toutes les grandes dames ses pénitentes se disputaient l'honneur de travailler pour lui. Un fauteuil se trouvait dans ce cabinet, fort à propos pour les jambes d'Alliaga, que l'émotion et la maladie faisaient chanceler.

On venait d'entrer dans le petit salon. Deux personnes parlaient. Ce n'était point la voix du supérieur. C'était d'abord celle d'Escobar... et, à la grande surprise de Piquillo, une voix de femme, une voix qui ne lui était pas inconnue, celle de la comtesse d'Altamira. Craignant de se tromper, le jeune moine entr'ouvrit à peine le rideau de taffetas qui fermait la petite croisée ronde pratiquée dans la porte, et en face de lui, il vit distinctement la comtesse, qu'Escobar venait d'amener et de faire asseoir.

— Quoi! dit la comtesse, nous sommes les premiers au rendez-vous?

— Oui, senora, c'est le révérend qui se fait attendre.

— Le supérieur du couvent! lui qui doit le bon exemple, lui qui doit être pour la règle et l'exactitude !

Puis, regardant autour d'elle, elle s'écria :

— En vérité, mes frères, c'est trop de recherches, c'est trop de frais! je viens ponr causer d'affaires, et vous me donnez une collation!

— Nous avons pensé que la senora arrivant de Madrid et venant de faire cinq lieues, aurait besoin de prendre quelques rafraîchissements.

— Oui, vraiment... un fruit... un biscuit... un repas de couvent... mais un souper complet... un petit souper... c'est trop mondain! Et puis tout est ici d'une élégance... on dirait d'un boudoir.

— Celui de madame la comtesse est bien autre chose.

— C'est possible... mais on n'y parle pas d'affaires... d'affaires à trois... Il est vrai que, grâce au père Jérôme, qui se fait attendre, nous voilà seuls.

— C'est juste, dit frère Escobar en rougissant un peu.

— C'est *presque* un tête-à-tête! s'écria la comtesse.

— *Presque!* reprit Escobar étonné; il me semble cependant que nous ne sommes que deux.

— Et votre vertu qui est en tiers, ajouta gaiement la comtesse; votre vertu, que vous ne comptez pas, mon père, et qui, cependant, je l'espère, doit compter pour quelque chose.

— Certainement, dit avec embarras Escobar, qui n'avait pas l'habitude de conversations pareilles.

— Et quand j'y pense, continua la comtesse, il est heureux que vous avez eu l'idée de vous faire moine; vous auriez été trop redoutable dans le monde, vous qui avez le talent de persuader et de convaincre.

— Le danger n'eût pas été si grand que vous voulez bien le dire. Ma vue eût détruit, grâce au ciel, l'effet de mes paroles.

— Peut-être! dit la comtesse avec coquetterie; il y a des gens qui écoutent et qui ne regardent pas.

— Je suis de ceux-là, senora, et bien m'en prend en ce moment, dit Escobar en abaissant ses regards vers la terre.

— C'est juste, mon père!... je suis sûre que vous n'avez jamais jeté les yeux que sur vos livres.

— Jamais, répondit gravement le moine.

— C'est original!... et il eût été piquant de vous faire oublier vos in-folio et votre bréviaire.

— C'est difficile, il est toujours là devant moi... ouvert sur ma table... et j'ai juré de ne jamais le fermer.

— Et cependant, dit la comtesse en riant, si, moi, par exemple, je vous en priais... que deviendrait votre serment? le tiendriez-vous?

— Oui, senora.

—Nous me refuseriez? dit la comtesse d'un air railleur.

— Non, senora.

— Comment alors arrangeriez-vous cela? car enfin il faut qu'un livre soit ouvert ou fermé.

— Je mettrais un signet! dit le moine en souriant.

— Ah! s'écria la comtesse en riant aux éclats, le terme moyen est admirable; il n'y a que vous, mon père, pour concilier ainsi, à la fois vos serments et les convenances.

En ce moment, entra le père Jérôme surpris de la gaieté de la comtesse.

—Qu'est-ce donc? s'écria-t-il en fronçant le sourcil.

— Je vous le dirai, mon père... ou plutôt, non... je ne vous le dirai pas! Cela vous apprendra à arriver si tard! Qui vous a donc retenu?

— Des papiers importants... des nouvelles que je viens de recevoir de France, et dont je vous parlerai tout à l'heure, dit gravement le moine.

Il regarda autour de lui et il ajouta :

— Je ne voix pas monseigneur le duc d'Uzède.

— Il n'a pu m'accompagner, comme je l'espérais, répondit la comtesse. Il y avait ce soir réception à la cour et il est resté pour des raisons que je vous raconterai aussi tout à l'heure.

— J'ai cru qu'il était arrivé, reprit le supérieur. Fray Paolo m'avait dit tout bas, en passant près de moi à l'Angélus, que quelqu'un était déjà ici et m'attendait.

— C'était moi, répondit Escobar.

— Alors, reprit le père Jérôme, mettons-nous à table, et causons en soupant, si madame la comtesse le veut bien.

— Il y a sûreté au moins? dit celle-ci en riant.

— Le couvre-feu vient de sonner, répondit le supérieur, et tout le monde dort déjà dans le couvent, dont toutes les portes sont fermées.

— J'espère qu'on les rouvrira pour moi cette nuit, s'écria gaiement la comtesse; je ne pourrais pas la passer dans ce saint lieu sans me compromettre!

— Ne craignez rien, madame, dit Escobar, je vous reconduirai par où vous êtes venue, par le corridor souterrain qui conduit à la petite porte du cloître.

— Mon cocher m'y attendra.

— C'est un garçon sûr? demanda le prieur avec inquiétude.

— Discret comme ses mules.

— Causons donc, dit Escobar.

— Causons, dit la comtesse, car les circonstances sont graves.

— Très-graves, reprit le supérieur, en versant à la comtesse du vin d'Alicante.

Alliaga écouta de toutes ses oreilles, ce qui était facile : du cabinet où il était assis, on ne perdait pas une parole, même celles dites à demi-voix, et quand il entr'ouvrait le léger rideau de taffetas, il voyait en face de lui la comtesse en grande parure, brillante et belle encore, placée entre le supérieur et le prieur,

qui la regardaient tous deux d'un air béat, et déployaient pour elle toutes les prévenances de la galanterie monastique.

—L'important, dit le père Jérôme, est d'assurer avant tout...

— La chute du duc de Lerma! s'écria la comtesse.

— L'existence et l'influence de notre ordre, répondit le jésuite.

— Je remarque, dit la comtesse, que quand il s'agit de mes affaires, vous commencez toujours par les vôtres.

— Pour y revenir plus sûrement! s'écria le père Jérôme... Elles se tiennent étroitement, et c'est un détour qui nous avance.

— La ligne droite, dit Escobar, est rarement la plus courte. C'est un préjugé dont on commence à revenir.

— Il s'agit donc, reprit le père Jérôme, de nous établir complétement, *franchement et ostensiblement* en Espagne.

— En fraude, c'est permis, dit Escobar; mais *ostensiblement*, est-ce possible?

— Je l'espère bien! s'écria le supérieur.

— Moi, je ne le pense pas, dit gravement Escobar, et je crains même que nous ne puissions jamais y réussir. L'Espagne n'est pas un pays qui nous convienne et nous ne lui convenons pas. L'inquisition va mieux aux Espagnols qui, sombres et graves, ne demandent qu'à croire et ne tiennent pas à raisonner. Avec ses formes absolues et qui n'admettent pas de doute, le saint-office est justement ce qui leur faut. Le saint-office leur cause une frayeur mêlée d'intérêt et ils courent à ses auto-da-fé et à ses processions

comme aux combats de taureaux. Pour nous autres, qui régnons non par la violence, mais par l'adresse, ils ne nous comprennent pas. Il nous faut à nous un peuple qui ait de l'esprit, de la finesse ou qui croie en avoir! La France nous convient mieux. Il n'y a là ni bûcher ni force brutale; on nous y attaque par des plaisanteries ingénieuses et de piquantes épigrammes, mais on nous laisse faire, et pendant qu'ils se félicitent et se réjouissent de leur esprit, nous nous servons du nôtre.

— Aussi, dit le père Jérôme, c'est toujours de l'autre côté des Pyrénées qu'est établie pour nous la métropole, la mère patrie; mais cela n'empêche pas, dans l'intérêt même de l'ordre, de travailler à la propagation de nos doctrines, à l'agrandissement de nos ressources, et de chercher, en un mot, à étendre nos conquêtes. La France nous y aidera; elle nous y aide dès ce moment. Je viens de recevoir des dépêches en chiffres du plus puissant et du plus habile de nos frères, car, pour avoir conquis l'estime et la faveur d'un roi tel que Henri IV, il faut bien de l'adresse.

— Il faut mieux que cela, dit Escobar.

— Et quoi donc?

— Un talent et une vertu réels... Uu roi tel que Henri ne se laisse pas prendre aux apparences, et s'il a donné sa confiance au père Cotton, c'est qu'il la mérite.

— Et vous avez raison, Escobar; le père Cotton est tout dévoué au Béarnais, j'en ai la preuve; car toutes ses lettres, toutes ses dépêches ont pour but de l'éclairer et de le servir.

— En vérité? dit la comtesse.

— Le roi Henri avait des traîtres jusque dans son

conseil. Villeroi, vieux ligueur, donnait avis de tout ce qui s'y passait à Nicolas l'Hoste, son commis principal, qui le transmettait au duc de Lerma. C'est le père Cotton qui a tout découvert et tout dit à son maître.

La reine de France, Marie de Médicis, et ses confidents, Eléonore Galigaï et Concini, étaient en correspondance secrète avec l'Espagne. Bien plus, la maîtresse du roi, la marquise de Verneuil, le trahissait et était vendue à don Balthazar de Zuniga ambassadeur d'Espagne, créature du duc de Lerma ; c'est le père Cotton qui a tout deviné, tout déjoué et mis en garde le Béarnais.

— Et contre l'ordinaire des princes, dit Escobar, celui-ci n'a pas été ingrat, l'édit de Rouen a rappelé nos frères de l'exil.

— Enfin, continua le supérieur, pour en venir à ce qui nous regarde, l'année dernière, j'ai eu le bonheur et le talent d'apprendre, par une de mes pénitentes, une intrigue où était mêlé un amant à elle, intrigue qui n'allait rien moins qu'à livrer la ville de Marseille aux Espagnols. Louis de Meyraigues, premier magistrat de cette ville, s'entendait pour cela avec le duc de Lerma, par le moyen d'un secrétaire de la légation espagnole. J'en ai informé le père Cotton, qui en a instruit le roi. Celui-ci, qui n'est pas comme le nôtre et qui sait agir, s'est assuré par lui-même de la réalité du complot, et sur-le-champ il a donné ordre d'arrêter le secrétaire de légation et de trancher la tête au comte de Meyraigues, comme coupable de haute trahison*.

Mais toutes ces intrigues secrètes, tous ces complots

* Charles Weiss, tome 1er, p. 277.

tramés dans l'ombre, car c'est là la seule politique du duc de Lerma et surtout de l'inquisiteur Sandoval, son frère, toutes ces tentatives, qui démontraient clairement au roi Henri le mauvais vouloir de l'Espagne, l'ont enfin lassé et irrité, et ne prenant conseil que de lui-même, il a résolu d'en finir et d'abattre d'un seul coup l'Espagne et son ministre.

— Ah! dit la comtesse, voilà qui nous intéresse.

— Je vous disais bien que nous allions y venir.

— Et cela devient sérieux?

— Très-sérieux, reprit le révérend, en lui servant une aile de volaille froide.

Puis il continua son récit.

— Le roi Henri IV n'entreprend rien à l'étourdie, à la légère, il prépare ses entreprises d'avance, de longue main, sans rien donner au hasard; et d'après les dépêches que je viens de recevoir du père Cotton, son plan est admirable, immense, immanquable, et quand même en ce moment le duc de Lerma en serait instruit, il ne pourrait plus s'y opposer... il est trop tard.

— Qu'est-ce donc? dit Escobar.

— Longtemps Philippe II et les provinces qui lui étaient soumises, c'est-à-dire presque toute l'Europe, ont formé une grande croisade catholique contre les protestants; aujourd'hui le Béarnais se met à la tête de tous les peuples protestants contre l'Espagne, la Hollande, la Suède, tous les princes luthériens d'Allemagne, Venise, la Suisse et la Savoie le reconnaissent pour chef et marchent sous ses drapeaux.

— C'est une guerre formidable! dit la comtesse.

— Bien plus, reprit Escobar, c'est une révolution qui va changer toute la face de l'Europe, et je ne

vois pas, en effet, comment le duc de Lerma pourra y résister.

— Rien n'est préparé pour la défense : pas une place forte en état, pas une armée sur pied et pas un maravédis dans le trésor royal. Le roi Henri, au contraire, d'après ce que m'annonce le père Cotton, a une armée de cinquante mille hommes de pied et huit mille de cavalerie, tous vieux soldats commandés par des officiers habitués aux combats et formés par le Béarnais pendant les guerres de la Ligue. Il a en outre un train d'artillerie supérieur à tous ceux qu'aucun souverain a jamais fait paraître en campagne, et des munitions de guerre pour cent mille coups de canon. De plus, et par l'économie et la sage administration du duc de Sully, son ministre, qui n'est point un duc de Lerma, il a amassé des trésors tels qu'il pourrait tenir sur pied, pendant dix ans, des forces militaires aussi redoutables, sans rien demander à ses sujets et sans créer aucun impôt extraordinaire. Jamais l'Europe n'aura vu de si grands préparatifs ni de si vastes entreprises.

— C'est admirable! s'écria la comtesse.

— Quel roi que ce Henri IV! dit Escobar.

— Homme de tête et de cœur, ajouta le père Jérôme, il réunit toutes les qualités qui font les grands princes; il les a toutes!

— Il aime les femmes, dit la comtesse.

— Il protége les jésuites, dit le supérieur.

— C'est-à-dire, il s'en sert, reprit Escobar, ce qui est bien différent; mais, n'importe, imitons-le! servons-nous de lui, et si ce que le révérend nous apprend est authentique...

— Je tiens tous ces détails du père Cotton, qui, à

son tour, m'en demande quelques autres sur la situation intérieure de l'Espagne, et c'est à vous que je m'adresse, madame la comtesse.

— Vous les aurez, s'écria celle-ci.

— Par qui? demanda Escobar.

— Par le duc d'Uzède, répondit froidement le supérieur.

— Qui les obtiendra de son père le duc de Lerma, dit la comtesse, c'est plus sûr.

— C'est juste, dit Escobar; cela devient une affaire de famille et d'intérieur.

— Et le jour où le roi de France entrera en campagne, ce qui ne peut tarder, continua le supérieur, le duc de Lerma, qui n'a rien prévu et qui ne peut s'opposer à rien, le duc de Lerma, qui n'aura su défendre ni son roi ni le royaume qui lui était confié, ne pourra plus rester au pouvoir ni conserver les rênes de l'Etat. C'est un homme perdu, renversé de fait et de droit, sans que nous ayons besoin de nous en mêler. Avec lui tombe Sandoval son frère.

— Avec Sandoval l'influence de l'inquisition, dit Escobar.

—A la place du saint-office, la compagnie de Jésus.

— Et à la place de Gaspard de Cordova, qui n'est rien, frère Jérôme, qui sera tout; frère Jérôme, confesseur du roi, aussi puissant en Espagne que le père Cotton l'est en France; n'est-ce pas, mon révérend?

— Eh mais, dit Jérôme en souriant, cela est possible.

— Et qui, un beau matin, continua Escobar, nous saluera de son chapeau de cardinal.

— Si toutefois il salue personne, dit la comtesse, quand il portera ce chapeau-là. Mais il y a

un seul obstacle à tous ces projets, à tous ces rêves.

— Lequel?

— Ils sont impossibles.

— Comment cela, s'il vous plaît? dit le supérieur en posant sur la table un verre de xérès qu'il allait porter à ses lèvres.

— C'est que vous allez travailler pour d'autres; c'est que le duc de Lerma renversé, ce n'est pas vous qui hériterez de son pouvoir et de son influence.

— Et qui donc?

— Je vais vous le dire : le roi est amoureux.

— Nous le savons.

— Mais non pas de celle que nous voulions lui donner pour maîtresse, non pas de Carmen, ma nièce...

— Hélas! oui, dit Escobar, et c'est grand dommage.

— Le duc d'Uzède nous a tout raconté, reprit le père Jérôme.

Piquillo redoubla d'attention.

— Le roi, continua la comtesse, le roi, qui n'aimait rien, et que je croyais incapable d'aimer, est en proie en ce moment à un amour ou plutôt à une passion... à un délire inouï.... et cela sans raison, sans motif.

— C'est bien singulier, dit le père Jérôme.

— Vous qui vous y connaissez, madame la comtesse, ajouta Escobar, expliquez-nous cela.

— Ce n'est pas possible! si cela s'expliquait, ce ne serait plus de l'amour.

— Je ne comprends pas, dit froidement Escobar; mais puisque vous le dites, ce doit être.

— Et, ajouta Jérôme, si cet amour est en effet aussi violent, il y a au moins un espoir, c'est qu'il ne durera pas longtemps.

— Vous auriez raison si cette femme était sa maîtresse, si elle était à lui, et plût au ciel que cela fût ainsi!

— Le ciel nous en fera la grâce, dit Escobar.

—Eh non! c'est un amour pur, chaste, platonique. Le roi n'avait osé jusqu'ici jeter les yeux sur aucune femme. Il serait comme vous, Escobar, s'il aimait les livres. Tout ce que voulait Sa Majesté, c'était que cette beauté fût présentée à la cour, pour qu'il eût le bonheur de la voir et de l'admirer tous les soirs. Ses vœux n'allaient pas plus loin. Le duc de Lerma s'était chargé de les satisfaire, et moi d'y mettre obstacle.

— C'était bien.

— J'ai cru prévenir la reine et tout lui dire.

— Encore mieux.

— Je lui ai prouvé que le duc de Lerma avait le dessein d'amener à la cour une maîtresse, une favorite du roi, une rivale en un mot...

— Eh bien, dit vivement Jérôme, qu'a fait la reine?

— La reine... dit la comtesse avec dépit, la reine, qui ne se mêle de rien, a, je crois, plus d'esprit que nous tous! loin de se fâcher, loin d'accabler le ministre que je lui livrais, loin de faire une scène de ménage à son auguste époux, la reine a choisi elle-même et demandé pour dame d'honneur la belle Aïxa!

— Ce n'est pas possible! s'écrièrent à la fois Escobar et le prieur.

Leurs exclamations bruyantes empêchèrent d'entendre un profond et douloureux soupir qui partait du cabinet à droite. Alliaga avait réuni toutes ses forces pour commander à son troub e et à son émotion. De ses deux mains il comprimait les battements

de son cœur, et avançait sa tête vers la porte pour ne rien perdre de ce qui se disait.

— Oui, vraiment, continuait la comtesse. La reine a attaché Aïxa à sa personne. Depuis ce moment qu'est-il arrivé? Le roi, qui, presque jamais, n'apparaissait chez la reine, y vient maintenant tous les soirs. De son côté, Marguerite a déjoué les projets de son mari en les devançant; elle a fait de la jeune fille sa favorite, sa compagne, son amie; elle lui témoigne tant d'affection que celle-ci désormais ne peut plus la trahir; cela paraîtrait ingrat et odieux... même à la cour. Le roi, sans se douter des obstacles que cette facilité apparente apporte à ses desseins, en paraît ravi, enchanté, et semble le plus heureux des hommes; il voit tous les jours Aïxa, il cause avec elle, et quoiqu'il soit facile de voir à quel point il en est épris, il n'exige rien de plus. J'ignore combien de temps cela durera; mais en attendant, Aïxa, aimée de la reine, adorée du roi, jouit dans ce moment d'un crédit immense, d'un pouvoir dont elle ne se doute pas, et dont elle ne pense pas encore à se servir. Cependant si elle le voulait, et elle le voudra, tout fléchirait devant elle. Le duc de Lerma lui-même serait brisé comme un roseau. Ce n'est donc plus lui qui est à craindre, c'est elle. Lui renversé, le ministre qui arrivera au pouvoir, le confesseur qui obtiendra la confiance du roi, sera celui qu'elle protégera et qu'elle désignera.

— Eh! mais alors, dit le père Jérôme avec un peu d'embarras, rien n'est désespéré. Cette jeune fille, après tout, paraît jusqu'ici fort estimable...

—On pourrait, continua Escobar, savoir qui dirige sa conscience, et peut-être arriver par là...

— Oui vraiment, répliqua la comtesse, qui avait déjà deviné les desseins des bons pères, prêts tous deux à l'abandonner pour se tourner vers la nouvelle favorite; oui, vraiment, rien n'est plus facile.

— Eh bien! reprit Escobar, s'il est facile de la gagner, s'il y a moyen de réussir...

— Pour tout le monde, reprit froidement la comtesse, excepté pour moi et pour vous!

— Comment cela! s'écrièrent les deux jésuites.

— Moi... parce que je suis son ennemie mortelle et déclarée, parce qu'il s'est passé entre nous des choses qu'on n'oublie pas.

— Vous, comtesse, c'est possible; mais nous... dit Escobar.

— Vous, mon père, c'est différent; vous et le révérend père Jérôme l'avez offensée dans ce qu'elle a de plus cher.

— Allons donc!

— Et vous n'avez d'elle ni merci ni clémence à attendre.

— Expliquez-vous, de grâce, dit Escobar en attachant sur elle un regard qui semblait chercher la vérité, non dans ses paroles, mais dans ses yeux et jusqu'au fond de son âme.

— M'y voici, mes pères. Vous connaissez un jeune moine autrefois nommé Piquillo?

— Oui, dit le supérieur, aujourd'hui frère Louis d'Alliaga, en mémoire de saint Louis, son patron, sous l'invocation duquel il a été baptisé.

— C'est le dernier novice reçu dans ce couvent, dit Escobar.

— Reçu! reprit la comtesse; il paraît que vous l'avez un peu forcé d'entrer.

— Que la volonté de Dieu soit faite! s'écria Escobar, et n'importe comment, pourvu qu'elle se fasse!

On se doute que depuis quelques instants l'attention de Louis d'Alliaga avait redoublé.

— Eh bien, continua la comtesse, le jeune Fernand d'Albayda, mon neveu, un très-joli cavalier...

— Nous le connaissons, dit le supérieur en commençant à regarder Escobar d'un œil inquiet; un charmant gentilhomme qui a un peu trop de vivacité, un peu trop de franchise.

— Il ne vous fait pas le même reproche, mon père, car il est arrivé, il y a quelques jours... furieux... hors de lui, raconter chez moi... dans mon hôtel, à ma nièce Carmen et à son amie Aïxa, que par une trahison indigne... infâme... au moyen d'une lettre interceptée... ou contrefaite... que sais-je!

— Passons, dit Escobar. Nous connaissons l'anecdote.

— Je m'en doute, reprit la comtesse. Il paraît donc que cet Alliaga, entraîné dans le piége, a prononcé des vœux indissolubles, et que depuis ce temps, et de peur du scandale qu'il pourrait faire, vous le retenez prisonnier dans ce couvent.

— Quand ce serait vrai? dit le père Jérôme.

— Vous en êtes bien le maître, reprit la comtesse; ce Piquillo était un sot que je n'ai jamais pu souffrir, un censeur hautain et sévère, un amateur d'in-folio, un savant qui lisait du matin au soir sans s'arrêter, et sans avoir même jamais l'idée de mettre un signet, dit-elle en jetant sur Escobar un regard railleur.

— Eh bien! murmura le père Jérôme avec impatience, quel rapport entre ce Piquillo et la favorite, et qu'y a-t-il de commun entre eux?

— Quel rapport, répondit la comtesse, c'est son frère!

— Son frère! s'écria le supérieur effrayé... ce n'est pas possible!

— Si, vraiment, dit Escobar à demi-voix... un Yézid... une Aïxa, il y avait de tout cela dans la lettre...

— Qu'il a lue?

— Non!... qu'il aurait dû lire! Mais je ne croyais pas que cette Aïxa dont on parlait fût celle pour qui Sa Majesté perdait la tête.

— Et ce Piquillo est son frère! répéta le père Jérôme d'un air consterné!

— Oui, vraiment, ce n'est plus un secret; le jeune moine Louis d'Alliaga est un Maure, un bâtard, un roman tout entier, mais Aïxa porte à ce frère naturel l'affection la plus vive et la plus tendre... A la nouvelle de ce guet-apens monastique dans lequel il était tombé, je n'ai jamais vu de douleur plus profonde; elle a d'abord éclaté en menaces et en imprécations contre vous, mes pères; puis fondant en larmes, elle s'est jetée à genoux et s'est écriée en étendant les bras : Mon frère!... mon sauveur, toi qui t'es perdu pour nous, je te vengerai... je te le jure!

Ici la comtesse s'arrêta en regardant les moines interdits et confondus.

— Maintenant, mes pères, continua-t-elle, croyez-vous encore pouvoir la gagner?

— Peut-être, dit Escobar.

— Et comment?

— Par Louis d'Alliaga ; on peut combiner telle ruse... (Dieu nous l'inspirera sans doute) qui le touche et qui le désarme!

— Ne l'espérez pas, dit le père Jérôme... je l'ai vu... je l'ai entendu, il nous a juré une haine mortelle, à vous, à Escobar, et à moi...

— Juste comme sa sœur! dit la comtesse.

— Cela n'empêche pas, reprit Escobar en rêvant, et je trouverai bien moyen de le décider à prendre la défense et les intérêts de la compagnie de Jésus, quand on devrait l'élever aux premières dignités de notre ordre, et lui montrer en perspective sa sœur Aïxa reine un jour d'Espagne. Mais pour cela il faudrait qu'il fût des nôtres...

— N'est-il pas engagé dans votre ordre, dit la comtesse étonnée, n'est-il pas jésuite comme vous?

— Eh non, dit Escobar avec colère, pas encore! d'après la dernière bulle du pape Paul V, trois mois de noviciat suffisent pour être prêtre, et les vœux de Piquillo sont valides et inattaquables. Mais on peut être prêtre sans être jésuite, et jésuite sans être prêtre; cela n'a aucun rapport. Or, les règlements de la compagnie de Jésus exigent rigoureusement *deux ans* de noviciat, donc ce d'Alliaga n'est pas encore des nôtres.

— Et n'en sera jamais, dit le supérieur... D'après ce que je sais de lui, il n'y consentira pas!... et la rigueur seule... le cachot peut-être... et les fers.

— La rigueur! dit la comtesse en souriant.

— Oui... c'est le seul moyen!

— Et sa sœur! reprit la comtesse; sa sœur qui, si vous le faites disparaître, vous demandera compte de ses jours et de sa liberté! sa sœur, qui réclamera du roi vengeance contre vous...

— C'est vrai, dit Jérôme.

— Et le roi ne lui refuserait rien, je vous le jure!

rien! pas même une injustice... à plus forte raison...

— C'est vrai, dit Escobar.

— Et elle sera secondée dans sa haine par le duc de Lerma, qui tient à conserver sa position, par Sandoval et Ribeira qui tiennent à vous faire perdre la vôtre. Ce sera une ennemie constante, implacable, qui travaillera à vous perdre à chaque instant du jour... Dieu est bien haut, les Français sont encore loin, la favorite est bien près, et avant que le ciel ou la France vous soit en aide, la belle Aïxa aura fait fermer votre couvent et exiler de l'Espagne la compagnie de Jésus... Que vous en semble, mes pères, et qu'en dites-vous?

Les deux révérends pères se regardaient et semblaient se consulter du regard.

— La comtesse a raison, murmura le père Jérôme après un instant de silence.

— Parfaitement raison, répondit Escobar.

—Il n'y a pas de moyen, je le reconnais, de désarmer une ennemie pareille.

— Ni de la gagner.

— Oh, dit le supérieur avec fierté; ce serait s'avilir.

— Et pour rien! ajouta Escobar... C'est là que serait l'humiliation. Il faut donc chercher un autre moyen.

— Je n'en connais qu'un seul, s'écria la comtesse, c'est de la renverser.

— De la perdre! dit le père Jérôme.

— Et je suis prête à vous servir, continua la comtesse avec rage, à vous seconder de toutes les manières.

— De toutes? dit froidement le supérieur.

— Oui, mes pères.

— Et quand viendra le moment, madame la comtesse, vous ne tremblerez point... vous n'hésiterez point?

— Hésiter à perdre une rivale... une ennemie!... vous ne me connaissez pas! Parlez, parlez, mes pères!...

Et le cœur de la comtesse battait d'émotion et de colère, et ses yeux semblaient lancer des éclairs.

— Ah! elle est belle ainsi! s'écria le père Jérôme.

— Très-belle, dit froidement Escobar; mais vous disiez, mon révérend?

— Je disais...

Et le supérieur, regardant toujours la comtesse, parlait lentement, s'arrêtait presque à chaque mot, et semblait vouloir moins fixer l'attention qu'irriter l'impatience de celle qui l'écoutait.

— Je disais... que pour se défaire d'un ennemi... redoutable... et qu'on ne peut vaincre... il y a peu de moyens... A vrai dire... il n'y en a même qu'un seul.

— Lequel? demanda la comtesse.

— Les saintes écritures nous en offrent de nombreux exemples, répondit Escobar.

— Nous y voyons, continua le supérieur, des femmes pieusement intrépides, et que l'on traite d'héroïnes, tout braver pour perdre l'ennemi commun.

— Quelles sont ces femmes, ces héroïnes? demanda la comtesse.

— Eh mais, dit le père Jérôme en ayant l'air de chercher dans sa mémoire, sans aller plus loin... Judith!

La comtesse se tut et regarda tour à tour les deux

moines comme pour sonder toute l'étendue de leur pensée. Les deux pères baissèrent les yeux, et pendant quelques instants un silence profond régna dans la salle.

Ce silence, la comtesse le rompit en répétant d'une voix brève et incisive :

— Judith! mes pères!

— L'exemple est mal choisi, s'écria le supérieur, car des armées ne sont point en bataille, et il ne s'agit point de tirer le glaive... j'ai voulu dire seulement...

— Je comprends... je comprends, dit la comtesse. Et vous pensez, mes pères, continua-t-elle en parlant lentement, vous pensez donc que cela est permis?

— Distinguons! s'écria vivement Escobar. Se défaire d'un ennemi... méchamment, par haine, et seulement pour lui nuire, le ciel le défend! mais quand c'est pour repousser ses attaques, quand c'est pour se préserver soi-même, quand c'est dans le cas de légitime défense, le ciel le permet et l'autorise! J'ai fait un livre sur cette matière, mon livre des *Cas de conscience*, je le donnerai à lire à madame la comtesse.

— Je vous remercie, dit celle-ci. Le père Jérôme partage-t-il vos doctrines à ce sujet?

Le révérend s'inclina en signe d'approbation.

— Ainsi, mon père, ce que vous conseillez... vous le feriez... vous en partageriez toutes les chances? dit-elle lentement.

Le révérend fit de nouveau un geste affirmatif.

— Et moi, je ferais plus encore, dit Escobar.

— Quoi donc?

— Je vous donnerais à tous deux, et sans crainte, l'absolution!

— C'est quelque chose, comtesse.

— C'est le principal! s'écria Escobar, car je vous dégage ainsi de toute responsabilité, je l'assume tout entière sur moi, et m'en charge à tout jamais dans le ciel.

— Si ce n'était que le ciel, dit la comtesse, je serais tranquille. Dès qu'il sera désarmé par vous, je n'aurais plus à craindre son courroux ou sa justice... mais il est une autre... moins redoutable, il est vrai, mais qui cependant existe.

Le père Jérôme la regarda en souriant, et jeta un coup d'œil à Escobar, qui en ce moment haussait les épaules d'un air de dédain et de pitié.

—Croyez-vous donc, madame la comtesse, s'écria le révérend, croyez-vous donc qu'on aille niaisement s'exposer aux dangers que vous aviez la bonté de redouter?

— Comme les hommes sont presque tous sujets à l'erreur, dit Escobar; comme ils ne peuvent, la plupart du temps, apprécier les intentions ni comprendre les motifs, cela fait qu'ils s'égarent et se trompent souvent dans leurs jugements; aussi, il ne faut pas s'y fier.

— N'y s'y soumettre, dit le révérend.

— N'y même s'y exposer, ajouta Escobar, et c'est facile.

— Comment cela? demanda vivement la comtesse.

Dieu seul, dit Escobar, peut lire dans le fond des cœurs. Les hommes ne vont point si avant... ils ne voient que l'apparence.

— Et en n'en laissant aucune, continua le supérieur,

en ne laissant aucune trace, leur pouvoir ou leur malice est forcée de s'arrêter, et ne peut aller plus loin.

— Et le moyen, dit la comtesse, est de parvenir à ce que vous me dites là, et d'effacer aux regards terrestres jusqu'à la moindre trace de ces projets que le ciel approuve et que les hommes pourraient blâmer?

— Le moyen, dit le révérend en souriant; je croyais que vous, comtesse, qui êtes une femme supérieure, vous en aviez au moins quelque idée...

— Aucune, mon père.

— Ah! c'est que nos travaux assidus ont fait luire pour nous des lumières qui ne brillent pas à tous les yeux.

— Oui, dit Escobar, nos études scientifiques nous ont donné des connaissances qui ne sont jusqu'à présent que le partage du petit nombre. Nous avons entre autres une science qu'on eût autrefois appelée la magie ou la sorcellerie, et que maintenant encore l'inquisition ne serait pas éloignée de traiter comme telle!... Nous autres savants, nous l'appelons tout uniment la chimie... Nous lui devons des résultats étonnants et des secrets merveilleux!

— Vous allez en juger, dit le supérieur. Frère Escobar, prenez dans mon nécessaire ce petit flacon rose... vous savez celui en cristal... de roche, qui se referme avec un couvercle en or surmonté d'une émeraude.

— Oui, mon révérend, répondit Escobar en se dirigeant vers le cabinet où était Piquillo.

Celui-ci tressaillit, et sentit une sueur froide inonder son visage.

— Non, non, s'écria le révérend en se retournant. Où va-t-il? où va-t-il? Pas dans celui-ci... dans l'autre!

— C'est juste, dit Escobar; je ne sais plus où j'ai la tête.

Et il entra dans le cabinet, où il resta quelques instants.

— C'est la vérité, dit le supérieur, le frère Escobar a ce soir des distractions, des préoccupations, que du reste j'explique aisément.

— Comment cela, mon père?

— Eh mais... par le tête-à-tête où je l'ai trouvé ici avec madame la comtesse... Je ne l'y exposerai plus... dans l'intérêt de son âme... Le voici, ce bon frère.

Escobar rentrait en ce moment avec un petit flacon de cristal de roche d'une forme charmante, et qui contenait une liqueur d'une teinte rose.

— Tenez, dit le supérieur en le lui prenant des mains, tenez, madame la comtesse, regardez bien et écoutez : On jetterait quelques gouttes de cette liqueur dans un verre d'eau, dans une boisson quelconque, que l'on ne s'en apercevrait point au goût, car elle n'en a aucun.

Bien plus elle ne produirait d'abord aucun effet... Des semaines, un mois entier s'écoulerait sans apporter aucun changement; mais peu à peu, jour par jour, heure par heure, une sourde et lente décomposition se ferait sentir dans tous les organes. Sans souffrance, sans secousse, au bout de trois ou quatre mois, peut-être moins, suivant la dose, on arriverait, par une maladie de consomption et de langueur, au terme de ses jours, sans que l'œil même le plus exercé en pût soupçonner la cause.

— En vérité, dit la comtesse en saisissant le flacon,

qu'elle regardait avec curiosité, cela produit de pareils effets... vous en êtes sûr?

— A n'en pouvoir douter... trop d'exemples l'attestent.

— Et lesquels? s'écria la comtesse.

— Philippe II connaissait le secret que je viens de vous découvrir, dit le supérieur à demi-voix. C'est ce qui fait que don Juan d'Autriche, le vainqueur de Lépante et des Pays-Bas, don Juan dont l'ardente ambition, et surtout les exploits, importunaient son royal frère, don Juan d'Autriche est mort à trente ans, au milieu de ses projets et de sa gloire... d'une maladie de langueur... dont vous tenez la cause dans vos mains, madame la comtesse; comprenez-vous maintenant?

— Très-bien! mon père; me voilà rassurée d'un côté. Mais vous me répondez que de l'autre... que du côté du ciel...

— Cela nous regarde, ma sœur.

— Je vous garantis le ciel, dit Escobar, et ne craignez rien. Dieu qui vous guide et vous inspire saura bien se manifester à vous.

— Comment cela?

— Oui sans doute, s'écria le révérend; si Dieu condamne notre dessein et ne veut pas qu'il s'exécute, il aura soin que l'occasion ne s'en présente pas. Mais si telle est sa volonté, soyez sûre qu'elle viendra d'elle-même et par son ordre s'offrir à vos yeux.

En ce moment l'horloge du couvent sonna minuit.

Frère Escobar tenait à la main un biscuit qu'il allait porter à sa bouche. Il s'arrêta et le posa sur la table. Minuit venait de sonner. Une nouvelle journée commençait; il fallait qu'il fût à jeun pour dire la messe et chanter matines dans deux heures.

— Comme le temps passe! dit le supérieur.

— Quand on parle de Dieu, reprit Escobar, et qu'on s'occupe de lui.

— Je pars, dit la comtesse; je retourne à Madrid, et personne n'aura pu se douter de ma visite au couvent.

— Je vais vous reconduire, dit Escobar, et de là me coucher.

— Moi de même, dit le supérieur... car il y a peu de temps d'ici à matines. Aidez-moi auparavant à éteindre toutes ces bougies, car en ce moment fray Paolo doit dormir et il viendra demain soir, à la nuit, desservir et serrer tout cela.

En un instant toutes les bougies furent éteintes. L'appartement rentra dans l'obscurité. Piquillo entendit le tableau de Saint-Jérôme glisser dans le panneau, et l'ouverture qui conduisait à la cellule du supérieur fut hermétiquement fermée. Seulement alors le jeune moine se hasarda à sortir de sa cachette, en craignant de heurter dans l'ombre quelque meuble ou quelque débris du festin, car frère Jérôme venait de rentrer dans sa cellule, probablement pour s'y coucher, et, soit réalité, soit imagination, Alliaga crut au bout d'un quart d'heure l'entendre ronfler.

— Il dort! se dit-il... il peut dormir après les projets qu'il vient de former!... et moi, je tremble encore seulement de les avoir entendus!

Toutes ses craintes alors se renouvelèrent plus vives que jamais; les jours d'Aïxa étaient menacés par des ennemis implacables, sans conscience et sans remords! Et non-seulement il était prisonnier de ces mêmes ennemis, mais, à supposer qu'il pût s'échapper de leurs mains, sa liberté désormais engagée ne

lui permettrait plus d'être, comme autrefois, à toute heure auprès de sa sœur, pour la défendre et veiller sur elle.

Avant tout comment sortir de cette chambre où lui-même était venu s'enfermer? Il en avait d'abord remercié le ciel, qui lui avait donné ainsi le moyen de connaître les projets de ses persécuteurs; mais maintenant il s'agissait de les déjouer et de prévenir leurs tentatives, et comment y réussir, s'il devait, ainsi que le révérend père Jérôme l'en avait menacé, être jeté dans un cachot?

— Non, non, s'écria-t-il, il faut reconquérir ma liberté, il faut être libre... Je le serai... je le veux... Je ne suis pas obligé de rester dans leur ordre... je le sais maintenant... je l'ai entendu de leur bouche... et pour me venger d'eux, pour les combattre, pour leur rendre le mal qu'ils m'ont fait, pour défendre Aïxa, j'irais plutôt me jeter dans un couvent...

Oui, mais, ajoutait-il en regardant autour de lui et en sentant la réflexion succéder à la colère, il faudrait d'abord sortir de celui-ci.

Il se rappela que les matines devaient bientôt sonner, que le supérieur devait s'y rendre et que pendant ce temps il pourrait sortir de l'appartement où il se trouvait et de la cellule du père Jérôme. Il fallait encore attendre. Il se résigna. Tout à coup un grand bruit se fit entendre dans la pièce à côté. On ouvrait brusquement la porte.

— Qu'est-ce? qui vient là? cria le supérieur d'une voix haute.

— Moi, encore moi, mon révérend.

— Et qui vous amène, Escobar, quand il y a à peine une heure que je dors?

— Un incident extraordinaire et terrible!

Alliaga colla son oreille contre le tableau de Saint-Jérôme.

— En revenant de conduire la comtesse, qui est partie, bien partie, et qui roule sur la route de Madrid, j'ai voulu, avant de me coucher, voir comment allait notre jeune frère, notre malade. J'ai entr'ouvert doucement la porte qui conduit dans la cellule du frère Louis d'Alliaga.

— Eh bien?

— Eh bien... il n'y était plus! enfui! disparu!

— Miséricorde! s'écria le supérieur en se levant sur son séant. Seraient-ce déjà la vengeance de sa sœur et les persécutions qui commencent? Aurait-on, par ordre du roi, osé violer les droits de notre couvent et pénétré par force dans nos murs?

— C'était ma peur! je craignais que ce scandale-là ne fût arrivé pendant que nous étions à souper. Rassurez-vous, de ce côté du moins. Je viens de réveiller le frère portier : personne n'est entré; mais il paraît qu'on est sorti, et il n'y a rien de bouleversé dans le couvent, il n'y a qu'un frère de moins.

— C'est important! celui-là surtout! Mais il ne peut être dehors; nos murailles sont trop hautes et nos grilles ferment trop bien. Il ne peut être que caché pendant la nuit dans quelque coin du cloître.

— Pourvu qu'il ne m'ait pas vu reconduire la comtesse!

— Il ne manquerait plus que cela... une femme dans notre couvent... s'il le savait!

— La favorite le saurait bien vite. C'est pour le coup qu'il faudrait, pour sa vie, le tenir dans un cachot.

— Certainement! mais pour cela il faut d'abord découvrir le coupable et nous en emparer.

— C'est bien. Nous ordonnerons au point du jour une recherche générale.

En ce moment, on entendit sonner la cloche qui annonçait les matines. Les deux religieux sortirent.

Les angoisses d'Alliaga étaient devenues plus grandes encore. Devait-il maintenant essayer de quitter sa retraite? S'il en sortait, s'il était rencontré, les frères s'empareraient de lui, et leur intention, qu'il connaissait, était de le jeter dans un cachot. D'un autre côté, en restant où il était, il ne pouvait manquer d'être découvert un peu plus tard. Auquel des deux dangers donner la préférence? Il vit bientôt qu'il n'avait même plus l'embarras du choix; il s'était approché du tableau de Saint-Jérôme et avait essayé de l'ouvrir; le panneau était fermé de l'autre côté par un verrou. Impossible de s'éloigner : il fallait donc demeurer dans sa prison actuelle, qui, après tout, valait mieux, et il se mit de nouveau à réfléchir.

D'après ce qu'avait dit le prieur, il était probable qu'il n'avait rien à craindre de la journée. Fray Paolo viendrait seulement à la nuit enlever les débris du festin; d'ici là tous les frères parcourraient le couvent du haut en bas, et tout serait soigneusement visité, excepté la cachette où il se trouvait; c'était donc encore pour lui l'asile le plus sûr.

Il était exténué de faim et de sommeil, et dans l'état d'accablement où il se trouvait, il ne pouvait prendre aucun parti; une occasion de fuir lui aurait été offerte, qu'il n'aurait pu en profiter; il se soutenait à peine. Il commença par manger un peu, puis s'étendit

sur l'excellent canapé du père Jérôme, et malgré les dangers qui le menaçaient, lui et ce qu'il avait de plus cher, malgré les inquiétudes et les tourments auxquels il était en proie, la fatigue l'emporta, il s'endormit profondément; un long sommeil lui fit oublier ses maux et répara ses forces.

Quand il se réveilla, il se sentit tout autre que quelques heures auparavant. La fièvre l'avait quitté, et toutes ses facultés lui étaient revenues. Il ignorait, par malheur, combien de temps il avait dormi et ne savait pas à quelle heure de la journée il se trouvait. Le salon qu'il occupait était toujours dans l'obscurité. Il y avait bien une fenêtre dont les volets et les persiennes etaient fermés. Il n'osait les ouvrir, d'abord parce qu'on pouvait l'entendre, et puis parce qu'il ignorait sur quel endroit du couvent donnait cette croisée. Le peu de rayons qui se glissaient à travers les fentes des persiennes semblaient si pâles et si faibles qu'il fallait ou que le jour vînt à peine de paraître ou qu'il fût déjà sur son déclin. Or, Piquillo sentait au bien-être qu'il éprouvait, à ses forces et à son appétit revenus, qu'il avait dû dormir depuis bien longtemps : donc il devait se trouver au soir du second jour, donc la nuit allait bientôt arriver et avec elle fray Paolo.

Il se mit à examiner attentivement ce petit salon, obscur pour tout autre et non pour lui, dont les yeux étaient déjà façonnés et habitués à cette obscurité. Il en distingua parfaitement l'ameublement et toutes les parties. Des couteaux brillaient sur la table, il en saisit un vivement. C'était une arme; mais pouvait-il s'en servir contre ceux qui viendraient l'arrêter, pauvres moines obéissant passivement aux ordres de leur su-

périeur? Meurtre inutile d'ailleurs, puisqu'il serait toujours accablé par le nombre.

Un instant il eut la pensée de tourner cette arme contre lui-même : c'était échapper à une prison éternelle peut-être et à bien d'autres douleurs encore. Mais qui donc sauverait Aïxa? qui veillerait sur elle? qui détournerait de ses lèvres le poison qui lui était destiné? Déjà même il était bien tard, peut-être! Non, il ne lui était pas permis d'attenter à des jours qui ne lui appartenaient plus, et qu'il avait voués à tous les siens. Une idée alors lui vint, idée hardie, périlleuse, et dont la réussite était presque impossible; mais il n'avait pas la liberté de choisir.

Que risquait-il, d'ailleurs, et quelle crainte pouvait l'arrêter? Rien ne donne plus d'audace et de sang-froid qu'un péril certain et inévitable. Il avait aperçu la veille, dans le petit cabinet où il s'était réfugié, les robes, les ornements et les insignes remarquables que portait d'ordinaire le père Jérôme, abbé du couvent. Alliaga, nous l'avons dit, était à peu près de la taille du supérieur, et la robe et le froc vont à tout le monde. Il revêtit les habits du jésuite, passa autour de son cou le large ruban bleu des abbés d'Alcala de Hénarès, au bout duquel pendait une croix en bois de cèdre, en mémoire du morceau de la vraie croix dont la chapelle avait été dotée par Ferdinand le Catholique, et qui brille parmi les nombreuses reliques dont jouit le monastère. Il attacha au cordon de sa robe un chapelet bénit par le pape, et que souvent le supérieur laissait pendre à sa ceinture; il prit à la main un missel que le bon père ne lisait jamais, mais qu'il portait presque toujours; il croisa sa robe, abaissa son froc et attendit. Le faible rayon de jour qui éclairait à

peine la chambre avait totalement disparu, il était nuit, et l'Angélus, qu'Alliaga entendit sonner, l'avertit que fray Paolo ne tarderait pas à venir.

En effet, on ouvrit la porte de la cellule. Piquillo s'élança à côté du panneau mobile, et, respirant à peine, il resta debout appuyé contre la boiserie; on eût dit d'une figure de moine appliquée sur la muraille dans le cadre d'un tableau ou d'une tapisserie. Le panneau glissa sans bruit, et fray Paolo parut, portant d'une main un grand panier vide, et de l'autre une lanterne, laquelle lui permettait de distinguer les objets qui étaient en face de lui, et l'empêchait d'apercevoir ceux qui étaient à sa droite et à sa gauche.

A peine avait-il fait quelques pas dans la chambre que Piquillo se glissa doucement derrière lui, et une fois dans la cellule, poussa le panneau et tira le verrou. Peu lui importait alors que le moine l'entendît; mais celui-ci, au milieu du bruit des assiettes et des couverts qu'il desservait et mettait dans son panier, ne tourna seulement pas la tête, et lorsque, quelques minutes après, il voulut sortir, il crut, en se voyant prisonnier, que le supérieur lui-même venait de refermer le tableau, et il n'osa ni crier ni appeler, de peur de compromettre le père Jérôme, qu'il supposait n'être pas seul.

Piquillo cependant n'avait fait que traverser la cellule; une fois dans le corridor, il n'hésita point sur le parti à prendre, Il n'y en avait qu'un qui pût le sauver. Il descendit rapidement l'escalier et traversa la cour, espérant que l'Angélus ne serait pas encore chanté, et que les frères seraient encore à la chapelle.

Ils en sortaient dans ce moment. N'importe, il n'y avait pas à reculer. Alliaga se dirigea hardiment vers la cellule du frère portier. Deux ou trois frères qui se trouvaient près de là se rangèrent avec respect pour le laisser passer et le saluèrent profondément.

Alliaga leur rendit leur salut; et non sans que le cœur lui battît avec violence, il s'élança dans la cellule où demeurait le gardien du couvent. Celui-ci, à la lueur de sa lampe, qu'il venait d'allumer, était occupé à coller sur un livre de prières des images découpées de saints et de saintes, travail qui absorbait toute son attention.

A la vue du supérieur, il se leva brusquement et murmurant entre ses dents :

— C'est singulier! je ne l'avais pas vu rentrer...

Un geste impérieux ne lui permit pas d'achever cette phrase. Sans le regarder, sans lui adresser la parole, Alliaga lui avait fait un signe du bras dans la direction de la porte; et comme par un mouvement mécanique, comme par un seul ressort, on avait vu en même temps la tête du frère portier s'incliner, et son bras droit tirer le cordon.

Ah! quand Alliaga vit s'ouvrir cette porte et tomber la dernière barrière qui le retenait captif, quand il sentit l'air de la liberté qui venait déjà dilater sa poitrine et rafraîchir ses poumons, il éprouva dans tout son être une de ces sensations qu'on ne peut rendre, un frisson de bonheur indicible; et avide de saisir la liberté qui lui était offerte, tremblant encore qu'elle ne lui fût ravie, il se hâta de poser le pied sur le seuil. Il en avait encore un dans le couvent dont il allait sortir, quand se présenta pour entrer un homme vêtu d'une robe de moine et portant en sautoir le ru-

ban des abbés d'Alcala. Que devint Piquillo! C'était le père Jérôme!

A la vue d'un second abbé qui lui était si pareil de taille et d'habit, à l'aspect d'un autre lui-même, Jérôme était resté stupéfait et la bouche béante. De surprise, il fit un pas en arrière. Piquillo en fit un en avant. Il avait compris du premier coup d'œil le danger de sa position. La porte du couvent n'était pas encore refermée; le véritable abbé pouvait appeler; on allait accourir à sa voix, et il lui était facile de se faire connaître, de réclamer son nom, son titre et ses droits, sans compter sa robe et ses insignes; déjà il s'était écrié :

— Qui êtes-vous?

— Silence! lui avait dit Piquillo en rabattant son capuchon sur ses yeux.

— D'où venez-vous?

— De la part de la comtesse d'Altamira, avait-il murmuré tout bas à l'oreille du supérieur, ce qui lui permettait d'abord de déguiser sa voix, et ensuite d'arrêter net celle du supérieur, qui, surpris et effrayé de cette communication mystérieuse, lui répondit sur le même diapason :

— Parlez.

Et il voulait le faire rentrer dans le couvent.

— Pas ici! s'écria le faux abbé avec une terreur qui n'était pas feinte, et qui redoubla celle du père Jérôme.

A l'instant et sans lui donner le temps de lui répondre, Alliaga passa son bras sous celui du révérend, et l'entraîna vivement et à grands pas loin des murs du couvent.

La boutique du barbier.

Le supérieur le suivit pendant quelque temps, aussi ému qu'essoufflé et sans prononcer un seul mot, persuadé que le message qu'on lui apportait était d'une importance que les murs du couvent ne devaient pas l'entendre; mais quand il s'en vit à une cinquantaine de pas, par la nuit qui déjà était sombre, et prêt à entrer dans une rue de la ville :

— Parlez, dit-il, maintenant.

Piquillo lui fit signe de la main qu'il y avait encore trop de danger, et ils se remirent en marche. Quelques minutes après, le supérieur s'écria :

— Mais parlez donc!... Pourquoi venir à cette heure?... pourquoi sortir du couvent vêtu de ce costume et de ces insignes qui sont les miens?

Piquillo renouvela le même geste qui voulait dire :

— Pas encore!... Attendez.

Enfin au bout de quelques minutes de marche, le supérieur s'arrêta. Les deux moines, ou plutôt les deux pèlerins, étaient alors dans un carrefour où aboutissaient plusieurs rues; la ville d'Alcala, à cette époque, n'était point éclairée de nuit, et le supérieur s'écria :

— Ici, monsieur, personne ne peut ni nous voir ni même nous entendre. Apprenez-moi enfin le message dont la comtesse vous a chargé pour moi.

Alliaga se trouvait alors assez loin du couvent pour qu'il fût impossible au supérieur d'appeler ses frères. Alliaga saisit avec force la main du moine et s'approcha de son oreille.

—La comtesse m'a dit de vous dire, mon père, que vous étiez un infâme!

Et laissant le supérieur stupéfait, atterré, foudroyé, Alliaga s'élança dans la première rue qui s'offrit à lui, se doutant bien, ou que l'abbé n'oserait le poursuivre, ou que ses jambes de soixante ans ne pourraient lutter avec celles d'un jeune homme.

Alliaga courut ainsi jusqu'à l'extrémité de la rue, en prit une autre à sa droite, et alors seulement il ralentit sa marche pour ne point donner de soupçons. Il écouta. Aucun cri, aucun pas ne se faisait entendre; il n'était point poursuivi. Il réfléchit alors sur ce qu'il avait à faire : courir à Madrid au plus vite pour avertir et protéger Aïxa. Mais il ne pouvait faire, cette nuit, à pied, les cinq lieues qui le séparaient de Madrid; il sortait de maladie, et les émotions qu'il venait d'éprouver avaient épuisé cette force factice que lui avait donnée le danger. Il le sentait bien; et s'il allait en route se trouver mal, rester sur le grand chemin, et au point du jour être reconnu... être repris! Mais à qui demander protection et secours? à qui s'adresser? Il pensa au barbier Gongarello; il s'agissait de retrouver sa boutique, qui, ainsi que la ville d'Alcala lui était totalement inconnue. Les rues étaient presque désertes, et il fut quelque temps sans rencontrer personne; enfin au détour d'une rue, il se trouva nez à nez avec un homme d'assez bonne mine vêtu d'un manteau noir.

— Pourriez-vous, seigneur cavalier, m'enseigner la boutique du barbier Gongarello?

— Rien de plus facile, mon frère, la seconde rue à gauche, la dernière boutique, à votre main droite.

Alliaga remercia et s'éloigna, enchanté d'avoir si

peu de chemin à faire; car il sentait les forces lui manquer. Il compta la première rue, puis la seconde à sa gauche, et en entrant dans celle-ci, il lui sembla qu'il était suivi. Il se retourna vivement et ne vit personne. Il s'était trompé sans doute; il arriva ou plutôt il se traîna jusqu'à la boutique du barbier. Elle était fermée. Il frappa, On ne répondit point. Il frappa plus fort; une petite fenêtre s'ouvrit.

— Qui va là?

— Un ami.

Gongarello hésitait, car il venait de voir une robe de moine.

— J'ai beaucoup d'amis, répondit-il, autant que de pratiques, mais je ne rase pas à cette heure-ci, par mesure de prudence : on risque de couper ses clients.

Et il se retirait de la croisée.

— Gongarello! cria de nouveau le pauvre jeune homme.

— Eh! que voulez-vous? répéta avec impatience le prudent barbier.

— Asile.

— A vous?

— A moi! ne me reconnais-tu pas... moi, Piquillo!

A ce nom le barbier referma vivement sa fenêtre, mais ce fut pour ouvrir sa porte.

— Entrez, entrez!

Et au moment où enfin Alliaga mettait le pied dans la boutique du barbier, il crut entendre distinctement marcher dans la rue près de la porte; mais peu lui importait alors, il était en sûreté.

Gongarello lui avait sauté au cou. Il l'accablait de caresses et de questions.

— Vous voilà donc! c'est donc vous, mon sau-

veur, mon libérateur, que je peux sauver à mon tour! que s'est-il donc passé?

Alliaga le lui raconta.

— Vous! moine!... moine à tout jamais! s'écria Gongarello avec désespoir; vous si bon, si généreux, si honnête!... ah!... vous ne méritiez pas cela! Et c'est moi qui en suis cause... c'est ma maladresse; cet Escobar m'aura vu au moment où je glissais la lettre sous le sablier... il l'aura prise!... il l'aura changée, et c'est par ma faute!... et c'est moi qui aurai contribué à faire un moine!... Notre Dieu ne me le pardonnera pas.

— Allons... allons, dit Alliaga, en essuyant lui-même une larme, console-toi! je suis hors de leurs mains, grâce à Dieu et grâce à toi! Maintenant il faudrait, et le plus tôt possible, me rendre à Madrid.

— Nous partirons au point du jour. J'ai une carriole et une mule que j'ai appelée *Juanita*, pour me consoler de l'absence de ma nièce, qui autrefois me tenait compagnie, et qui surtout me tenait tête... la pauvre enfant! et dès que vous aurez dormi quelques heures...

— Oui, si tu veux me donner un lit...

— Le mien! le mien! s'écria le digne barbier; mais auparavant vous souperez, je vous tiendrai compagnie.

— Mais ton souper, peut-être, était fini?

— Je recommencerai!... dès qu'il s'agit d'un ami! Vous avez fait bien autre chose pour moi.

Gongarello se mit sur-le-champ à l'ouvrage; le couvert fut dressé, le repas fut servi, et le barbier paraissait si heureux de l'hospitalité qu'il exerçait que Piquillo en était ému.

— A votre santé! à votre bonheur! à votre heureux voyage! s'écria Gongarello en lui versant de son meilleur vin, une bouteille de Val-de-Penas.

— Tu veux donc bien encore trinquer avec moi, lui dit Piquillo, moi qui vous ai abandonnés, moi qui suis un moine!

— Moine par l'habit, mais non par le cœur! Vous êtes toujours un Maure, un de nos frères...

— Tu l'as dit! s'écria Piquillo.

— Et vous l'avez prouvé! C'est pour sauver d'Albérique et les siens que vous vous êtes immolé! Nos frères le sauront tous; je m'en charge! dès qu'il ne faut que parler, vous pouvez compter sur moi.

Le barbier prouvait en même temps qu'il savait agir pour ses amis. Car rien ne fut oublié par lui pour soigner son hôte. Bon repas et bon lit, et pendant qu'Alliaga dormait, il veillait; il s'occupait de tous les préparatifs du départ. Avant le jour, la carriole était en état, la mule pansée et attelée, et il alla réveiller son jeune ami.

— En route, en route! lui dit-il.

— Il n'est pas encore jour.

— Nous voyagerons de nuit... comme dans la sierra de Moncavo, vous rappelez-vous? cette nuit où j'ai fait tant de chemin en dormant, sans pourtant être somnambule... Allons, allons! sur pied!

— Me voici, dit Alliaga, qui en un instant fut habillé.

— Ils montèrent dans la carriole, dont le barbier prit les rênes.

— Sauras-tu bien me conduire jusqu'à Madrid?

— Je vous le jure! s'écria le barbier.

Mais par malheur, il ne devait pas tenir son serment.

A peine la modeste voiture avait-elle fait un tour de

roue, que trois ou quatre homme à cheval l'arrêtèrant et l'entourèrent.

— Descendez! dirent-ils au barbier.

— Et pourquoi, seigneurs cavaliers, voulez-vous que nous descendions?

— Vous seulement... le révérend père voudra bien rester : nous nous chargeons de lui servir d'escorte.

Celui qui parlait ainsi monta dans la carriole à côté de Piquillo, et fit partir la mule au grand trot; les trois autres cavaliers le suivirent au galop et eurent bientôt disparu.

Le barbier, encore tout étourdi de l'aventure, n'eut pas la force de jeter un cri. Il se dit seulement en lui-même et avec désespoir :

— Ah! le pauvre jeune homme!... c'est décidément moi qui lui porte malheur!

— C'est fait de moi!... je suis perdu! se dit Piquillo; j'aurais dû penser que le père Jérôme et Escobar, connaissant mes relations avec Gongarello, feraient cerner et surveiller sa maison; la maison d'un ami était le dernier endroit où j'aurais dû chercher un asile. Et maintenant... surtout après ce qui s'est passé, je n'ai plus ni pitié ni miséricorde à attendre... Je sais leur secret... ils doivent s'en douter... Ce n'est plus un cachot... une prison éternelle qu'ils me destinent!... c'est la mort. Soit! Je suis prêt et ne me plaindrais pas si j'avais pu seulement sauver Aïxa.

La voiture cependant roulait toujours, et le frère Louis Alliaga commençait à s'étonner de n'être pas encore arrivé, car, après tout, la ville d'Alcala n'était pas si grande ni le couvent si éloigné. Son compagnon de voyage ne lui disait pas un mot. D'une main il tenait les guides, de l'autre il fouettait toujours. La

pauvre mule ne reconnaissait point la touche de son maître, et jamais n'avait couru si vite ni si longtemps. Le jour qui commençait à paraître, permit d'apercevoir une grande route, des arbres et de vastes plaines tant bien que mal cultivées, on était loin d'Alcala de Hénarès, et bientôt on vit les premières maisons des faubourgs de Madrid. Six heures sonnaient a toutes les paroisses quand la carriole s'arrêta devant un palais de sombre apparence que Piquillo reconnut sans peine. C'était celui de l'inquisition, qu'il avait eu le temps de contempler le jour où, monté sur une borne, il avait vu défiler le cortége dans lequel figuraient, bien malgré eux, Juanita et Gongarello. Fray Alliaga, stupéfait, ne comprenait rien à ce mystère que nos lecteurs s'expliqueront aisément.

L'archevêque de Valence et le grand inquisiteur, en quittant le cabinet du roi, dont ils étaient sortis forts mécontents, n'avaient pas pensé à communiquer à leurs agents l'ordre de Sa Majesté par lequel la liberté était rendue à Piquillo. Une mauvaise nouvelle arrive toujours assez tôt. D'ailleurs à quoi bon, puisque Fernand d'Albayda partait lui-même pour le délivrer? Ribeira et Sandoval avaient à s'occuper de tant d'autres choses plus importantes, l'un à Valence, l'autre à la cour, que l'affaire de Piquillo fut tout à fait oubliée, et que le corrégidor et la police d'Alcala continuèrent à rester sur pied et à observer, aux frais du gouvernement. L'homme au manteau noir à qui Piquillo s'était adressé pour demander la boutique du barbier, était un alguazil, par la raison qu'à cette heure-là tous les bourgeois étaient rentrés chez eux, et que les alguazils seuls rôdaient et faisaient le guet. Celui-ci s'était étonné de voir, la nuit, un révérend

père s'informer de la demeure d'un barbier... Il l'avait alors suivi de loin, machinalement et par habitude, plutôt que par dessein arrêté. L'alguazil ne raisonne pas, il observe ou écoute, et en se glissant le long de la muraille, celui dont nous parlons avait entendu Piquillo décliner son nom pour obtenir l'hospitalité.

L'alguazil avait prévenu trois de ses compagnons, qui, ravis de gagner la récompense promise par l'archevêque, n'avaient point fait part à d'autres de la découverte, mais avaient surveillé la maison du barbier et fait toutes leurs dispositions pour que, le lendemain de grand matin, leur capture fût remise entre les mains de Manuelo Escovedo, sous-officier de la sainte inquisition, préposé à la réception et à l'écrou des prisonniers. Acte en bonne forme fut donné aux quatre alguazils du dépôt qu'ils venaient de faire, et Escovedo procéda aussitôt après leur départ à un petit interrogatoire sommaire.

— Vous êtes Piquillo, et Piquillo Alliaga?

— Oui, mon père.

— Et je dois vous incarcérer à la demande de monseigneur l'archevêque de Valence pour refus de baptême.

— J'ai été baptisé.

— Ah! ah! dit le greffier étonné, voilà qui est singulier... Alors je dois vous incarcérer pour avoir, vous, laïque, porté l'habit religieux, l'habit de moine, sous lequel vous avez été pris.

— Mais j'ai prononcé des vœux, je suis religieux, je suis moine, dit Alliaga.

— Ah! ah! c'est encore plus singulier, dit le greffier; alors je dois vous incarcérer comme vous étant échappé

du couvent des jésuites dont vous faites partie.

— Mais je ne suis point jésuite, et je ne veux point m'engager dans leur ordre.

— Par saint Jacques! dit le greffier impatienté, il faut pourtant bien que je vous incarcère pour quelque chose... et il écrivit : Incarcéré comme n'étant pas des nôtres.

— Au contraire, s'écria Piquillo, je viens vous demander à en être. Je serai, si vous le voulez, de l'ordre des dominicains.

— Est-il possible!

— Celui-là ou un autre, peu importe, pourvu que je sois libre à l'instant même.

— Je vais inscrire votre demande, dit le greffier, et vous serez dominicain; mais libre... je ne peux pas vous en répondre. Vous avez été amené ici pour être incarcéré; bien plus, je viens d'écrire que vous l'étiez: voyez vous-même... Il ne peut y avoir de ratures sur mes registres. Il faut que j'en réfère à l'autorité supérieure.

— Et moi! il faut que je sois libre! s'écria Piquillo avec désespoir.

—Cela finira par là, mais je dois soumettre l'affaire au conseil suprême du saint office qui la soumettra au grand inquisiteur.

— Et combien cela durera-t-il?

—Un mois au plus, vu que nous avons peu d'affaires courantes. C'étaient les auto-da-fé qui nous en donnaient le plus, et ils sont en souffrance en ce moment; il faut espérer que cela reprendra.

— Un mois! s'écria Alliaga sans écouter la fin de la phrase du greffier, un mois et pendant ce temps, se disait-il en lui-même, la comtesse... et Aïxa... Il se-

rait trop tard... je ne pourrais plus les sauver!

—Mon frère, dit-il à voix haute, il faut que je sorte à l'instant même; il y va d'une affaire de la dernière importance... de la vie de quelqu'un!

— L'inquisition ne se mêle pas de cela.

—Eh bien, reprit Alliaga frappé d'une idée soudaine, faites dire au grand inquisiteur que je demande à parler au duc de Lerma. J'ai une révélation à lui faire... à lui, à lui-même! révélation qui intéresse le salut de l'Etat et le sort du ministre.

— Ah! bah! dit le greffier étonné, racontez-moi donc cela.

— Je vous ai déclaré que je ne pouvais le confier qu'à lui-même... vous voyez donc bien qu'il faut que je sorte ou que du moins on me conduise vers lui... dans le palais, et si vous ne le faites pas, c'est vous, seigneur greffier, qui serez responsable de tous les malheurs qui arriveront.

—C'est différent, s'écria Manuelo Escovedo... vous m'annoncez là une chose qui mérite considération. Emmenez le prisonnier, dit-il aux familiers du saint-office... pour la forme seulement et pour la régularité de mes écritures... car dès qu'il aura signé sa demande, ce jeune frère peut se considérer comme de l'ordre de Saint-Dominique. Je vais référer de tout cela à nos bons pères... Adieu, mon frère, dit-il en saluant Alliaga de la main... à bientôt!

Mais toute une semaine se passa avant que le greffier eût parlé aux assesseurs, qui en parlèrent aux juges, lesquels en firent un rapport au conseil suprême, et Piquillo attendait dans les murs du saint-office, et les jours d'Aïxa étaient menacés!

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

AVIS.

Pour satisfaire à la demande des nouveaux abonnés au MUSÉUM LITTÉRAIRE [55me série], nous venons les prévenir qu'ils recevront gratuitement les premiers volumes, parus dans la 54e série, de :

Le bâtard de Mauléon

ET DES

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

Par ALEXANDRE DUMAS.

MM. les souscripteurs peuvent réclamer ces volumes chez les libraires où ils sont abonnés.

Les éditeurs du MUSÉUM LITTÉRAIRE, jaloux de conserver à cette intéressante publication la faveur, *justement méritée*, dont elle jouit depuis plus de ONZE ANS, viennent d'y apporter de nouvelles améliorations qu'ils s'empressent de signaler à leurs abonnés.

A partir de la CINQUANTE QUATRIÈME série et suivantes, MM. les souscripteurs reçoivent, en livraisons

SUPPLÉMENTAIRES ET GRATUITES,

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN

(Cet ouvrage — imprimé entièrement en caractère neuf — qui embrasse toute la fin du dernier siècle et toute la première partie du siècle présent, est l'œuvre de prédilection de l'auteur des **Mousquetaires** et de **Monte-Christo.**

La *première partie* comprend le temps écoulé depuis le MARIAGE DE MARIE-ANTOINETTE jusqu'à l'année 1786.

La *seconde partie* comprendra les six années de 1789 à 1794. c'est-à-dire depuis la PRISE de la BASTILLE jusqu'à la dernière CHARRETTE.

Puis viendront tour à tour le DIRECTOIRE, L'EMPIRE, la RESTAURATION; tous les événements contemporains repasseront ainsi devant nos yeux et par nos souvenirs, avec le talent éminent qui distingue **M. Alexandre Dumas**).